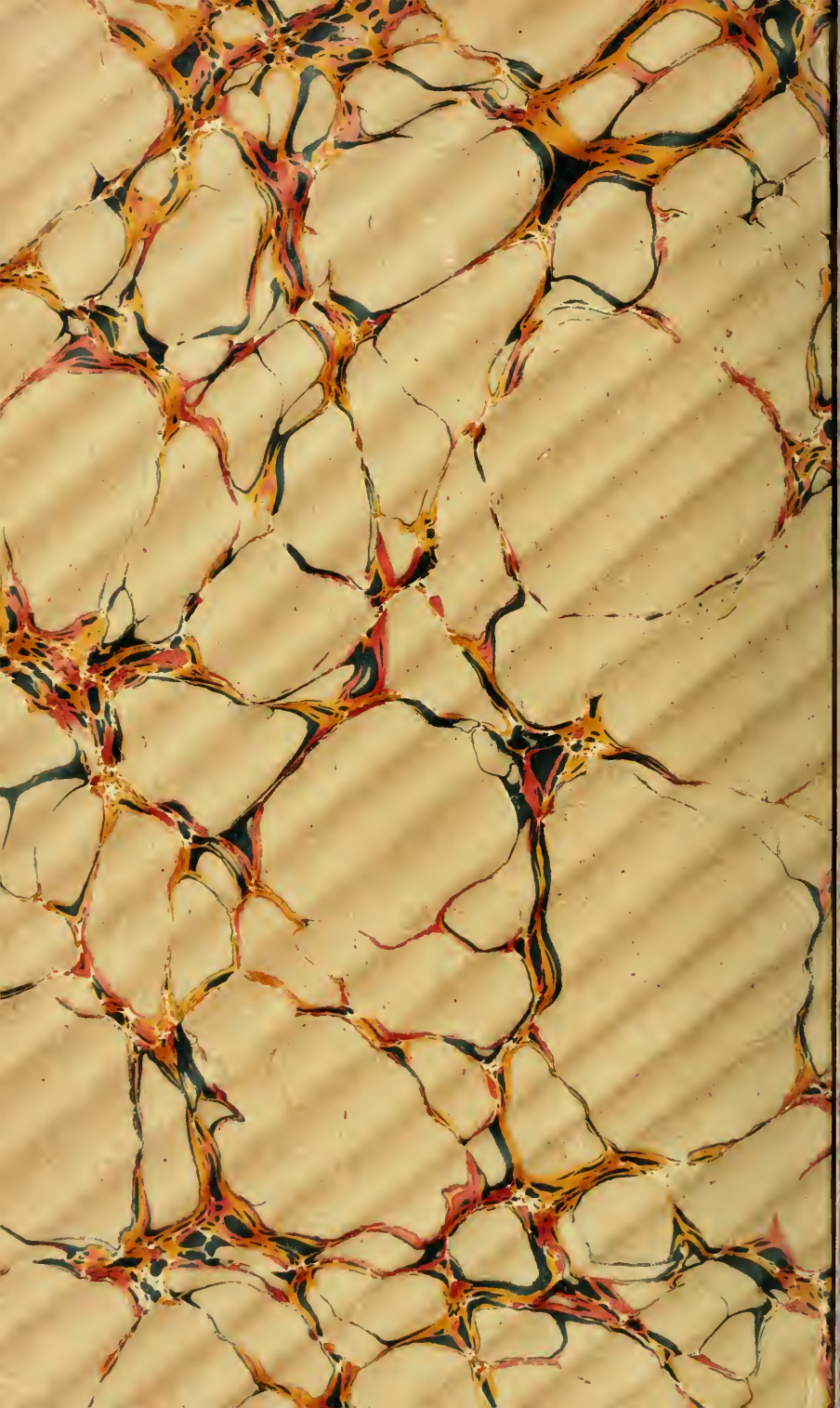
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00100156 9



Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/noticeshistoriqu01pariuoft

AUL LYMARD

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

I

SAINT-GERMAIN. — IMPRIMERIE DE L. TOINON ET Cᵉ.

HF.BC
N9125

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

ET

PRÉCÉDÉES DE DEUX

NOTICES HISTORIQUES

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

99383
17/9/09.

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1865

Tous droits réservés.

10/2/22

EXTRAIT

Des instructions données par **ENFANTIN** *à son légataire universel,* **ARLÈS-DUFOUR**, *pour l'exécution de ses dernières volontés.*

« Mon cher ami, j'ai fait aujourd'hui, 8 avril 1864, mon testament, vous instituant mon légataire universel. Cet acte, déposé chez Me Dufour, notaire à Paris, exige que je vous explique ici mes intentions spéciales à l'égard de cette qualité que je vous donne. Et comme j'ai prévu le cas où, à votre défaut, l'un de nos amis, Lhabitant, Laurent, Fournel, Guéroult, vous remplacerait dans l'ordre où je viens d'écrire leurs noms, la présente lettre s'adresse à celui d'entre vous tous qui remplira cette fonction d'amitié. D'ailleurs, je désire que ces amis vous assistent dans la réalisation des diverses intentions que je vais vous confier.

» Comme légataire universel des cinq huitièmes de ma succession, j'ai stipulé que, dans votre lot,

serait compris pour une somme de *dix mille francs*, mon mobilier... ·

» J'ai dit également que votre lot comprendrait pour une valeur de *cinq mille francs*, tous mes manuscrits, et la propriété littéraire de mes œuvres.

» Ces deux attributions, dans vos mains, ont pour but de vous permettre de réaliser, après ma mort, ce que je n'ai pas pu réaliser de mon vivant : LA CONSTITUTION DE NOS ARCHIVES, soit par une DONATION A L'ÉTAT, pour une des bibliothèques publiques, soit par LA CONSTITUTION D'UNE SOCIÉTÉ LIBRE, ayant pour but la conservation de nos archives, la propagande de notre foi, l'exploitation de mes œuvres.

» Je vous prie d'adjoindre, à vous et à nos amis, nommés ci-dessus, mon fils Arthur Enfantin, afin que tous, formant conseil avec vous, vous examiniez d'abord si une société libre, civile ou commerciale, est possible, et, dans le cas contraire, vous fassiez la DONATION A L'ÉTAT dans les conditions les meilleures, et vous provoquiez des DONATIONS SEMBLABLES, de la part de tous nos amis. »

Barthélemy-Prosper **ENFANTIN.**

AVANT-PROPOS

Le saint-simonisme qui passa pour mort, il y a plus de trente ans, parmi les esprits superficiels, loin d'avoir cessé de vivre, affirme aujourd'hui son existence, avec une confiance plus ferme que jamais en la vérité et la destinée des principes qu'il inscrivit en tête de ses publications, dès 1825 :

« Toutes les institutions sociales doivent » avoir pour but l'amélioration du sort moral, » intellectuel et physique de la classe la plus » nombreuse et la plus pauvre.

» A chacun selon sa capacité, à chaque ca- » pacité selon ses œuvres. »

Cette confiance se fonde sur des considérations dont tout le monde peut apprécier la légitime influence :

1° Les écoles et les institutions dont le saint-simonisme dénonça la stérilité philosophique,

politique ou religieuse, devant un monde balancé dans le vide entre le préjugé et le doute, n'ont rien produit depuis qui ait démenti cette accusation;

2° Les principes que le saint-simonisme prit pour devise et qui l'exposèrent aux dédains et aux sarcasmes des croyants de l'ancien régime et des sceptiques de la révolution, se sont répandus au grand jour et ont pénétré partout en laissant seulement à l'ombre le cachet de leur origine; et ils ont tellement séduit, sous le voile de l'anonyme, la plupart de leurs superbes adversaires d'autrefois, qu'un illustre académicien a pu dire, dans un journal éminemment sérieux [1], que la politique, dégagée des questions théologiques soulevées par les disciples de Saint-Simon, était aujourd'hui saint-simonienne;

3° Le saint-simonisme ne s'est pas borné à des instructions verbales, à des discours, à des prédications; il a ses monuments écrits. Le public ne connaît guère encore que les œuvres du fondateur et les publications périodiques de ses disciples : *le Producteur*, *l'Organisateur*,

1. Le *Journal des Débats*.

le Globe, *le Crédit*. Il ignore presque complétement la correspondance apostolique, les grands travaux de prosélytisme épistolaire, les admirables allocutions des conférences intimes, par lesquels Enfantin éleva la conception saint-simonienne à la hauteur d'une religion et fut porté lui-même au premier rang parmi les propagateurs de la nouvelle doctrine. Il est donc naturel que le saint-simonisme qui connaît seul encore le dépôt précieux de tant de pensées neuves et fécondes, y puise aussi des raisons de persister dans sa protestation contre ceux qui crurent un moment l'avoir enterré sous des quolibets, et de maintenir énergiquement ses prétentions à la longévité.

Mais ce n'est pas la vie d'un homme ni de plusieurs hommes, quelque belle part que Dieu leur ait faite dans les inspirations progressives du génie qui préside à l'éducation du genre humain; ce n'est pas la durée d'une ou de deux grandes existences individuelles, qui peut constituer la longue vie des doctrines dont la consécration populaire et l'application sociale intéressent l'ensemble des générations futures.

Pour assurer l'avenir de ces doctrines, il faut plus aussi que la conservation obscure et soli-

taire des travaux intellectuels de ces hommes. Il faut, surtout, la communication active et universelle, la publicité vaste et rapide des écrits où ils ont déposé et développé leurs idées régénératrices, avec toute la puissance d'attraction et d'entraînement dont ils étaient doués.

Personne ne pouvait mieux comprendre l'importance et la nécessité de cette expansion permanente de la séve doctrinale que Celui qui, dans tous les actes de sa vie d'initiation, par sa parole et par sa plume, et par l'audace religieuse de ses élans prophétiques, poussa le plus haut et le plus loin la hardiesse novatrice du mouvement saint-simonien. Aussi Enfantin a-t-il, dans la distribution de son modeste héritage, réservé une notable part à ses disciples pour qu'ils la consacrent à l'impression de ses œuvres et à la propagation de sa foi.

C'est donc sa volonté dernière et suprême que nous accomplissons en publiant une édition de ses œuvres, dont la partie la plus considérable, la plus démonstrative et la plus émouvante, est encore inédite, et en ajoutant à cette publication la réimpression des œuvres du fondateur, Saint-Simon. Grâce à l'exactitude qui sera apportée dans l'exécution de cette

volonté, les écrits inspirés par une ardente et intelligente sollicitude pour l'élévation pacifique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre, ne resteront pas inaccessibles au public lettré de cette classe.

Puisse ce monument, élevé à la mémoire de nos maîtres longtemps méconnus, apparaître un jour comme un phare secourable pour éclairer les horizons de l'avenir et pour signaler à toutes les classes, aux bourgeois comme aux prolétaires, les abîmes où mènent également les résistances aveugles du dogmatisme rétrograde et les impatiences anarchiques du scepticisme révolutionnaire.

Ajoutons maintenant à cette expression de nos convictions persévérantes, de nos vœux et de nos espérances, la remarque fondamentale qu'Enfantin plaça lui-même en tête d'une réimpression du *Nouveau christianisme;* disons, avec lui, que nous ne sommes pas comme les chrétiens immobiles, avec leur Bible, comme les mahométans avec leur Coran, comme les juifs et les Indiens avec leurs livres saints, tous prosternés devant une lettre morte, immuable comme l'éternité; que nous sommes, par Saint-Simon, les hommes du progrès, et

que, si nous reproduisons *textuellement* les œuvres de nos maîtres, ce n'est point par un superstitieux respect pour les PERFECTIONS de la parole d'un révélateur.

La perfection n'appartient qu'à l'infini, à Dieu. L'humanité doit se contenter d'être perfectible et de pouvoir s'approcher sans cesse du bien absolu qu'il ne lui est pas donné d'atteindre.

La révélation, pour les saint-simoniens, ne saurait être autre chose que l'inspiration qui, à chaque époque, fournit, au génie de l'homme, les sentiments et les idées au moyen desquels il remplit successivement les conditions attachées, dans les plans divins, au développement de la perfectibilité humaine.

Cette révélation est donc permanente et progressive. De plus, elle n'est pas seulement le résultat de l'inspiration spontanée et particulière des hommes de génie en qui elle se manifeste; elle participe aussi de l'influence des siècles passés et des progrès antérieurs, aussi bien que du mouvement contemporain au milieu duquel elle se produit; et elle ne se propage et ne se fortifie qu'en se conformant, dans son interprétation et sa pratique, à l'inspiration collective des générations qu'elle traverse,

qu'en mettant largement à profit le reflet lumineux du monde vivant qu'elle soulève et qu'elle aspire à mener.

Cette explication nous a paru nécessaire pour bien faire comprendre qu'en reproduisant *textuellement* les œuvres de nos maîtres, nous ne déclinons pas pour cela la juridiction suprême du temps, et que, loin d'attribuer à leur héritage doctrinal une perfection impossible ou une valeur prématurée, nous restons, à notre tour, religieusement fidèles à la doctrine du PROGRÈS qu'ils nous ont enseignée.

Un mot encore. De toutes les objections que le saint-simonisme a rencontrées à son apparition, la plus générale et la plus sérieuse fut celle qui s'éleva du sein du libéralisme, contre la part excessive faite au principe d'autorité dans la nouvelle doctrine.

Les saint-simoniens qui avaient devant eux, après juillet 1830, la preuve vivante de l'impuissance du libéralisme, embarrassé de la victoire du peuple et resté à l'état purement critique dans le camp des conservateurs doctrinaires comme sous le drapeau des progressistes révolutionnaires; les saint-simoniens, dans leurs réponses, furent amenés à repousser

parfois les attaques du parti libéral, de manière à se faire accuser de ne pas respecter assez le principe de liberté.

Cette irrévérence était plus apparente que réelle; les garanties de la liberté ne nous ont jamais été moins chères que celles de l'autorité. Le libéralisme progressif du saint-simonisme était même plus exigeant que le libéralisme des constitutionnels de la monarchie ou de la république. Il ne se bornait pas à réclamer pour chacun le droit de faire tout ce qui ne nuit pas à l'ordre social et à la liberté d'autrui, il demandait à la société d'aviser à ce que chacun pût ajouter à ce droit la puissance de l'exercer et de l'utiliser, à ce que la liberté théorique devînt pour tous la liberté pratique, par le plus large développement possible de toutes les facultés, par le classement de toutes les capacités et par la rétribution proportionnelle de tous les services.

Quand l'autorité pouvait se prévaloir de révélations particulières, surnaturelles et immuables, pour imposer silence à la raison humaine, il n'y avait rien d'illogique à ce qu'elle se déclarât infaillible dans les pontifes et inviolable dans les rois. Ces beaux jours des pouvoirs des-

cendus du ciel sont passés pour ne plus revenir. Les hommes infaillibles et irresponsables, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel, ne sont plus possibles dès que l'esprit humain ne veut plus admettre qu'une révélation naturelle, progressive, permanente, et qui émane à la fois du génie des initiateurs et de l'assentiment libre, actif et fécond des initiés.

Sous l'empire de cette croyance, vraiment religieuse, puisqu'elle remonte à Dieu, source de toutes les inspirations qui concourent au progrès humain, l'autorité devra prendre le caractère de son temps, compter avec son époque, se reconnaître faillible et responsable devant Dieu et devant les hommes, et traiter la liberté comme sa compagne nécessaire, comme sa meilleure et plus puissante alliée.

Le saint-simonisme, malgré les préventions suscitées par la vive controverse dont son berceau fut inévitablement entouré, n'entend pas et n'entendra jamais autrement les rapports de l'autorité et de la liberté dans une société pacifique, laborieuse et essentiellement démocratique, comme tend à le devenir de plus en plus la société moderne et particulièrement la nation française.

Nous tenons à le dire hautement et à le bien constater, au moment de soumettre au jugement du public les textes volumineux dont la vulgarisation est pour nous un devoir et un bonheur, et parmi lesquels se trouvent des lettres familières ou des morceaux de polémique nécessairement empreints de l'esprit militant des ouvriers de la première heure, et pouvant provoquer des appréciations également marquées des signes de l'antagonisme, et plus ou moins voisines de l'exagération ou de l'erreur.

Afin de rendre plus facile et plus fructueuse l'exploration du monument doctrinal, commencé par Saint-Simon et continué par Enfantin, nous plaçons, comme indicateur, sur le seuil de l'édifice, un précis historique, qui donnera préalablement une connaissance sommaire de la vie et des travaux des deux grands penseurs, dont Béranger a célébré la bienfaisante et sublime FOLIE.

ARLÈS-DUFOUR, — *Arthur* ENFANTIN, — *César* LHABITANT, — LAURENT (*de l'Ardèche*), — *Henri* FOURNEL, — *Adolphe* GUÉROULT.

Juin 1865.

NOTICES HISTORIQUES

I

SAINT-SIMON

I

(1760—1786)

Saint-Simon (Claude-Henri de Rouvroy, comte de), naquit le 17 octobre 1760. Sa famille avait la prétention de descendre de Charlemagne [1], par les comtes de Vermandois. Il est plus sûr qu'elle a

1. M. Michelet dit dans son *Histoire de France* : « Cette famille récente, qui prétend remonter à Charlemagne, a bien assez d'avoir produit l'un des plus grands écrivains du XVIIe siècle et le plus hardi penseur du nôtre. »

produit, à cent ans d'intervalle, selon l'expression d'un biographe [1], *le dernier gentilhomme et le premier socialiste.*

Dès son enfance, Saint-Simon montra un caractère énergique et résolu. A l'âge de treize ans, il refusa obstinément de faire sa première communion pour ne pas commettre un acte d'hypocrisie sacrilége, ce qui le fit envoyer par son père à la prison de Saint-Lazare [2], d'où il s'échappa en arrachant les clefs à son gardien. Ce ne fut que par l'entremise d'une tante, chez laquelle il s'était tout d'abord réfugié, qu'il obtint de rentrer sous le toit paternel.

Mais le père n'en conserva pas moins une attitude froide et sévère à l'égard de son fils, sans cesser toutefois d'apporter les plus grands soins à son éducation morale et physique, aussi bien qu'à son instruction.

1. M. Hubbard, auteur d'une Notice remarquable sur la vie et les travaux de Saint-Simon et qui fut écrite sous l'inspiration d'Olinde Rodrigues.

2. Curieux rapprochement ! A peu près à la même époque (1773) où le jeune comte de Saint Simon, le futur et audacieux provocateur de la réorganisation européenne, expiait sa franchise indocile dans la prison de Saint-Lazare, un autre gentilhomme, le jeune comte de Mirabeau, le chef prédestiné des hardis démolisseurs de 1789, était enfermé au château d'If, par ordre de son père aussi, et pour une étourderie de jeunesse qui faisait pressentir également la trempe vigoureuse de son caractère.

Ce fils, néanmoins, s'il ne fut jamais ingrat, ne laissa pas de marquer les plus belles années de sa première jeunesse par quelques-uns de ces incidents qui étaient familiers aux étourdis de son âge, de sa caste et de son temps; aussi, lorsqu'il partit pour l'Amérique, en 1779, pour prendre part à la guerre de l'indépendance, comme officier dans le régiment de Touraine, son père lui tenait-il encore rigueur.

Cette sévérité persistante de l'inflexible patricien fournit, du reste, au fils qui en était l'objet, l'occasion de manifester, avec plus de vivacité et de constance, la puissance des sentiments de famille dont il était pénétré. Au milieu des fatigues et des périls des plus rudes campagnes, le jeune officier n'avait qu'une pensée, qu'une ambition, celle de reconquérir par sa conduite, par sa bravoure, par son légitime avancement, l'estime et l'affection paternelles que les incartades de son adolescence lui avaient fait perdre. Nous avons retrouvé les traces de cette préoccupation pieuse dans une longue lettre de Saint-Simon, récemment découverte, et qui est datée du camp de Brinston-Hill, le 20 février 1782. En voici quelques passages :

« Vous ne sauriez croire, mon cher père et ami, combien je suis inquiet de votre santé, de celle

de ma mère et de tous mes frères et sœurs (Saint-Simon était l'aîné de huit enfants). Il y a un an que je n'ai reçu aucune de vos nouvelles. Je ne puis pas l'attribuer à ma paresse, car depuis fort longtemps je n'ai pas manqué une seule occasion de vous donner des miennes.

» L'état des choses à mon égard a fort changé depuis la lettre que je vous ai écrite à Yorck. Le marquis de Saint-Simon a commencé à me traiter un peu mieux à cette époque : il part en ce moment-ci pour France, sur la frégate qui va y porter la nouvelle du succès de nos armes à Saint-Christophe. Il est fort piqué de ce qu'on ne lui a pas confié le commandement en chef des troupes françaises pour l'expédition projetée, et il dit hautement que vous l'avez oublié, et que pour peu que vous vous fussiez occupé de ses intérêts auprès des ministres, vous lui auriez épargné ce désagrément-là, qu'il regarde comme fort grand. Tout le monde ne pense pas comme lui, à beaucoup près; on croit, en général, qu'on ne pouvait pas s'empêcher de le donner à M. le marquis de Bouillé, qui y avait déjà beaucoup de droits, et qui en acquerra tous les jours de nouveaux par ses brillantes expéditions...

» Aucune des raisons qui m'avaient engagé jus-

qu'à présent à servir au 7e de Touraine, mon cousin partant, n'existe plus; beaucoup, au contraire, m'engagent à m'en détacher... En conséquence, j'ai prié M. le marquis de Saint-Simon de demander à M. de Bouillé de me prendre pour aide de camp, ce qu'il a bien voulu m'accorder; il m'a même promis de m'employer dans l'état-major de son armée, qui sera de huit à neuf mille hommes, quand ses troupes seront jointes à celles de Saint-Domingue. Cela me mettra à même d'apprendre mon métier bien mieux que si je restais attaché au 7e, dans un grade qui d'ailleurs fournit bien peu d'occasions de se distinguer...

» J'espère, mon cher papa et ami, que l'arrangement que j'ai mis dans mes petites affaires depuis un an vous aura fait oublier les étourderies que j'avais faites. M. le marquis de Saint-Simon sera à même de vous dire la conduite qu'il m'a vu tenir pour vous forcer de me rendre votre amitié que ma jeunesse m'avait fait perdre en partie; rien dans le monde ne m'est plus cher, et vous pouvez être sûr que je ne négligerai rien dorénavant pour la conserver et même pour l'augmenter. Ma dépense, même depuis que j'y mets beaucoup d'ordre, doit vous paraître très-considérable, je le sens parfaitement, mais je connais votre façon de penser,

et je sais que vous ne regarderez pas à l'argent quand cela pourra être utile à l'avancement de vos enfants. Cette campagne le sera beaucoup au mien, et par conséquent à celui de tous mes frères, car vous ne doutez pas de l'amitié que j'ai pour eux.

« Vous devez avoir reçu la relation détaillée que je vous ai envoyée de notre campagne, depuis notre départ du Cap jusqu'à notre arrivée au Fort-Royal. Vous avez vu qu'elle a été fatigante tant sur mer que sur terre, mais grâce aux soins que vous avez eus de mon éducation physique, je l'ai supportée parfaitement, et je me porte même maintenant mieux que jamais. Je voudrais bien que ceux que vous avez pris de mon éducation morale aient aussi bien réussi ; mais, *meâ culpâ !* Je ne veux pas regretter le temps perdu, mais bien le réparer de mon mieux... Je reprends mon journal où j'en suis resté. »

Saint-Simon raconte ici à son père les incidents du siége et de la prise de Brinston-Hill. « J'ai été employé dans ce siége, dit-il, d'une façon peu agréable mais très-instructive. Le détachement d'artillerie ne s'étant pas trouvé assez nombreux pour faire le service qui était très-fatigant, on m'y a attaché avec 150 canonniers d'infanterie, comme auxiliaire. J'ai roulé avec les lieutenants et sous-lieutenants du

grand corps pour commander les batteries et faire les travaux qui ont été assez pénibles. Cela m'a mis à même d'être en correspondance assez suivie de bombes avec messieurs les Anglais pendant tout le siége; je crois même avoir contribué à la réussite de cette expédition. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ayant été tous les jours au feu et à peu près toutes les nuits, soit par devoir, soit par curiosité, mes oreilles se sont fort habituées à ce bruit de bombes, boulets et balles qui étonne un peu dans les commencements. Je m'en suis fort bien tiré, à quelques meurtrissures près d'éclats d'obus, mais qui ne valent pas la peine qu'on en parle. J'ai eu quelques hommes de mon détachement qui n'ont pas été aussi heureux. Il y en a eu 7 de tués et 9 de blessés. »

Dans cette même lettre, Saint-Simon revient encore à l'idée fixe qui l'agite et le domine; la vie est pour lui un tourment, tant qu'il n'est pas certain d'être rentré en grâce auprès de son père. « J'avais oublié, ajoute-t-il, de vous dire que M. de Vaudreuil avait rejoint notre escadre le 30 janvier avec deux vaisseaux seulement. Il a apporté des lettres à tout le monde : je crois que je suis le seul dans l'armée qui n'en aie pas reçu. Vous sentez combien cela est dur pour un fils qui désire

par-dessus tout mériter le titre de votre ami et qui est résolu de vous forcer par sa conduite de le lui accorder. Si enfin, mon cher papa et ami, quelques étourderies que j'ai faites m'ont fait perdre totalement votre estime et ont éteint dans votre cœur les sentiments paternels que j'y ai toujours connus, engagez au moins, je vous supplie, mes frères et sœurs à me traiter avec moins de rigueur et à me donner de vos nouvelles et de celles de notre chère malade (sa mère), dont je crains bien que l'état n'ait empiré. Ils ont eu quelques reproches de paresse à me faire, mais ils m'en punissent bien sévèrement. Je n'ai pas le temps de leur écrire à tous, mais je prie *** de leur donner de mes nouvelles et de leur dire que jamais ils ne trouveraient un frère qui les aime plus tendrement... mais je sens, mon cher papa et ami, que le plaisir de causer avec vous par lettres, ne pouvant pas jouir de celui de vous voir, m'emporte au point de me faire oublier que la frégate va mettre à la voile; pardonnez-moi, je vous prie, mon griffonnage; au camp, on n'est pas trop à son aise. Rendez, je vous supplie, à un fils qui vous aime bien tendrement votre estime et votre amitié, et vous en ferez le plus heureux de tous les hommes. Je ne vous demande pas de faire

de démarches pour mon avancement, mais je travaille de tout mon cœur à mériter que vous vous en occupiez. »

Ce fils, ce frère, si malheureux du froissement passager de ses affections domestiques; ce sage de vingt-deux ans, si résolu et si appliqué à effacer par une vie fermement régulière le souvenir de ses étourderies d'enfance, était pourtant destiné à être taxé un jour de folie, et à laisser des disciples qui seraient accusés, faute d'être compris, de vouloir attenter à l'esprit de famille et aux plus saintes lois de la nature, en cherchant à améliorer profondément la condition sociale des classes souffrantes. Qui eût dit aussi que ce soldat imberbe, avide d'avancement militaire bravement acquis sur les champs de bataille, et qui semblait se complaire au jeu terrible des combats jusqu'à plaisanter sur la correspondance des bombes, des boulets et des balles, prendrait plus tard la guerre en horreur, jusqu'à ériger son abolition définitive en système et en culte, et à prédire, à l'exemple d'Isaïe, que les lances et les épées seraient converties en socs de charrues, que les instruments de destruction et de mort se transformeraient en agents pacifiques des arts, des sciences et de l'industrie.

Saint-Simon réussit à ramener son père aux sen-

timents de tendresse et de confiance, dont il implorait le retour dans ses lettres avec tant d'impatience affectueuse. Sa correspondance de la fin de cette même année 1782 nous apprend que cette confiance le rendait désormais *aussi heureux qu'on puisse l'être à dix-huit cents lieues du meilleur de ses amis* [1].

Ce n'est plus, en effet, que ce dernier titre que Saint-Simon donne de préférence à son père, à dater de cette époque. Le *cher papa* a disparu pour faire place au *cher ami*. On dirait que le futur novateur pressent déjà que l'autorité domestique,

1. Lettre inédite, datée du fort de Saint-Pierre de la Martinique le 16 novembre 1782, et reçue à Paris le 24 janvier 1783. Elle renferme un témoignage irrécusable contre le favoritisme qui dispensait alors les rangs, les grades et les fonctions, et dont les excès devaient frapper plus particulièrement le grand cœur et l'esprit élevé de l'homme qui portait en lui le germe de la doctrine du classement selon le mérite et la capacité. « Le comte de Gouvernet, disait-il, aide de camp de M. de Bouillé, qui n'a pas encore entendu un coup de fusil, vient de recevoir une lettre de M. de Castries, par laquelle ce ministre, qui l'aime beaucoup, lui accorde les appointements de colonel en second, malgré qu'il ne soit que capitaine, et lui fait espérer qu'il sera placé à la première promotion. Vous conviendrez, mon cher ami, qu'il est un peu dur pour moi, qui commence ma quatrième campagne et qui ai été blessé, de n'être pas aussi bien traité que lui. Soyez bien persuadé, mon cher ami, qu'avec quelque injustice que la cour me traite, je n'en aurai pas moins de reconnaissance de toutes les démarches que vous vous serez donné la peine de faire pour mon avancement. » Saint-Simon perdit son père cette même année, 1783.

comme l'autorité publique, va éprouver l'influence civilisatrice du siècle, et que, dans la famille aussi bien que dans la cité, elle devra, pour être mieux obéie, se montrer plus jalouse de se faire aimer que de se faire craindre.

Malgré toute l'ardeur qu'il avait déployée pour le métier des armes dans les diverses campagnes où il s'était distingué[1], Saint-Simon laissa apercevoir de bonne heure qu'il se croyait appelé à une distinction plus rare, à des luttes héroïques d'un autre ordre, à un rôle plus ou moins élevé parmi les hardis agitateurs de la pensée humaine. « Souvenez-vous, monsieur le comte, que vous avez de grandes choses à faire. » Tel fut le cri de réveil que son domestique lui répéta par ordre chaque matin.

Le philosophe était déjà à l'œuvre, en lui, au milieu du bruit et des soucis d'une guerre dont il partageait si bien d'ailleurs les périls et la gloire. Il a constaté lui-même combien il avait su maintenir sa pensée au-dessus des préoccupations du mouvement militaire dans lequel il avait engagé courageusement son épée.

« La guerre en elle-même, a-t-il dit, ne m'intéressait pas, mais le but de la guerre m'intéressait

1. Saint-Simon combattit sous Bouillé et sous Washington, et fut décoré de l'ordre de Cincinnatus.

vivement, et cet intérêt m'en faisait supporter les travaux sans répugnance. Je veux la fin, me disais-je souvent, il faut que je veuille les moyens. Le dégoût pour le métier des armes me gagna tout à fait quand je vis approcher la paix. Je sentais déjà clairement quelle était la carrière que je devais embrasser, la carrière à laquelle m'appelaient mes goûts et mes dispositions naturelles; ma vocation n'était pas d'être soldat; j'étais porté à un genre d'activité bien différent, l'on peut même dire contraire. »

Saint-Simon a expliqué comment le but de la guerre lui en faisait supporter le métier sans répugnance.

« J'entrevis que la révolution d'Amérique signalait le commencement d'une nouvelle ère politique, que cette révolution devait nécessairement déterminer un progrès important dans la civilisation générale, et que sous peu elle causerait de grands changements dans l'ordre social qui existait alors en Europe. »

A la paix cependant, Saint-Simon, qui n'apercevait pas encore, à l'horizon du vieux monde, les signes qu'il attendait pour se livrer à quelque grande entreprise d'intérêt universel, continua de fixer ses regards sur les États américains et il pro-

posa au vice-roi du Mexique un projet pour la jonction des deux mers par les eaux de la rivière *in partido* [1].

Cette proposition ayant été froidement accueillie, Saint-Simon revint en France où il fut fait colonel, à peine âgé de vingt-trois ans. Envoyé à Metz, il s'y lia avec Monge. Fatigué bientôt de la vie oisive des garnisons, il se mit à voyager et partit pour la Hollande en 1785. Là, il prêta son concours à l'ambassadeur français, M. de la Vauguyon, qui avait amené le gouvernement hollandais à combiner avec la France une expédition dans les Indes contre la puissance anglaise. M. de Bouillé devait commander en chef l'armée expéditionnaire et Saint-Simon était résolu à le suivre. Pendant un an, il poursuivit ce projet qui manqua d'exécution par la maladresse de M. de Vérac, successeur de M. de la Vauguyon.

II

(1786 — 1802)

Saint-Simon revint en France en 1786. Le désœuvrement l'ayant replongé dans l'ennui, il partit

1. Les Œuvres de l'Empereur Napoléon III renferment un plan de jonction des deux mers par le lac de Nicaragua.

en 1787 pour l'Espagne où il se joignit au comte de Cabarrus pour faire réussir le moyen de mettre Madrid en communication avec la mer par un canal. Les événements de 1789 interrompirent cette entreprise et ramenèrent Saint-Simon en France.

Ce noble défenseur de la république américaine, rendu à la vie civile, traversa le mouvement révolutionnaire de France qu'il avait prévu, sans se laisser entraîner dans l'arène sanglante des partis, mais aussi sans laisser affaiblir, par l'impartialité philosophique, l'inspiration qui l'avait toujours poussé vers les idées de réorganisation politique et sociale.

Convaincu de bonne heure que l'ancien régime ne pouvait pas être prolongé, et que les priviléges attachés au hasard de la naissance étaient radicalement incompatibles avec l'ordre nouveau, avec l'âge d'or, dont il devait plus tard faire le rêve de sa vie, il déposa sans regret, sur l'autel de la patrie, les titres de l'orgueil de sa race, dès les premiers beaux jours de 1789.

Nommé, en effet, au mois de novembre de cette mémorable année, président de l'assemblée électorale de sa commune (Falvy, dans le voisinage de Péronne), il remercie ses concitoyens en ces termes :

« Je suis très-flatté d'avoir, par votre choix, l'honneur de vous présider; une seule chose trouble la joie que j'en ressens, c'est la crainte que j'ai qu'en me nommant, vous ayez eu l'intention de marquer un égard à votre *seigneur*, et que ce ne soient point mes qualités personnelles qui aient déterminé vos suffrages. *Il n'y a plus de seigneurs*, messieurs; nous sommes ici tous parfaitement égaux, et, pour éviter que le titre de *comte* ne vous induise en l'erreur de croire que j'ai des droits supérieurs aux vôtres, je vous déclare que je renonce à jamais à ce titre, que je regarde comme très-inférieur à celui de *citoyen*, et je demande, pour constater ma renonciation, qu'elle soit insérée dans le procès-verbal de l'assemblée. »

En mai 1790, Saint-Simon fait adopter, dans une réunion cantonale, une adresse à l'assemblée constituante pour la féliciter de ses grandes réformes et pour lui demander l'abolition des titres de noblesse qu'il appelait les distinctions *impies* de la naissance. Ce patricien égalitaire, mais non pas niveleur, saluait dès lors la venue du classement selon l'aptitude et de la rétribution selon les services. « Tous les citoyens, disait-il, sont également admissibles à toutes les dignités, charges et emplois publics, selon leur capacité, et sans autres distinc-

tions que celle de leur vertu et de leurs talents... » Puis il invitait les mandataires de la nation à couronner ce triomphe de l'égalité par l'extinction de toutes les vanités héraldiques. « En ce jour que l'empire de la justice solidement établi ne craint plus les impuissants efforts de quelques adversaires, nos augustes législateurs, faisait-il dire à ses concitoyens, ne trouveront-il pas que l'époque heureuse à laquelle ils peuvent, sans inconvénient, *effacer jusqu'au souvenir de l'ancien régime*, est enfin arrivée? »

Un mois après, le vœu du philosophe désanobli était exaucé, et c'était un Montmorency qui avait le plus contribué à remplir l'espoir démocratique d'un Saint-Simon.

Mais Henri Saint-Simon, quoique à peine âgé de trente ans, avait déjà acquis une connaissance assez profonde du cœur humain, pour prévoir que cette fièvre d'enthousiasme révolutionnaire, qui avait gagné Mathieu de Montmorency, ne serait qu'éphémère dans les castes que la révolution dépouillait sans retour de leurs priviléges pécuniaires et honorifiques. Aussi ne cessait-il de signaler comme une nécessité de circonstance, dans la politique administrative, l'éloignement des nobles et des prêtres de toutes les fonctions publiques, tant

que durerait la lutte des partis. Il alla jusqu'à s'appliquer cette exclusion à lui-même, pour prêcher d'exemple, bien qu'il fût sûr de son entier dévouement à l'ordre nouveau, et il refusa d'être maire de sa commune.

En conseillant une précaution aussi rigoureuse à l'égard des anciens privilégiés, le démocrate de haute lignée ne pouvait, d'ailleurs, être soupçonné de chercher à abriter son abstention personnelle derrière une mesure générale, pour traverser en toute sûreté, dans le rôle d'observateur passif, les difficultés du présent et les incertitudes de l'avenir. On le vit, en effet, se jeter avec la résolution et l'activité qui le caractérisaient, dans les spéculations qui impliquaient la plus grande confiance dans le triomphe final de la révolution française. Il s'associa un Prussien, le comte de Redern, ambassadeur de Prusse à Londres, et ils se livrèrent à des opérations financières sur les domaines nationaux [1].

« Je désirais la fortune, seulement comme moyen, dit-il dans les fragments autobiographiques qu'il a laissés ; organiser un grand établissement d'indus-

1. Saint-Simon acheta tous les biens nationaux du département de l'Orne. Dans ses vastes acquisitions se trouvèrent compris les domaines du prieuré de l'abbé Maury, ainsi que l'hôtel des fermes de la rue du Bouloi, à Paris.

trie, fonder une école scientifique de perfectionnement, contribuer, en un mot, aux progrès des lumières et à l'amélioration du sort de l'humanité, tels étaient les véritables objets de mon ambition. »

Ses relations étroites avec le diplomate prussien le rendirent bientôt suspect au gouvernement révolutionnaire. Il fut enfermé à Sainte-Pélagie, puis au Luxembourg, et il ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Pendant les luttes de la Gironde et de la Montagne, il avait gardé pourtant la plus stricte neutralité, et cela avec d'autant plus de sincérité qu'il n'avait pu découvrir dans aucun de ces deux partis, ce qu'il cherchait par-dessus tout, des vues supérieures à la politique purement militante du moment, les symptômes d'une pensée de réorganisation, qui ne fût pas un simple emprunt à l'histoire ou à la métaphysique de l'antiquité grecque et romaine.

Saint-Simon suivit avec ardeur et succès ses spéculations financières jusqu'en 1797.

« L'arrivée de M. de Redern, dit-il, entrava mes travaux. Je m'étais trompé sur le compte de cet associé. Je le croyais lancé dans la même carrière que moi, et les routes que nous suivions étaient très-différentes ; car il se dirigeait vers les marais fangeux au milieu desquels la fortune a élevé son temple, tandis que je gravissais la montagne aride

et escarpée qui porte à son sommet les autels de la gloire.

» Nous nous brouillâmes, M. de Redern et moi, en 1797.

» Aussitôt que j'eus rompu avec lui, je conçus le projet de frayer une nouvelle carrière à l'intelligence humaine, la carrière *physico-politique*. Je conçus le projet de faire faire un pas général à la science, et de rendre l'initiative à l'école française.

» Cette entreprise exigeait des travaux préliminaires ; j'ai dû commencer par étudier les sciences physiques, par constater leur situation actuelle, et m'assurer, au moyen de recherches historiques, de l'ordre dans lequel s'étaient faites les découvertes qui les avaient enrichies. Pour acquérir ces connaissances, je ne me suis pas borné à des recherches dans les bibliothèques ; j'ai recommencé mon éducation ; j'ai suivi les cours des professeurs les plus célèbres ; j'ai pris domicile en face de l'école Polytechnique ; je me suis lié d'amitié avec plusieurs professeurs de cette école ; pendant trois années je me suis uniquement occupé de me mettre au courant des connaissances acquises sur la physique des corps bruts.

» J'ai employé mon argent à acquérir de la science ; grande chère, bon vin, beaucoup d'em-

pressement vis-à-vis des professeurs, auxquels ma bourse était ouverte, me procuraient toutes les facilités que je pouvais désirer.

» J'avais de grandes difficultés à surmonter. Déjà ma cervelle avait perdu sa malléabilité ; je n'étais plus jeune, mais d'un autre côté, je jouissais d'un grand avantage : de longs voyages, la fréquentation d'un grand nombre d'hommes capables que j'avais recherchés et rencontrés, une première éducation dirigée par d'Alembert, éducation qui m'avait tressé un filet métaphysique si serré, qu'aucun fait important ne pouvait passer à travers, etc.

» Je m'éloignai en 1801 de l'école Polytechnique, je m'établis près de celle de Médecine ; j'entrai en rapport avec les physiologistes. Je ne les quittai qu'après avoir pris une connaissance exacte de leurs idées générales sur la physique des corps organisés. »

Saint-Simon avait ouvert à ses frais des cours gratuits sur les matières dont se composait le programme des études de l'école Polytechnique. « Plusieurs jeunes gens qui plus tard figurèrent avec distinction dans le corps des savants, et qui montrèrent, dans la suite, bien peu de reconnaissance à Saint-Simon, lui durent de pouvoir continuer leur instruction scientifique. » (Notice de M. Hubbard,

page 33). Saint-Simon avait une affection particulière pour M. Poisson qu'il traitait comme son fils adoptif, et aux dépenses duquel il fournit pendant trois ans pour l'aider à acquérir le haut rang qu'il prit depuis parmi les savants les plus illustres. Dans un moment où le jeune Dupuytren ne pouvait suivre les cours publics, faute de vêtement, Saint-Simon employa les moyens les plus délicats pour lui faire accepter un secours pécuniaire, mais ne put y parvenir.

Outre les cours gratuits, Saint-Simon faisait les frais de nombreuses expériences de physiologie.

« En cessant l'étude de la physiologie, dit-il, je partis pour les pays étrangers; la paix d'Amiens me permit d'aller en Angleterre. L'objet de mon voyage était de m'informer si les Anglais s'occupaient d'ouvrir la carrière que j'avais entrepris de frayer. Je rapportai de ce pays la certitude que ses habitants ne dirigeaient point leurs travaux scientifiques vers le but physico-politique, qu'ils ne s'occupaient point de la réorganisation du système scientifique, et qu'ils n'avaient sur le chantier aucune idée capitale *neuve*.

» Peu de temps après j'allai à Genève. »

III

(1802 — 1810)

C'est à Genève que Saint-Simon publia son premier écrit sous ce titre : *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*. Nous en avons sous les yeux un exemplaire dont l'auteur voulut faire hommage au consul Bonaparte, en l'accompagnant de la lettre suivante :

« Citoyen premier Consul,

» Je vous envoie mon ouvrage, il est bien peu volumineux, mais cela ne vous étonnera pas quand vous saurez que j'ai employé la plus grande partie de ma vie à le méditer, je souhaite que vous

1. Cet écrit, publié sans nom d'auteur et à un petit nombre d'exemplaires, resta ignoré des amis les plus intimes de Saint-Simon jusques après la mort de ce philosophe. Olinde Rodrigues lui-même n'en avait pas eu connaissance, et regardait d'autant mieux l'Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle comme la première œuvre de son maître, que celui-ci l'avait dit et imprimé lui-même. Le mode de publication restreinte et anonyme de l'opuscule de 1802 explique peut-être cette singularité.

le trouviez bon, et j'ose me permettre de vous dire que, dans mon opinion, vous êtes le seul de mes contemporains en état de le juger : si vous voulez bien avoir la bonté de ne pas me laisser ignorer le jugement que vous en porterez, vous me ferez un très-grand plaisir.

» En signant cette lettre, en restant sur la partie du globe dont les habitants se trouvent immédiatement sous vos ordres, je prends, comme vous voyez, la liberté de me placer directement sous votre protection.

» SAINT-SIMON. »

Rue Derrière-le-Rhône, à Genève.

« P. S. J'ignore la manière dont il faut vous adresser une lettre pour qu'elle vous parvienne. J'espère que vous ne considérerez point comme un manque de respect de ma part, le parti que je prends de demander par ce post-scriptum à celui de vos secrétaires qui ouvrira cette lettre, de la remettre en main propre. »

Ni la lettre ni l'écrit de Saint-Simon ne parvinrent à leur adresse[1].

1. Le secrétaire qui ouvrit la lettre ne tint pas compte sans doute du post-scriptum, puisque la lettre autographe et l'exemplaire destinés au premier consul ont été trouvés et achetés dans

Cet écrit est particulièrement remarquable en ce qu'il constate que Saint-Simon, quoiqu'il parût alors exclusivement préoccupé de la réorganisation du monde scientifique, avait déjà senti la nécessité d'une synthèse religieuse pour harmoniser les découvertes de l'esprit humain et leur donner une autorité sociale, une valeur politique. « J'envisagerai la religion, dit-il, comme une invention humaine, je la considérerai comme étant la seule nature d'institution politique qui tende à l'organisation générale de l'humanité. »

A côté de cette déclaration, *l'habitant de Genève*, mettant la vivacité de son imagination au service de la hardiesse de sa raison, supposait une apparition pendant laquelle la nécessité du progrès religieux lui aurait été signalée par une voix mystérieuse :

« Est-ce une apparition, dit-il, n'est-ce qu'un rêve? Je l'ignore; mais je suis certain d'avoir éprouvé les sensations dont je vais vous rendre compte :

» La nuit dernière, j'ai entendu ces paroles :

» Rome renoncera à la prétention d'être le chef-

une vente publique soixante ans plus tard par un disciple de Saint-Simon, Lambert-bey. Le Mémorial de Las-Cases nous a appris que parmi les secrétaires de Napoléon, au temps du consulat, il y en avait un dont le prisonnier de Sainte-Hélène disait qu'il avait un œil de pie et qu'il l'avait pris la main dans le sac.

lieu de mon Église. Le pape, les cardinaux, les évêques et les prêtres cesseront de parler en mon nom. L'homme rougira de l'impiété qu'il commet en chargeant de tels imprévoyants de me représenter. J'avais défendu à Adam de faire la distinction du bien et du mal, il m'a désobéi ; je l'ai chassé du paradis, mais j'ai laissé à sa postérité un moyen d'apaiser ma colère : Qu'elle travaille à se perfectionner dans la connaissance du bien et du mal, et j'améliorerai son sort ; un jour viendra que je ferai de la terre un paradis. »

Pendant son séjour à Genève, Saint-Simon visita madame de Staël à Coppet, et il eut même l'idée de lui demander sa main pour l'associer à la grande œuvre philosophique dont il s'occupait avec tant d'ardeur. Cette visite et ce double projet de mariage et de collaboration demeurèrent sans résultat. Saint-Simon parcourut ensuite l'Allemagne pour y continuer ses explorations scientifiques. « Je rapportai de ce voyage, dit-il, la certitude que la science générale était encore dans l'enfance dans ce pays, puisqu'elle y est encore fondée sur des principes mystiques. La science générale est encore dans l'enfance en Allemagne, mais elle y fera certainement de grands progrès avant peu de temps, parce que toute cette grande nation est

passionnée dans cette direction scientifique ; elle n'a pas encore trouvé la bonne route, mais elle finira par la trouver, et quand une fois elle y sera, elle fera beaucoup de chemin.

» De retour de ces voyages, je me suis marié ; j'ai usé du mariage comme d'un moyen pour étudier les savants, chose qui me paraissait nécessaire pour l'exécution de mon entreprise ; car pour améliorer l'organisation du système scientifique, il ne suffit pas de bien connaître la situation de la connaissance humaine, il faut encore savoir l'effet que la culture de la science produit sur ceux qui s'y livrent, il faut apprécier l'influence que cette occupation exerce sur leurs passions, sur leur esprit, sur l'ensemble de leur moral et sur ses différentes parties. Je parlerai plus en détail de mon mariage dans un article que je placerai à la fin de cet abrégé de l'histoire de ma vie. »

Le complément de l'autobiographie de Saint-Simon est resté à l'état de projet, ou du moins n'a pas été retrouvé. Le philosophe avait épousé mademoiselle de Champgrand, fille d'un ancien officier général, et bien connue depuis sous le nom de madame de Bawr. Les goûts différents ou contraires des deux époux amenèrent bientôt (en juillet 1803) un divorce par consentement mutuel. Saint-Simon

versa pourtant des larmes, devant l'officier de l'état-civil, en signant la rupture de son mariage.

Pendant l'année qu'avait duré cette union, si vite brisée, l'infatigable chercheur de trésors intellectuels avait attiré autour de lui les savants les plus renommés. Les artistes affluaient aussi dans ses salons où madame de Saint-Simon les invitait à venir par l'entremise de Grétry et d'Alexandre Duval, qu'elle avait eus pour témoins à son mariage. Ces réunions n'étaient pas moins coûteuses qu'instructives; elles achevèrent la ruine de Saint-Simon et le réduisirent à une telle misère, que, vers 1806, au moment où il allait terminer son *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, il se trouvait sans ressources pour publier ses œuvres et pour soutenir sa laborieuse existence. Une main s'offrit à lui. Laissons-le raconter lui-même sa détresse et la rencontre providentielle qui lui fournit les moyens de vivre et de se faire connaître.

(1808)

« Je vais faire connaître quelle a été et quelle est aujourd'hui mon existence pécuniaire. Le duché-pairie, la grandesse d'Espagne et 500,000 liv. de rentes dont jouissait le duc de Saint-Simon de-

vaient passer sur ma tête. Il s'est brouillé avec mon père qu'il a déshérité. J'ai donc perdu les titres et la fortune du duc de Saint-Simon, mais j'ai hérité de sa passion pour la gloire.

« La mort de mon père, arrivée en 1783, n'a rien changé à ma position pécuniaire; la fortune venait de ma mère, qui est aussi une Saint-Simon. Ma mère est existante; elle a été ruinée par la Révolution; toute espérance d'héritage est anéantie pour moi. Je n'ai jamais hérité de personne; je n'ai eu d'autre fortune que les bénéfices résultant de mes travaux. J'ai fait des spéculations très-lucratives depuis 1790 jusqu'en 1797, et je serais opulent si mes travaux scientifiques ne m'avaient pas fait négliger mes intérêts pécuniaires. Le comte de Redern, qui était mon associé, a profité de ma négligence; il visait à la fortune, je courais après la gloire; je devais être pécuniairement sa dupe, cela est arrivé.

» C'est en 1798 que je suis entré dans la carrière scientifique; je possédais, à cette époque, une somme de 144,000 livres. Cette somme n'était qu'un bien petit prélèvement sur les bénéfices auxquels j'avais droit; car ces bénéfices se montaient à 150,000 livres de rentes en immeubles, fortune qui existe entre les mains du comte de

Redern, qui n'avait droit qu'à la moindre partie de cette fortune, puisque mon industrie et les risques que j'avais courus avaient infiniment plus contribué à son acquisition, que les faibles capitaux versés par lui dans mes spéculations.

» Deux raisons m'ont engagé à ne prendre que 144,000 livres sur la fortune appartenant au comte de Redern et à moi. Première raison : j'avais acquis la certitude que le comte de Redern n'avait point un caractère libéral, mais rien ne m'avait prouvé qu'il ne fût pas loyal; je le croyais mon ami, et je me figurais que ma fortune pouvait être déposée sans inconvénients dans ses mains, pendant que je ferais mon voyage de découvertes.

» Deuxième raison : je croyais qu'une somme de 144,000 livres me suffirait pour pousser mon entreprise à bout, et que j'obtiendrais une place scientifique honorable avant de l'avoir épuisée.

« Je me suis trompé dans ma combinaison, sous les deux rapports; j'avais dépensé les 144,000 livres, avant d'avoir mérité une place scientifique honorable; je suis convaincu de la déloyauté du comte de Redern. Depuis trois ans, mes fonds sont épuisés, j'ai sollicité une place. Je me suis adressé à monsieur le comte de Ségur. Il a accueilli ma demande et il m'a annoncé, au bout

de six mois, qu'il avait obtenu pour moi un emploi au Mont-de-Piété. Cet emploi était celui de copiste; il rapportait 1,000 francs par an pour neuf heures de travail par jour; je l'ai exercé pendant six mois; mon travail personnel était pris sur les nuits; je crachais le sang, ma santé était dans le plus mauvais état, quand le hasard me fit rencontrer le seul homme que je puisse appeler mon ami.

» J'ai rencontré Diard, qui m'avait été attaché depuis 1790 jusqu'en 1797; je ne m'étais séparé de lui qu'à l'époque de ma rupture avec le comte de Redern. Diard me dit : « Monsieur, la place que vous occupez est indigne de votre nom comme de votre capacité; je vous prie de venir chez moi, vous pouvez disposer de tout ce qui m'appartient; vous pourrez travailler à votre aise et vous vous ferez rendre justice. » J'ai accepté la proposition de ce brave homme, j'ai été chez lui, j'y habite depuis deux ans, et depuis cette époque, il a fourni avec empressement à tous mes besoins, et aux frais considérables de l'ouvrage que j'ai imprimé. »

Cet ouvrage, divisé en deux parties qui parurent successivement à un an de distance (1807-1808), sous le format in-4°, avait pour titre : *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*. Il ne fut tiré qu'à cent exemplaires destinés seulement

aux notabilités du monde savant[1]. Quelques passages de l'avant-propos témoignent du désir qu'avait son auteur d'appeler sur son *Introduction* l'attention spéciale de l'empereur Napoléon, comme il avait voulu fixer celle du consul Bonaparte sur les *lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains.*

« J'écris, dit Saint-Simon, parce que j'ai des choses neuves à dire, je présenterai mes idées telles qu'elles ont été forgées par mon esprit . . . . .

» Les révolutions scientifiques suivent de près les révolutions politiques. Newton a trouvé le fait de la gravitation universelle peu d'années après la mort de Charles Ier. Je prévois, je pressens qu'il s'opérera incessamment une grande révolution scientifique.

» J'ai conçu un projet dont l'exécution couvrira de gloire la nation française ; sa rivale sera forcée de reconnaître qu'elle mérite le titre de grande nation.

» Descartes arracha le sceptre du monde des mains de l'imagination, et le plaça dans celle de la raison ; il dit : *Donnez-moi de la matière et du mouvement, je vous ferai un monde.* Il osa entreprendre l'explication du mécanisme de l'univers. Le

1. Un de ces exemplaires fut adressé par Saint-Simon à M. de Lacépède, l'illustre naturaliste, alors président du sénat. Cet exemplaire a été vendu, il y a peu d'années, dans un encan et sans avoir été ni lu ni coupé. La lettre d'envoi y était annexée.

système des tourbillons est admirable, en le considérant sous le point de vue où l'on doit se placer pour l'envisager. Ce système a eu le mérite inappréciable d'être le premier aperçu général pur. Aucune idée théologique n'est entrée dans ses éléments.

. . . . . .

» Depuis cent ans l'école a parcouru le pays scientifique dans toutes les directions; elle l'a examiné dans tous ses détails; il est temps de nous replacer au point de vue général. C'est à raccorder les cartes particulières, faites depuis cent ans, que nous devons travailler. Nous avons les matériaux nécessaires pour dresser la carte générale.

» Nous sommes encore Newtoniens et Lockistes, malgré les efforts de l'Empereur pour faire faire un pas capital à la science. Il a stimulé notre intelligence, il nous a dit en adressant la parole à l'Institut : *Rendez moi compte des progrès de la science depuis* 1789*; dites-moi quel est son état actuel et quels sont les moyens à employer pour lui faire faire de grands progrès.*

» La réponse de l'Institut, à cette superbe question, a été divisée en plusieurs rapports historiques tous très-bien faits, mais qui ne sont liés par aucune vue générale. Cette réponse n'indique pas le moyen de faire faire à la science un pas Napoléonien.

» Faire une bonne encyclopédie, organiser le système scientifique projeté par Descartes, est le seul travail scientifique digne des vues du grand Napoléon.

» Mon ouvrage sera une réponse à la question de l'Empereur. »

Les préoccupations de la guerre et de la politique laissaient alors peu de place à la science, et surtout à la science générale, dans le programme des faits prochainement réalisables par le génie impérial. Napoléon revenait de Tilsitt presque subjugué par les démonstrations amicales du jeune autocrate de toutes les Russies et aussi par les charmes de la belle reine de Prusse. Les révolutionnaires de l'ordre intellectuel n'étaient guère plus en faveur auprès de lui que ceux du forum et des clubs. Bien loin de prêter l'oreille aux novateurs qui ne pouvaient être pour lui, à cette époque, que les pires *idéologues*, il cherchait de préférence les conservateurs de vieille roche, les utopistes rétrogrades, les noms historiques échappés au naufrage et symboles vivants de l'ancien régime, les Bonald, Montlosier, Maury, Molé, Pasquier, etc., etc. Cette prédilection était dans son rôle de conciliateur suprême, de médiateur omnipotent entre l'esprit du passé et l'esprit de l'avenir. Seulement, il lui était

réservé de regretter un jour amèrement la vanité de ses efforts, d'accuser l'ingratitude du passé qu'il avait imprudemment caressé, et de reconnaître que pour réconcilier sérieusement le parti de la tradition et le parti du progrès, il fallait laisser à celui des deux qui est le représentant et le maître certain de l'avenir, une légitime prépotence. Malheureusement ce n'était qu'à Sainte-Hélène que Napoléon devait tracer pour règle à ses successeurs de continuer l'œuvre de la révolution française et *de faire partager à la généralité, ce qui n'avait été jusque-là que l'apanage du petit nombre*. Saint-Simon s'était efforcé et flatté de contribuer par ses travaux à faire entrer le grand homme dans cette voie pendant qu'il était tout-puissant. « On pourra remarquer dans cet ouvrage (l'*Introduction aux travaux*, etc.) et dans tous ceux qui suivront, dit O. Rodrigues, combien ce philosophe, qui avait si promptement pénétré dans le passé et dans l'avenir de l'esprit humain, tout en améliorant sans cesse les formes d'exposition dans ses idées, n'en a jamais rencontré une qui s'adaptât exactement au présent; résultat qui ne lui est probablement pas personnel, et que nous attribuerons plutôt à une impossibilité radicale de trouver aucun mode de communication actuelle entre des idées neuves d'une haute géné-

ralité, et celles dont la masse des esprits est depuis longtemps en possession. L'erreur de Saint-Simon, à cet égard, a été de vouloir tirer parti des circonstances environnantes pour l'établissement de son système; emporté par son ardeur, il a toujours trop présumé du succès instantané; mais jamais il n'a plié ses idées aux événements du jour. C'est ainsi que dans l'*Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, saisissant quelques idées de Napoléon, et les élargissant même dans sa propre pensée, il appelle le héros à combattre et diriger l'exécution d'un monument scientifique, d'une dimension et d'une magnificence qui ne puissent être égalées par aucun de ses successeurs. Ce monument, exécuté par les plus illustres savants du globe, convoqués par Napoléon, aurait été une encyclopédie vraiment philosophique, destinée à l'organisation d'un nouveau système scientifique. » (*Le Producteur*, t. III, page 93.)

La seconde partie de l'*Introduction* fut publiée avec l'esquisse d'un nouvel arbre encyclopédique. C'est dans ce volume que Saint-Simon exprima, d'une manière précise, ses idées sur la perfectibilité humaine, qu'il déduisait à la fois de la science générale de l'univers et de la science particulière de l'homme. « Si l'espèce humaine disparaissait du

globe, disait-il, l'espèce la mieux organisée après elle, se perfectionnerait. » Il lui fut impossible de faire comprendre aux savants pour lesquels il avait écrit son livre, que la loi des progrès humains en morale, en politique, en religion, pût se rattacher à une loi générale et unique, embrassant tous les phénomènes de l'ordre astronomique et de l'ordre physiologique. Le XVIIIe siècle, agent providentiel d'une immense et salutaire démolition, avait dû donner le sceptre du monde intellectuel à l'analyse, et mettre la synthèse en suspicion jusque sur les hauteurs où elle s'appelle cause première, providence, Dieu. Les enfants posthumes[1] de cet infatigable artisan de ruines restaient fidèles à leur origine.

L'insuccès du philosophe auprès des mathématiciens et des physiciens, des astronomes et des physiologistes, ne lui fit rien perdre toutefois de sa confiance et de son courage. Les *Lettres au bureau des longitudes* parurent quelque temps après le dernier volume de l'*Introduction aux travaux scientifiques* et ne furent pas mieux comprises. Saint-Simon n'en persista pas moins à poursuivre sa tâche. Il publia, en 1810, une brochure qu'il inti-

1. Blainville fut le seul des savants éminents de ce temps qui s'accorda avec Saint-Simon sur la nécessité de revenir à l'emploi de la méthode dogmatique.

tula : *Nouvelle Encyclopédie*[1], et qu'il fit précéder d'une dédicace à son neveu Victor.

IV

(1810—1814)

Dans une seconde lettre, portant la date de cette même année (1810) et adressée également à son neveu, Saint-Simon exprimait sa conviction profonde de la nécessité d'une renaissance religieuse en harmonie avec l'état des sciences et le progrès des lumières ; cette lettre était ainsi conçue :

« J'ai fait, dans ma première lettre, tous mes efforts pour vous exalter, c'est-à-dire pour vous rendre fou, car la folie, mon cher Victor, n'est pas autre chose qu'une extrême exaltation et cette exaltation extrême est indispensable pour faire de grandes choses. IL N'ENTRE DANS LE TEMPLE DE LA GLOIRE QUE DES ÉCHAPPÉS DES PETITES-MAISONS, mais tous les échappés des Petites-Maisons n'entrent pas dans le temple de la gloire. Tout au plus un par million réussit à y entrer, les autres se cassent le col, c'est pour vous éviter ce malheur que je vais vous donner quelques conseils ou plutôt que

1. Saint-Simon rédigea aussi un *Mémoire sur l'Encyclopédie* qui ne fut point imprimé, et dont le manuscrit n'a pas été retrouvé.

je vais allumer deux phares qui éclaireront votre carrière politique, en un mot je vais éclaircir pour vous les idées RELIGION et POLITIQUE.

» La religion, mon neveu, a toujours servi et servira toujours de base à l'organisation sociale. Cette vérité est incontestable, mais elle n'a rien de plus certain que cet axiome :

» Pour l'homme il n'y a rien de positif dans le monde, il n'existe pour lui que des choses relatives.

» De ces deux principes combinés je déduis la conséquence que la religion a toujours existé et qu'elle existera toujours, mais qu'elle s'est toujours modifiée et qu'elle se modifiera toujours; de manière qu'elle a toujours été proportionnée, et qu'elle le sera toujours, à l'état des lumières.

» Passons à un autre ordre de considérations, envisageons les choses sous le rapport de l'expérience, l'étude de l'histoire vous prouvera, mon neveu, que l'humanité s'est toujours trouvée en crise scientifique, morale et politique, quand l'idée religieuse s'est modifiée.

» Considérant enfin l'état actuel des choses, nous verrons qu'elles sont dans un état de crise scientifique, morale et politique, et que cette crise est déterminée par la modification qui s'opère dans l'idée religieuse.

» D'après les aperçus, les raisonnements et les observations que je viens de vous présenter, je vous conseille, mon neveu :

» 1° de professer toujours un grand respect pour la religion ;

» 2° De vous tenir alerte pour adopter, pour propager la première bonne modification de l'idée religieuse qui sera produite ;

» 3° De devenir zélé partisan du premier novateur en religion qui, marchant dans la carrière ouverte par Luther et poussant la réforme plus loin que lui, saura agrandir religieusement le domaine de la raison et restreindre, dans de plus étroites limites, celui des idées révélées ; du novateur qui introduira dans les séminaires l'étude des sciences d'observation, et qui y réduira au plus petit pied possible l'enseignement des sciences théologiques ; du novateur enfin qui parviendra à faire cesser la division existante dans l'Église, et qui s'efforcera de reconstituer la papauté, les conclaves et les conciles, en leur donnant une organisation proportionnée à l'état actuel des lumières. »

Saint-Simon était donc plus pénétré que jamais de la nécessité d'une rénovation religieuse. Lorsque, en 1802, dans les *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, il avait exprimé cette

pensée en proclamant l'incompétence et l'inaptitude de la papauté et du clergé à régir plus longtemps la terre au nom du ciel, il avait trouvé un contradicteur bien redoutable dans le consul Bonaparte, alors occupé de relever en France la puissance spirituelle du pape, de l'épiscopat et du clergé secondaire, par la conclusion du concordat. — Malgré ce démenti instantané, à lui donné par un fait éclatant, le philosophe ne se rendit pas à la démonstration politique du grand capitaine, comme si des faits contraires devaient bientôt lui donner raison. En effet, peu d'années après, Napoléon était amené à faire de Rome un département de son empire, et du souverain pontife un prisonnier d'État, au moment même où le hardi novateur persistait à invoquer une reconstitution indispensable de la papauté, des conclaves et des conciles, sur la base d'une plus large part faite à la raison, et d'une restriction apportée à l'élément surnaturel dans les croyances religieuses. Comment le génie réformateur de Saint-Simon n'aurait-il pas été frappé, en 1810 comme en 1802, du mouvement européen qu'il avait prévu en Amérique, et qui avait fait dire, en 1797, au génie conservateur de l'illustre papiste de Maistre, qu'*en considérant l'affaiblissement général des principes moraux, l'ébranlement des souverainetés, l'immensité*

des besoins sociaux et l'inanité des moyens, tout vrai philosophe devait opter entre l'une de ces deux hypothèses, ou qu'il se formerait une religion nouvelle, ou que le christianisme serait rajeuni de quelque manière extraordinaire? (*Considérations sur la France*, 84.)

La force d'âme de Saint-Simon, ses convictions et sa persévérance furent pourtant mises à une rude épreuve, en 1810, par la mort du seul homme qui fût venu à son secours. Privé de Diard, il resta sans ressource aucune pour son existence matérielle comme pour le rayonnement de sa vie intellectuelle, en face d'un monde dédaigneux, et qui trouvait commode de taxer de folie ce qu'il ne comprenait pas et ce qu'il ne voulait pas étudier. Ce fut sous le poids de cette affreuse misère, sous les traits de ce monde insouciant ou moqueur, que Saint-Simon écrivit cette page admirable de ses Fragments biographiques :

(1810)

« Il existe dans la société, il doit exister chez le lecteur, une sorte de prévention contre moi; car l'entreprise à laquelle je me livre est la quatrième que j'ai faite, et les trois premières ne sont pas arrivées à bon port.

» Ma vie, en un mot, présente une série de chutes, et cependant ma vie n'est pas manquée, car, loin de descendre, j'ai toujours monté ; c'est-à-dire aucune de mes chutes ne m'a fait retomber au point d'où j'étais parti. Les entreprises que j'ai faites, et qui n'ont pas été conduites à bonne fin, doivent être considérées comme des expériences qui m'étaient nécessaires ; on doit les envisager comme des travaux préparatoires qui ont employé la partie active de ma vie.

» J'ai eu, sur le champ des découvertes, l'action de la marée montante; j'ai descendu souvent, mais ma force ascensive l'a toujours emporté sur la force opposée. Agé de près de cinquante ans, je suis à cette époque où l'on prend sa retraite et j'entre dans la carrière. En un mot, après une route longue et pénible, je suis arrivé à mon point de départ.

» Je dis donc que le public ne doit pas regarder comme définitif le jugement qu'il a porté sur ma conduite, et que je réclame de sa justice la révision de ce jugement.

» Ce n'est point une demie, c'est une réhabilitation entière que je veux obtenir.

» Ma position actuelle est bien singulière, elle est à la fois fâcheuse et fort heureuse.

» Vous connaissez ma position pécuniaire.

» Ma position morale est, sous plusieurs rapports, encore plus fâcheuse que ma position pécuniaire ; chaque conseil que je reçois tend à me décourager. Eh bien ! dans cette position, je jouis, je me trouve heureux ; j'ai le sentiment de ma force, et cette sensation est plus agréable pour moi qu'aucune autre que j'aie éprouvée dans ma vie.

» Je vois sans inquiétude les difficultés que j'ai à vaincre, je souris à celles qui pourront se présenter. J'ai conscience que mes fautes doivent être attribuées à l'imperfection de la nature humaine plutôt qu'à ma propre fragilité.

» A la lecture des ouvrages du petit nombre d'auteurs qui ont abordé directement la grande question, qui se sont occupés à rectifier le tracé de la ligne de démarcation entre le bien et le mal, qui ont cherché à indiquer, avec plus de précision que leurs devanciers, le but auquel on devait tendre, et tracer les routes qui pouvaient y conduire, on serait porté à croire qu'ils ont été des modèles de sagesse et de pureté dans leur vie privée. Il est facile de se convaincre par le raisonnement, aussi bien que par l'examen des faits, que cette opinion, fondée sur les premières apparences, est complétement erronée.

» L'âme est d'autant plus accessible aux passions qu'elle est plus exaltée. Le point de vue auquel il faut se placer pour embrasser la grande question dans toute son étendue, est le plus élevé de tous; ainsi on ne doit point être étonné que les philosophes inventeurs aient mené une vie fort agitée.

» On peut envisager la chose sous un autre point de vue.

» Le seul moyen, pour faire faire des progrès positifs à la philosophie, est de faire des expériences. Les expériences philosophiques les plus capitales sont celles qui portent sur des actions neuves ou sur de nouvelles séries d'actions. Toute action neuve ne peut être classée que d'après des observations faites sur ses résultats; ainsi, l'homme qui se livre à des recherches de haute philosophie doit, pendant le cours de ses expériences, commettre beaucoup d'actions marquées au coin de la folie.

» Enfin il résulte de la nature des choses que, pour faire faire un pas capital à la philosophie, il faut remplir les conditions suivantes :

» 1° Mener, pendant tout le cours de la vigueur de l'âge, la vie la plus originale et la plus active possible;

» 2° Prendre connaissance avec soin de toutes les *théories* et de toutes les *pratiques* ;

» 3° Parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé ;

» 4° Enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets qui sont résultés de ses actions pour les autres et pour soi, et à établir des principes sur ces résumés.

» L'homme qui a tenu cette conduite est celui auquel l'humanité doit accorder le plus d'estime ; c'est celui qu'elle doit classer comme le plus vertueux, puisqu'il est celui qui a travaillé le plus méthodiquement aux progrès de la science, seule véritable source de la sagesse [1].

» Non, mes actions ne doivent point être jugées d'après les mêmes principes que celles des autres, parce que toute ma vie active a été un cours d'expériences.

1. On s'est fondé sur ce jugement de Saint-Simon sur lui-même pour lui reprocher de n'avoir vu dans l'homme que les facultés intellectuelles. Il a répondu d'avance à ce reproche, à la fin de son premier écrit, et dans la seconde lettre à son neveu que nous venons de citer, sans parler du *Nouveau Christianisme*, dont nous aurons à nous occuper plus tard. S'il n'eût voulu voir que l'intelligence, la science pure dans l'homme, Aug. Comte ne se fût pas séparé de lui.

» Je vais indiquer, par un exemple, la différence qui me paraît devoir exister entre les principes d'après lesquels on doit juger certaines actions où l'on se dirige vers le but ordinaire de la vie, et les mêmes actions dont une expérience est le but.

» Si je vois un homme exercer sa force ou son adresse sur un animal dans le seul but de le faire souffrir, l'animal ne fût-il qu'un insecte, je dis que cet homme n'a pas reçu de la nature une organisation heureuse pour la sensibilité, et qu'il est dans une direction qui doit le conduire à la cruauté.

» Si je vois un physiologiste faire des expériences sur les animaux vivants, prolonger exprès leur existence au milieu des souffrances les plus affreuses, je me dis : Voilà un homme occupé de recherches qui tendent à la découverte de procédés utiles pour le soulagement de l'humanité.

» Si je vois un homme, qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale, fréquenter les maisons de jeu et de débauche, ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention les personnes d'une immoralité reconnue, je dirai : Voilà un homme qui se perd, il n'est pas heureusement né; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux et le

rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme est dans la direction de la philosophie théorique, si le but de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises, s'il s'efforce à trouver les moyens de guérir ces maladies de l'intelligence humaine qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu.

» J'ai fait tous mes efforts pour connaître, le plus exactement qu'il m'a été possible, les mœurs et les opinions des différentes classes de la société. J'ai recherché, j'ai saisi toutes les occasions de me lier avec des hommes de tous les caractères et de tous les genres de moralité, et quoique de pareilles recherches m'aient beaucoup nui dans l'opinion publique, je suis loin de les regretter.

» Mon estime pour moi-même a toujours augmenté, dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation ; enfin, j'ai tout lieu de m'applaudir de la conduite que j'ai tenue, puisque je me vois en état de présenter des vues neuves et utiles à mes contemporains et à la postérité, qui accordera ostensiblement à mes neveux la récompense que

j'obtiens personnellement par la vive sensation de l'avoir méritée.

» On conçoit aisément qu'il a dû m'arriver, dans le cours de ma vie, beaucoup de choses extraordinaires. J'aurai, en effet, des anecdotes très-piquantes à raconter ; mais ce sera le délassement de mes dernières années ; en ce moment un travail plus important m'occupe, il absorbe tout mon temps et toutes mes facultés. Je vis encore dans l'avenir. »

Cet homme qui s'expliquait si bien l'insuccès de ses premières tentatives et les préventions de ses contemporains, et qui recommençait sa vie à cinquante ans, avec la ferme espérance d'obtenir une réhabilitation complète et de justifier l'estime croissante qu'il avait eue pour lui-même dans la proportion du tort qu'il faisait à sa réputation ; cet homme que le présent accablait de ses dédains et laissait mourir de faim, et qui néanmoins se sentait vivre dans l'avenir, travaillait alors à deux mémoires, l'un sur *la science de l'homme*, l'autre sur *la gravitation universelle*.

Saint-Simon s'était placé jusque-là au point de vue newtonien, cosmogonique, dans la coordination de ses travaux. Le mémoire sur la Science de l'homme était conçu dans un autre système. Lais-

sons-le expliquer lui-même ce changement de procédé scientifique dans un entretien avec ses disciples, et que l'un d'eux, Olinde Rodrigues, a rapporté ainsi, dans *le Producteur*, en 1826 :

« J'ai voulu, nous disait-il quelques mois avant sa mort, essayer, comme tout le monde, de systématiser la philosophie de Dieu ; je voulais descendre successivement du phénomène univers au phénomène système solaire, de celui-ci au phénomène terrestre, et enfin à l'étude de l'espèce, considérée comme une dépendance du phénomène sublunaire, et déduire de cette étude les lois de l'organisation sociale, objet primitif et essentiel de mes recherches.

» Mais je me suis aperçu à temps de l'impossibilité d'établir jamais une loi positive et coordinatrice dans cette philosophie, et je me suis retourné vers *la science générale de l'homme*, dans laquelle ce ne sont plus les sciences que l'on considère, mais les savants ; la philosophie, mais les philosophes, envisagés dès lors sous le rapport positif de leurs fonctions dans la société humaine. »

Ce nouveau travail achevé, Saint-Simon, faute de moyens pour le faire imprimer, en fit prendre à la main plusieurs copies qu'il adressa à quel-

ques-uns des savants qui avaient déjà reçu son *Introduction aux Travaux scientifiques;* et il y joignit une lettre d'envoi où l'auteur exposait, sans réticence et sans humilité, son dénûment absolu [1].

Une de ces lettres a été conservée et livrée à l'impression. Le dernier paragraphe parut d'abord isolément comme formant le quatrième fragment de l'autobiographie de Saint-Simon. Nous la reproduisons en entier :

« Monsieur,

» Soyez mon sauveur, je meurs de faim. Ma position m'ôte les moyens de présenter mes idées avec la mesure convenable, mais la valeur de ma découverte est indépendante du mode de pré-

1. C'est ce qui a fait dire à Béranger :

« J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui, de [illegible]ments jusqu'au faîte,
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, *pour elle il tendait la main,*
Sûr d'embrasser la pensée
Qui doit sauver le genre humain. »

(*Œuvres complètes*, tome II, page 216.)

sentation que les circonstances m'ont forcé d'adopter pour fixer plus promptement l'attention. Suis-je parvenu à trouver une nouvelle route philosophique? Voilà la question. Si vous prenez la peine de lire mon travail, je suis sauvé.

» Livré depuis nombre d'années à la recherche d'une route philosophique nouvelle, j'ai dû nécessairement m'éloigner de l'école comme de la société, et je dois me trouver, pour le moment, après avoir fait la découverte la plus importante, dans l'état d'isolement le plus absolu. Uniquement occupé de l'intérêt général, j'ai négligé mes affaires personnelles au point que voici exactement ma position.

» *Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau, je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais de copies de mon travail.* C'est la passion de la science et du bonheur public; c'est le désir de trouver un moyen de terminer d'une manière douce l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi, c'est sans rougir que je puis faire l'aveu de ma misère, et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre. »

Saint-Simon adressa cet appel suprême aux premiers personnages de l'empire, Cambacérès, Lebrun, Talleyrand; aux princes de la science, Cuvier, Lacépède, de Gérando, à beaucoup d'autres illustrations de ce temps. Cuvier seul démêla ce qu'il y avait de remarquable dans le mémoire sur la gravitation. Cambacérès conseilla à l'auteur de s'adresser à Napoléon. Saint-Simon n'hésita pas à suivre cet avis, et pour exciter plus sûrement la curiosité de l'Empereur, il intitula son travail : *Moyens de faire reconnaître aux Anglais l'indépendance des pavillons.*

Cet écrit, daté de 1813, fut dédié à l'Empereur et présenté au sénat, au conseil d'État et aux trois premières classes de l'Institut. Napoléon put, en 1813, lire dans la dédicace ce courageux avertissement :

« Sire,

» Tous les peuples du continent s'accorderont sans doute pour amener les Anglais à reconnaître l'indépendance des pavillons; mais ils s'accorderont encore plus sûrement sur cet autre point, que Votre Majesté doit renoncer au protectorat de la confédération du Rhin; qu'elle doit évacuer l'Ita-

lie, qu'elle doit rendre la liberté à la Hollande, et enfin qu'elle doit cesser de s'ingérer dans les affaires d'Espagne.

» En renonçant à ses projets de conquête, Votre Majesté forcera les Anglais à rétablir la liberté des mers; si elle veut augmenter encore l'immense quantité de lauriers qu'elle a recueillie, elle fera écraser la France et se trouvera en définitive en opposition directe et absolue avec les intentions de ses sujets. »

Le plus hardi penseur et le plus glorieux soldat du XIXe siècle poursuivaient la même tâche, la régénération de la société européenne, mais par des voies bien différentes. Le premier, dégagé de toute responsabilité envers le présent et fixant exclusivement ses regards sur l'avenir, pouvait se livrer sans réserve et sans dommage, dans ses travaux spéculatifs, au culte absolu de la paix universelle et perpétuelle, dont il annonçait le règne définitif comme couronnement de la sociabilité et du perfectionnement de la race humaine; toute guerre devait lui paraître impie et funeste. Le second, au contraire, vivant plus dans le présent que dans l'avenir, et obligé, pour être compris et obéi des peuples soumis à son pouvoir, de céder à l'entraînement des circonstances, déclarait ou accep-

tait la guerre comme une nécessité transitoire, aussi souvent que lui semblait l'exiger son rôle de chef d'une nation dont la grandeur et la puissance, par le sabre et par l'esprit, importaient encore également au triomphe de la civilisation dans toutes les parties du monde. Le moment n'était pas venu pour l'Empereur de porter l'activité de son génie et de ses préoccupations du côté de l'avenir et de se complaire à son tour aux lointaines perspectives que le philosophe s'efforçait de lui signaler et de lui décrire.

Napoléon continua la guerre. Il était écrit que la vieille Europe rendrait la paix impossible à force de la vouloir humiliante pour la France nouvelle. 1814, comme 1813, vit encore couler des flots de sang humain sur les champs de bataille. Saint-Simon, de plus en plus pénétré d'horreur à la vue de ce sang, de plus en plus persévérant et passionné dans ses aspirations pacifiques, s'autorisa des calamités qui affligeaient l'Europe pour insérer dans son Mémoire sur la Science de l'homme cette virulente apostrophe aux savants appliqués à l'étude des corps bruts, et qui occupaient alors dans la science le premier rang, qu'il venait réclamer pour les physiologistes.

« Brutiers, leur dit-il, infinitésimaires, algébristes et arithméticiens, quels sont vos droits pour

occuper en ce moment le poste d'avant-garde scientifique? L'espèce humaine se trouve engagée dans une des plus fortes crises qu'elle ait essuyées depuis l'origine de son existence. Quels efforts faites-vous pour terminer cette crise? Quels moyens avez-vous pour rétablir l'ordre dans la société humaine? Toute l'Europe s'égorge, que faites-vous pour arrêter cette boucherie? Rien. Que dis-je? c'est vous qui perfectionnez les moyens de destruction; c'est vous qui dirigez leur emploi dans toutes les armées. On vous voit à la tête de l'artillerie; c'est vous qui conduisez les travaux pour l'attaque des places. Que faites-vous, encore une fois, pour rétablir la paix? Rien. La connaissance de l'homme est la seule qui puisse conduire à la découverte des moyens de concilier les intérêts des peuples, et vous n'étudiez pas cette science. Vous n'en avez recueilli qu'une seule observation, c'est qu'en flattant ceux qui ont du pouvoir, on obtient leurs faveurs et on a part à leurs largesses. Quittez la direction de l'atelier scientifique; laissez-nous réchauffer les cœurs qui se sont glacés sous votre présidence, et détourner leur attention vers les travaux qui peuvent ramener la paix générale en réorganisant la société. »

La paix générale n'était possible que par le

triomphe complet ou par la chute de l'empire. Les prévisions exprimées par Saint-Simon dans son travail sur l'indépendance des pavillons se réalisèrent ; la France fut écrasée, et l'Empereur descendit du trône pour prendre la route de l'exil.

Le philosophe aurait pu se dispenser de donner des regrets au potentat, dont il avait en vain essayé d'attirer l'attention sur ses plans de rénovation. Mais l'Empereur déchu était toujours l'homme de génie à qui Saint-Simon, comme tant d'autres, avait sincèrement pardonné le 18 brumaire [1] pour ses grandes créations, telles que le code civil, l'institution de la Légion d'honneur, la constitution du royaume d'Italie, la fondation de l'université, etc., etc. Néanmoins, sans éprouver le moindre enthousiasme pour les Bourbons, dont le retour troublait accidentellement le mouvement progressif de la société européenne, Saint-Simon, en gentilhomme qui tenait plus à ses idées qu'à son blason [2], s'accommoda du rétablissement de l'ancienne dynastie pour faire

1. L'intervention de la force militaire dans les conseils souverains de la nation avait profondément blessé les opinions de Saint-Simon, alors lié avec des républicains ardents, et qui d'ailleurs avait déjà en germe dans sa tête, la doctrine de la transformation de la société guerrière du moyen âge en société pacifique, organisée pour la culture des arts, des sciences et de l'industrie.

2. Des critiques ont prétendu que Saint-Simon avait toujours

servir la cessation inespérée de la guerre à la propagation de ses vues sur la réorganisation pacifique de l'Europe.

V

(1814—1815)

A cette époque, Saint-Simon songea à demander compte à M. de Redern, alors retiré en Normandie, du partage léonin dont ce diplomate l'avait

été infatué de la noblesse de son origine, et ils se sont fondés sur ce passage de la lettre écrite par lui à son neveu Victor, mort il y a peu de jours, et qui fut publiée comme dédicace de la *Nouvelle Encyclopédie* :

» Les circonstances vous appellent à devenir le chef de la maison de Saint-Simon, qui descend de Charlemagne.

» Votre naissance vous donne de grands droits, mais elle vous impose de grands devoirs.

» Songez à votre nom ; que l'idée de votre naissance soit toujours présente à votre esprit. »

Il est évident que le philosophe ne voulait que rappeler à son neveu le fameux adage : *noblesse oblige*, et qu'il ne parlait des grands droits de la naissance que pour en faire mieux ressortir les grands devoirs. Il n'est point étonnant d'ailleurs qu'il considérât l'illustration de la naissance comme pouvant servir de stimulant et de levier au génie, comme elle en avait facilité le développementa lorsque les hautes études et les spéculations transcendantes n'étaient encore accessibles qu'aux ordres privilégiés. Ce n'est donc point pour caresser l'orgueil aristocratique qu'il avait abjuré, mais seulement pour expliquer son audace de novateur, qu'il répétait avec plaisir qu'il descendait de Charlemagne, et que Bâcon, Descartes, Leibnitz, etc., étaient gentilshommes.

rendu victime dans la liquidation de leur société. L'habile Prussien s'était mis en règle avec la loi, il ne se sentait attaquable que du côté de la loyauté et il se moqua de ce genre de responsabilité. Saint-Simon voulut publier un mémoire à Alençon, où résidait M. de Redern ; les autorités locales en empêchèrent l'impression. Convaincu que toutes ses démarches resteraient sans effet, il se résigna au silence et se contenta d'écrire à son ancien associé, patronné par le préfet et par les coteries cléricales : « Vos principes de dévotion vous ont permis de me dépouiller, mon prétendu athéisme m'a porté à mettre tout dans votre main. Vous conviendrez qu'il vaut mieux avoir pour associé un athée comme moi, qu'un dévot comme vous. »

Vers ce même temps, Saint-Simon se rapprocha de sa famille et prit des arrangements qui lui assurèrent une modique pension pour l'indemniser de l'abandon de ses droits sur la succession de sa mère. Il fut gravement malade à Péronne, au milieu des négociations de cet accord. Dès qu'il fut rétabli, il rentra à Paris pour y reprendre le cours de sa mission philosophique. Il écrivait alors à l'un de ses proches :

« Une génération, lui dit-il, est comme une an-
» née de végétation. Au printemps de la nature

» végétante, les champs, les vergers sont couverts
» de fleurs. Ils présentent l'aspect le plus riant ;
» au printemps de l'âge, les enfants présentent un
» aspect enchanteur.

» L'été arrive ; que de fleurs ont avorté ! que
» d'enfants sont morts ! La nature cependant se
» montre dans toute sa richesse ; les moissons cou-
» vrent la terre, les vergers sont chargés de fruits ;
» chaque génération dans la force de l'âge montre
» l'homme dans toute sa beauté ; on voit à leur
» maturité tous les talents dans les beaux-arts et
» dans les directions scientifiques particulières.

» Arrive l'automne ; l'automne a bien son mé-
« rite, elle donne aussi des fruits ; elle donne les
» meilleurs, ceux qui se conservent le plus long-
» temps. Les philosophes sont des fruits d'au-
» tomne, ils sont presque des fruits d'hiver. »

Saint-Simon se sentait arrivé à l'âge où l'homme, dont le génie est doué de fécondité, doit produire ses meilleurs fruits. Tout ce qu'il avait fait, jusque-là, ne lui apparaissait que comme une simple préparation à ce qu'il avait de capital et de décisif à faire pour l'accomplissement et la justification de sa carrière, pour la réhabilitation complète qu'il poursuivait avec tant d'ardeur, et qu'il se promettait avec tant de confiance.

Dans l'épître dédicatoire, placée en tête du Mémoire sur l'indépendance des pavillons, Saint-Simon avait demandé à l'empereur de décréter l'ouverture d'un concours universel pour faire décerner un grand prix à l'auteur du meilleur projet de réorganisation de la société européenne.

Ce projet le préoccupait alors exclusivement; c'était le résumé, la conclusion de ses travaux antérieurs. Jusque-là, dans toutes ses explorations scientifiques, soit qu'il étudiât le monde sur la grande ou sur la petite échelle, soit qu'il fût placé au point de vue cosmogonique ou au point de vue physiologique, soit qu'il descendît de Dieu à l'homme ou qu'il remontât de l'homme à Dieu, à travers ces fluctuations de l'esprit, ces changements d'aspect, de procédé et de méthode, et ces variétés d'application spéciale, ce qu'il cherchait toujours par-dessus tout, ce qu'il voulait établir solidement sur les démonstrations de la science devenue positive, c'était la nature progressive de la race humaine, et de là l'indication la plus sûre des moyens pratiques à employer pour accomplir les progrès politiques ou sociaux actuellement nécessaires et possibles, c'est-à-dire pour régénérer la vieille Europe tombant visiblement en dissolution dans la paix comme dans la guerre.

Le congrès de Vienne était alors en permanence. Les souverains et leurs ministres[1] ne pouvaient s'entendre que sur un seul point; ils s'accordaient fort bien pour s'arroger le droit de disposer arbitrairement de la destinée des peuples, sans tenir aucun compte des mœurs, des besoins, des intérêts et des vœux des nations et des races. Hors de là, ce n'était qu'un choc perpétuel d'ambitions inconciliables, de rivalités, de convoitises et d'intrigues grosses de nouveaux conflits. On aurait pu appliquer déjà à cette auguste réunion ce que M. de Bonald dit plus tard, à l'occasion du congrès de Vérone, de toutes les assemblées souveraines de cette époque : qu'elles n'étaient que des *festins de Balthasar*, et qu'après elles l'Europe attendrait encore *quelque chose ou quelqu'un.*

Saint-Simon exprima hautement, en 1814, la pensée que M. de Bonald ne confia qu'en 1823, à son ami, M. de Marcellus, sur la vanité des congrès. Mais le novateur eut plus que l'avantage de la priorité sur le conservateur; il ne se contenta pas de dire que l'Europe attendrait *quelque chose ou quelqu'un*, après toutes les répétitions des festins

1. Il y eut une lettre autographe de Saint-Simon, adressée à l'empereur Alexandre avec un exemplaire de la *Réorganisation européenne*. Cette lettre, dont il n'est resté aucune copie, ne fut pas imprimée.

de Balthasar, il proposa hardiment *quelque chose*, son projet de *réorganisation européenne*.

« L'Europe, disait Saint-Simon, est dans un état violent, tous le savent, tous le disent; mais cet état, quel est-il? d'où vient-il? a-t-il toujours duré? est-il possible qu'il cesse? Ces questions sont encore sans réponse.

» Il en est des liens politiques comme des liens sociaux : c'est par des moyens semblables que doit s'assurer la solidité des uns et des autres. A toute réunion de peuples comme à toute réunion d'hommes, il faut des institutions communes, il faut une organisation : hors de là, tout se décide par la force.

» Vouloir que l'Europe soit en paix par des traités et des congrès, c'est vouloir qu'un corps social subsiste par des conventions et des accords; des deux côtés il faut une force coactive qui unisse les volontés, concerte les mouvements, rende les intérêts communs et les engagements solides.

. . . . . .

» Deux hommes seuls ont vu le mal et ont approché du remède; ce furent Henri IV et l'abbé de Saint-Pierre; mais l'un mourut avant d'avoir achevé son dessein, qui fut oublié après lui; l'autre, pour

avoir promis plus qu'il ne pouvait donner, fut traité de visionnaire.

» L'abbé de Saint-Pierre proposait une confédération générale de tous les souverains de l'Europe, confédération dont les cinq articles principaux devaient être ceux-ci :

« 1° Des plénipotentiaires, nommés par les sou-
» verains contractants, se tiendront en un lieu dé-
» terminé et y formeront un congrès permanent.

» 2° On spécifiera le nombre de souverains qui
» auront voix dans la diète, et de ceux qui seront
» invités d'accéder au traité.

» 3° On garantira à chacun des membres de la
» société la possession de ses États; sa personne,
» sa famille, son pouvoir seront assurés contre
» toute autorité étrangère ou rébellion de ses sujets.

» 4° La diète sera le juge suprême des droits des
» associés, il y sera décidé par arbitrage sur les in-
» térêts de chacun d'eux.

» 5° Tout allié infracteur du traité sera mis au
» ban de l'Europe et proscrit comme un ennemi
» public.

» On armera conjointement, et à frais communs,
» contre tout État mis au ban de l'Europe. »

» Le premier défaut d'une pareille confédération, c'est qu'elle est absolument impraticable; toutes

les raisons de l'inutilité du congrès subsistent ici dans toute leur force. Il n'y a point d'accord sans des vues communes, et des souverains traitant ensemble ou des plénipotentiaires nommés par les contractants et révocables par eux, peuvent-ils avoir d'autres vues que des vues particulières, d'autre intérêt que leur intérêt propre? Si la cour de Rome arrêtait l'ambition des puissances temporelles, c'est que tous les membres de cette cour avaient un intérêt commun, celui de leur suprématie sur toutes les cours; c'est que les rois ne nommaient ni le pape ni son conseil, et qu'aucune puissance ne pouvait les déposer.

» Henri IV, dans sa république chrétienne, avait cru écarter cet inconvénient par une simple clause qui portait que chaque puissance devait avant tout veiller à l'entretien de la société, et ne faire marcher son intérêt privé qu'après l'intérêt général. Henri IV était généreux, il pensait que ce qui lui serait facile devait être facile à tout le monde; mais, peut-être, en succombant lui-même, eût-il fait voir combien la probité dans un roi est impuissante contre les séductions du pouvoir.

» C'était par la force des choses qu'il fallait pourvoir à ce que le corps commun s'occupât avant tout des intérêts communs. »

L'Europe du moyen âge avait eu ses intérêts communs pour constituer une suprême unité par-dessus les passions anarchiques de la barbarie, et pour faire prévaloir en définitive, après des siècles de guerre et de ténèbres, les idées civilisatrices qui lui avaient servi de lien. Toutes les puissances qui composaient alors le corps politique européen (la Turquie était une étrangère et la Russie une inconnue) reconnaissaient entre elles, au milieu de leurs sanglantes dissidences, la double communauté des institutions sociales et des croyances religieuses; elles étaient toutes soumises au régime féodal et à l'autorité pontificale.

Cette communauté ébranlée ou ruinée, il fallait la remplacer pour mettre fin à l'anarchie européenne. Saint-Simon avait dit comment il entendait la réorganisation religieuse, il venait maintenant indiquer ses moyens de régénération politique. Après avoir substitué la foi raisonnée aux doctrines révélées, il proclamait la nécessité de retirer à l'élément féodal, essentiellement aristocratique et militaire, la prééminence dont il jouit autrefois, pour la faire passer à l'élément libéral et démocratique [1], repré-

1. En novembre 1814, Saint-Simon adressa à MM. Comte et Dunoyer, rédacteurs du *Censeur européen*, une lettre qui fut publiée dans le tome IIIe de ce journal en janvier 1815. Au mois de février suivant il fit imprimer et répandre le prospectus d'un

senté par les savants, les artistes et les industriels, et il demandait que le régime parlementaire devînt commun à toutes les nations de l'Europe et constituât la nouvelle unité politique, au profit de la paix, du travail et du progrès, par l'établissement d'un parlement général, centre de tous les parlements nationaux.

« Il eût été souhaitable, sans doute, disait-il dans sa conclusion, que le projet de réorganisation de la société européenne eût été conçu par un des souverains [1] les plus puissants, ou

ouvrage intitulé : *Le défenseur des propriétaires de domaines nationaux, ou recherches des causes du discrédit dans lequel sont tombées les propriétés nationales et sur les moyens d'élever ces propriétés à la même valeur que les propriétés patrimoniales.* L'ouvrage n'a jamais paru.

1. Dans son discours du 5 novembre 1863, l'empereur Napoléon III se plaça, sans contredit, au point de vue où les plus hardis philosophes pouvaient désirer de voir s'élever les souverains les plus puissants, pour régénérer et pacifier l'Europe. Mais le souverain de la France se fondait sur les intérêts communs des peuples, et les autres souverains, loin d'être convertis à cette communauté-là, étaient plutôt disposés à ne tenir compte que de leurs propres intérêts territoriaux ou dynastiques. Chose remarquable ! c'est l'Angleterre qui a mis obstacle à la réalisation du vaste projet de Napoléon III. Saint-Simon comprenait bien l'importance du rôle que devait remplir la Grande-Bretagne dans la réorganisation européenne ; il était pénétré de la nécessité de l'intéresser d'abord spécialement, pour s'assurer de son concours dans une œuvre impossible sans elle. Aussi proposait-il un parlement anglo-français comme moyen de faciliter l'établissement du parlement européen, en accordant à l'Angleterre les deux tiers

du moins par un homme d'État versé dans les affaires et célèbre par ses talents en politique. Ce projet, soutenu d'un grand pouvoir ou d'une grande renommée, aurait plus promptement attiré les esprits; mais la faiblesse de l'intelligence humaine ne permettait point aux choses de suivre cette allure. Ceux qui dans les opérations qu'ils dirigeaient tous les jours étaient contraints, par la force des choses, de rapporter tous leurs raisonnements aux principes de l'ancien système qu'on maintenait, faute d'un meilleur, pouvaient-ils marcher en même temps dans deux routes contraires; et, tandis que leur attention était ramenée sans cesse vers le vieux système et les combinaisons anciennes, concevoir et porter dans leur esprit un système nouveau et des combinaisons nouvelles.

» Après de grands efforts et de grands travaux, je me suis placé au point de vue d'intérêt commun des peuples européens. Ce point est le seul duquel on puisse apercevoir et les maux qui nous mena-

de la représentation. C'était pousser bien loin la générosité et la confiance. Malheureusement l'aristocratie anglaise a des intérêts particuliers que la plus haute philosophie et la plus grande puissance ne parviendront que très-difficilement à concilier avec les intérêts communs des peuples européens. Vienne la jeune Angleterre, à laquelle la France a témoigné tant de sympathie à l'occasion de la mort de Cobden!

cent, et les moyens d'éviter ces maux. Que ceux qui dirigent les affaires s'élèvent à la même hauteur que moi, et tous verront ce que j'ai vu.

» Il viendra sans doute un temps où tous les peuples de l'Europe sentiront qu'il faut régler les points d'intérêt général avant de descendre aux intérêts nationaux; alors les maux commenceront à devenir moindres, les troubles à s'apaiser, les guerres à s'éteindre; c'est là que nous tendons sans cesse, c'est là que le cours de l'esprit humain nous emporte! Mais lequel est le plus digne de la prudence de l'homme ou de s'y traîner, ou d'y courir.

» L'imagination des poëtes a placé l'âge d'or au berceau de l'espèce humaine, parmi l'ignorance et la grossièreté des premiers temps; c'était bien plutôt l'âge de fer qu'il fallait y reléguer. L'âge d'or du genre humain n'est point derrière nous, il est au devant, il est dans la perfection de l'ordre social; nos pères ne l'ont point vu, nos enfants y arriveront un jour; c'est à nous de leur en frayer la route. »

Mais les souverains étaient loin de se complaire à cette lointaine perspective. Ils devaient s'arrêter à la hauteur des dangers communs que leur faisait courir leur résistance commune aux aspirations légitimes des peuples; d'où vint la fameuse Sainte-

Alliance conçue en sens inverse des grandes vues de Saint-Simon. Encore, en 1814, ne portèrent-ils pas même jusques-là leur prévoyance conservatrice. Chacun d'eux ne songeait, à ce moment, qu'à grossir la part qu'il convoitait dans les profits de la victoire. L'entente cordiale ne pouvait pas s'établir entre les égoïsmes couronnés, également obstinés et insatiables, parmi les membres de la coalition. Et Napoléon n'était qu'à deux pas des côtes de France et d'Italie. Il savait facilement ce qui se passait à Vienne et à Paris. Les dissidences croissantes de ses vainqueurs et l'attitude réactionnaire de ses successeurs pouvaient lui inspirer le dessein suprême d'un prochain retour. Les bruits avant-coureurs de grands événements commençaient à se répandre. Saint-Simon, avant même de pouvoir être impressionné par ces bruits, et dès le lendemain de la Restauration, avait aperçu les causes d'une nouvelle révolution en France et il les avait signalées ainsi, dans le chapitre VI de la *Réorganisation européenne :*

« Il y avait en France une caste privilégiée à laquelle appartenaient tous les honneurs et tous les emplois importants. La noblesse, doublée de nombre par Bonaparte, se divise maintenant en deux parties opposées l'une à l'autre, et toutes

deux mécontentes. L'ancienne noblesse, accoutumée à regarder comme son patrimoine toutes les grandes charges de l'État, s'indigne de voir une foule d'hommes nouveaux assis au rang qu'occupaient leurs ancêtres. Les nouveaux nobles, fiers de leurs richesses, habiles dans l'exercice de leurs charges, puisque cet exercice a précédé leur noblesse, prétendent que l'on doit à leurs lumières ce que les autres disent qu'on doit à leur naissance; ils supportent avec peine que des emplois, qu'ils se croient seuls capables de remplir, soient confiés à des hommes vieillis loin des affaires, dans l'oisiveté ou dans l'exil.

» C'est dans la classe militaire, qui de tous temps a été la première en France, que se montre surtout cette lutte entre les hommes anciens et les nouveaux. Les officiers qui ont servi sous Bonaparte, réduits en partie à la demi-solde, après tant de travaux et de succès, souffrent de voir tous les jours se former de nouveaux corps, dont les chefs n'ont partagé ni leurs fatigues, ni leurs victoires; et ce qui excite surtout leurs plaintes, c'est qu'une maison du roi, toute brillante de dorure, mais encore sans gloire et sans expérience de la guerre, a été placée au-dessus de cette vieille garde qui a fait trembler l'Europe.

» D'un autre côté, la noblesse ancienne revendique toutes les charges militaires. Celles qu'elle n'a plus, celles qu'elle n'a jamais eues, lui semblent également usurpées sur elle; elle redemande à la fois ce qu'elle avait et ce qu'elle aurait pu avoir; et parmi tant d'intérêts contraires, tant de prétentions opposées, s'élève un cri général, le regret du passé et le mécontentement du présent.

» Si nous descendons de la première classe de la société dans la seconde, nous verrons d'abord la magistrature, et tout ce qui se rattache à elle, humiliée d'avoir perdu son importance politique et les grands noms qui l'illustraient.

» L'ordre du commerce, les banquiers, les négociants, les fabricants, etc., manquent d'un établissement de banque solide et absolument indépendant du gouvernement; d'encouragement pour l'industrie; de considération pour ceux qui s'y distinguent; cette classe, si importante pour la puissance d'un État, est encore écrasée par les prétentions et la considération de la noblesse.

» Dans la classe des non-propriétaires, il n'y a qu'un cri contre les droits réunis dont le mode de perception rappelle la plus odieuse tyrannie.

» Les habitants des ports et des côtes de France se plaignent d'être réduits au cabotage et de ne

pouvoir donner carrrière à leur activité, en se livrant à la grande navigation, que la perte de nos colonies les plus importantes et le despotisme des Anglais leur interdisent.

» Toutes les classes de la société, tout ce qu'il y a de Français, s'élève contre la faiblesse que le gouvernement a montrée en laissant enlever la Belgique; on voit avec dépit l'Autriche accrue d'une partie de la Pologne et des provinces Illyriennes; la Russie de la Crimée, de la Finlande, et de vastes possessions en Asie; la Prusse de la Silésie et d'une partie de la Pologne; et la France humiliée, affaiblie, réduite à ses anciennes limites [1]. »

VI

(1815)

Les prévisions de Saint-Simon se réalisèrent. Napoléon sortit de l'île d'Elbe et débarqua, le 1er mars 1815, sur les côtes de Provence. Sa marche sur Paris fut une course triomphale. A Lyon,

1. De la réorganisation européenne, ou *de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique, en conservant à chacun son indépendance nationale*, par Henri Saint-Simon et par A. Thierry, son élève.

il renouvela les décrets de l'assemblée constituante contre la noblesse. A son approche, toutefois, quelques champions illustres de la liberté, qu'il avait trop affecté d'appeler *idéologues*, ne se sentirent pas disposés à accueillir sa conversion. Benjamin Constant, entre autres, publia dans le *journal des Débats* un article des plus violents contre le despote qui avait étouffé la presse et supprimé le Tribunat. Saint-Simon, bien que le retour de l'empereur ne fît que justifier sa propre clairvoyance et vérifier ses conjectures, craignit, comme Benjamin Constant, que les leçons de l'adversité n'eussent pas modifié l'homme qui, pendant quinze ans, avait fait de l'épée le nerf de l'État et du pouvoir. Il fit paraître, le 15 mars, un opuscule renfermant sa PROFESSION DE FOI *au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte* [1]. Les deux pages, dirigées contre cette invasion, se résumaient en ces deux lignes : « Ce n'est point la cause seule d'une famille, c'est en même temps la cause de la nation qu'il s'agit d'embrasser, c'est la cause de nos droits et de nos libertés. »

1. Il publia également à cette époque une brochure de 8 pages, tirée à 200 exemplaires et intitulée : *Profession de foi des auteurs de l'ouvrage annoncé sous le titre de Défenseur des propriétaires de domaines nationaux, etc., au sujet de l'invasion du territoire français par Napoléon Bonaparte.*

On sait comment les répugnances et l'hostilité de Benjamin Constant s'affaiblirent et se dissipèrent pour faire place à la confiance, après quelques heures d'entretien avec l'empereur. Saint-Simon n'obtint pas la même faveur, mais d'autres circonstances durent agir sur lui, le choix de Carnot, par exemple, comme ministre de l'intérieur. Ce qui nous autorise à le présumer ainsi, c'est que le philosophe accepta de ce ministre, le 15 avril suivant, les fonctions de sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal.

En devenant fonctionnaire public, Saint-Simon ne changea rien à la nature et à la direction de ses travaux, pas plus qu'à l'indépendance de ses idées et de son caractère. Il en donna bientôt une preuve, en publiant avec son élève, A. Thierry, un nouvel écrit intitulé : *Opinions sur les mesures à prendre contre la coalition de* 1815.

Ces mesures étaient plus politiques que militaires. De bonnes alliances devaient, mieux que de grandes armées, contenir les puissances ennemies. Les gouvernements étant irréconciliables, il fallait s'adresser aux nations. Mais les nations se trouvant presque partout dans la main des gouvernements, on n'avait aucune prise sur elles. Les seuls peuples qu'il fut possible d'attacher à la cause française,

c'étaient les peuples du nord de l'Allemagne, ceux de l'Italie et la nation anglaise. Quant aux Allemands et aux Italiens, s'il ne leur manquait qu'un appui pour les déterminer à un effort vers l'indépendance, et si nous pouvions leur offrir cet appui, Saint-Simon y voyait de grandes difficultés.

« Il ne nous reste donc, disait-il, que la nation anglaise. Par l'impossibilité démontrée d'un rapprochement avec les autres, nous sommes conduits à cette alternative , ou de demeurer seuls, ou de nous joindre à elle. C'est là notre ressource dernière ; si elle manque, tout nous manque. Mais il y a de si grands avantages pour l'Angleterre à se joindre à nous, que des démarches sagement mesurées doivent suffire à l'y déterminer.

» Si la nation anglaise s'assemblait aujourd'hui comme nous pour exercer elle-même sa souveraineté ; si, comme nous, elle était maîtresse de son action, libre de ses démarches, et n'en devant compte qu'à soi, les moyens de rapprochement seraient simples et faciles : des députés de notre assemblée nationale à l'assemblée nationale d'Angleterre iraient annoncer nos dispositions et stipuler les conditions du traité. Il n'en est pas ainsi. La nation anglaise est constituée ; elle a son gouvernement, par lequel seul elle peut agir, et ce gou-

vernement est au nombre des gouvernements coalisés.

» Mais si l'Angleterre ne fait rien maintenant par sa volonté purement nationale, et sans l'entremise de ceux qui la gouvernent, elle exerce en revanche sur eux, par la nature de sa constitution, une influence tellement puissante, que, s'ils s'obstinaient contre sa volonté prononcée, par un mouvement subit, le gouvernement passerait de leurs mains dans les mains d'amis de la nation, de complaisants de son désir.

» Tout se réduit donc à agir fortement sur la nation anglaise par des déclarations nationales qui lui montrent que nous avons une résolution arrêtée de nous unir à elle, que nous sentons que nulle alliance ne nous convient que la sienne, que nous n'en voulons point d'autres.

» Depuis longtemps, en Angleterre comme en France, le besoin de cette union a été senti : si elle ne s'est point opérée encore, c'est qu'il y avait des gouvernements entre les peuples, et que ces gouvernements avaient des vues contraires ; c'est que les nations, n'agissant l'une sur l'autre que par leurs gouvernements, n'étaient point sûres de leurs intentions mutuelles ; l'Angleterre craignait la France, et la France craignait l'Angleterre.

» L'expression franche de notre volonté nationale, quand cette volonté est libre et entière, ne saurait être suspecte.

» Il faut que l'assemblée du Champ-de-Mai déclare :

» *Que le peuple anglais, par la conformité de nos institutions avec les siennes, par ce rapport de principe, par cette communauté d'intérêt social qui est le lien le plus solide entre les hommes, est désormais notre allié naturel; que la volonté de la nation française, que l'intérêt de l'Angleterre et de la France, l'intérêt de l'Europe entière, est que cette union soit rendue plus intime, plus ferme et plus régulière par un accord entre les gouvernements ; qu'elle prescrit en conséquence, au gouvernement qui va se constituer, de traiter d'une alliance avec le gouvernement anglais ; qu'elle ne le constitue qu'à cette condition.*

» Cette déclaration doit être un article de l'acte constitutionnel. »

Le philosophe et son éminent élève planaient trop sur la tête du potentat. Ils semblaient n'avoir rien vu de ce qui s'était passé du golfe Juan à Paris, entre l'empereur et la masse du peuple et de l'armée. Ils présentèrent leurs plans comme si le régime impérial n'avait été qu'un gouvernement pro-

visoire et si le Champ-de-Mai pouvait être assimilé à une assemblée souveraine et constituante. Napoléon les fit vite apercevoir de leur méprise, en réduisant d'abord les membres de cette députation extraordinaire au rôle de simples vérificateurs du chiffre des votes populaires sur l'acte additionnel, et en déclarant ensuite, aux membres de la chambre des représentants, que les discussions sur les améliorations constitutionnelles étaient intempestives, et qu'il ne fallait pas imiter les Grecs qui se jetaient dans de subtiles controverses quand le bélier battait les murs de Constantinople.

L'acte additionnel, plus national et plus libéral que la charte, renfermait néanmoins une disposition qui blessait l'esprit démocratique : l'hérédité de la pairie. Saint-Simon s'en accommodait toutefois. Il la jugeait nécessaire, comme garantie d'indépendance, dans les parlements particuliers de France et d'Angleterre, dans le parlement anglo-français et dans le parlement européen. Il la croyait surtout favorable à l'assimilation qu'il prétendait établir entre les deux peuples placés à la tête de la civilisation, et dont l'entente cordiale, fondée sur des institutions identiques, devait servir de base à la convention européenne [1].

1. Les disciples de Saint-Simon seront moins réservés à l'égard

VII

(1815—1822)

Les événements militaires firent bientôt tomber en oubli, et l'acte additionnel voté par le peuple français, et les mesures proposées par Saint-Simon [1]

du hasard de la naissance et de ses prérogatives. Hommes de progrès par leur maître, et encouragés par d'autres circonstances, quand leur tour viendra de manifester le désir de voir lier étroitement les destinées de la France et de l'Angleterre dans l'intérêt de tous les peuples, et qu'il s'agira de pousser dans ce but à l'assimilation politique des deux pays, ce ne sera pas sur le terrain du privilége héréditaire, mais sur celui de l'égalité proportionnelle aux mérites et aux services, qu'ils fonderont cette homogénéité essentielle. C'est sous le drapeau du suffrage universel, et non pas sous les derniers lambeaux de la bannière féodale, que la nouvelle France et la jeune Angleterre devront se rencontrer et se donner l'accolade fraternelle.

1. Les travaux politiques de Saint-Simon ne lui faisaient pas perdre de vue ses travaux scientifiques; il les menait toujours de front à la poursuite de son but philosophique. Nous avons sous les yeux une lettre de lui constatant que pendant les Cent-Jours, au moment de la publication de sa brochure contre la coalition, il emprunta à la bibliothèque de l'Arsenal, dont il était l'un des fonctionnaires : 1° les *Lettres de Junius*; 2° la *Chimie*, de Thénard; 3° *le Système du Monde*, de Laplace; 4° le *Voyage* de M. Levaillant dans l'intérieur de l'Afrique.

et par Augustin Thierry. Napoléon perdit une seconde fois sa couronne, et Saint-Simon fut dépouillé du modeste emploi que Carnot lui avait donné à la bibliothèque de l'Arsenal. Tandis que l'empereur était conduit à sa lointaine prison et que son ministre prenait le chemin de l'exil, le philosophe, rendu à la misère, continuait patiemment dans l'obscurité [1] sa marche spéculative vers la réorganisation sociale.

En 1816, il publia une brochure de quatre pages seulement sur la question de l'enseignement primaire. Mais ce qui attira particulièrement vers lui des hommes en position de le soutenir dans le cours de ses nouvelles publications, ce fut l'annonce d'une série de travaux destinés à faire ressortir la prééminence croissante de l'élément industriel sur l'élément militaire, dans le mouvement de transformation qu'éprouvait la société moderne. Parmi ces hommes, dont les souscriptions formaient l'unique ressource du novateur pour sa propagande industrielle, les plus éminents et les plus persévérants furent MM. Laffitte, Ternaux et Ardoin. Les ouvrages annoncés eurent pour titre : L'In-

1. Le 23 août 1815, un mois après sa sortie de la bibliothèque de l'Arsenal, Saint-Simon écrivait à l'un de ses anciens collègues, dans cet établissement, pour lui demander les livres nécessaires à ses travaux.

DUSTRIE, ou *discussions politiques, morales ou philosophiques.*

Saint-Simon confia la rédaction du premier volume à un ancien tribun, M. Saint-Aubin, qu'il chargea d'exposer la situation financière de la France, et à M. Augustin Thierry qui plaida éloquemment, dans un article remarquable, pour la politique pacifique et organisatrice contre les traditions de la guerre. Ce fut le dernier acte de collaboration de cet illustre écrivain avec l'auteur de la *Réorganisation européenne*, quoiqu'il eût remplacé, cette fois, son titre d'ancien élève, par celui de *fils adoptif* de Henri Saint-Simon.

Dans le second volume de l'*Industrie*, qui sortit tout entier de sa plume, Saint-Simon inséra des lettres à un Américain, dans lesquelles il développait l'idée de l'importance progressive du travail pacifique, et rattachait à ce progrès celui de toutes les libertés civiles et politiques.

Le troisième volume lui aliéna une partie de ses souscripteurs [1], parce qu'il renfermait un passage

1. Ils adressèrent, le 30 octobre 1817, une lettre au ministre de la police, dans laquelle ils demandaient que tous les journaux fussent invités à publier le désaveu formel qu'ils faisaient des opinions contenues dans le IIIe volume de l'*Industrie*, opinions qui leur attribuaient une capacité, une importance qu'ils avouaient humblement ne pas avoir.

irrévérencieux pour le régime parlementaire qui n'y était considéré que comme un régime transitoire, et parce qu'on y professait aussi que la révolution française, après plus d'un siècle de progrès, ne devait pas se borner à copier purement et simplement la révolution anglaise. Heureusement les souscripteurs principaux que nous avons déjà nommés tinrent bon. Le quatrième volume de l'*Industrie* parut en 1818.

Cette publication en resta là. En 1819, Saint-Simon fit paraître *le Politique* [1], dans lequel il attaqua vivement l'institution des armées permanentes. Il publia aussi, en cette même année, les premiers cahiers de l'*Organisateur* [2], qui le conduisit

1. Saint-Simon publia séparément des extraits du *Politique* sous ces deux titres : 1° *Le parti national ou industriel comparé au parti anti-national;* 2° *Sur la querelle des abeilles et des frelons, ou sur la situation respective des producteurs et des consommateurs non producteurs.*

2. Le premier extrait de *l'Organisateur* commençait ainsi :

« Les gouvernants ont considéré jusqu'ici les nations comme des patrimoines; toutes leurs combinaisons ont eu essentiellement pour objet, ou d'exploiter ces domaines ou de les agrandir. Celles mêmes de ces combinaisons qui se sont trouvées profitables aux gouvernés, n'ont réellement été conçues par les gouvernants que comme des moyens de rendre leur propriété plus productive ou plus solide. Les avantages qui en sont résultés ont été envisagés, même par les peuples, non comme des devoirs, mais comme des bienfaits des gouvernants.

» Cet ordre de choses a sans doute éprouvé successivement de grandes modifications; mais il n'a éprouvé que des modifica-

bientôt à la cour d'assises, pour y répondre d'un article qu'on a désigné sous le nom de parabole, et dont il suffira de citer quelques paragraphes pour en faire connaître l'esprit et la portée.

« Nous supposons que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers chimistes, ses cinquante premiers physiologistes, ses cinquante premiers mathématiciens, ses cinquante premiers poëtes, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers sculpteurs, ses cinquante premiers musiciens, ses cinquante premiers littérateurs ;

« Ses cinquante premiers mécaniciens, ses cinquante premiers ingénieurs civils et militaires, ses cinquante premiers artilleurs, ses cinquante premiers architectes, ses cinquante premiers médecins, ses cinquante premiers chirurgiens, ses cinquante premiers marins, ses cinquante premiers horlogers ;

« Ses cinquante premiers banquiers, ses deux

tions, c'est-à-dire que le progrès des lumières a toujours diminué de plus en plus l'action gouvernante, mais qu'il n'en a point encore changé la nature. Telle qu'elle existe aujourd'hui parmi nous, cette action s'exerce moins librement et dans un cercle moins étendu ; mais elle conserve le même caractère. L'ancien principe que les rois sont, de droit divin, propriétaires nés de leurs peuples, est encore admis, au moins en théorie, comme le principe fondamental ; la preuve en est que toute tentative pour le réfuter est traitée par la loi comme un attentat à l'ordre social. »

cents premiers négociants, ses six cents premiers cultivateurs, ses cinquante premiers maîtres de forges, ses cinquante premiers fabricants d'armes, ses cinquante premiers tanneurs, ses cinquante premiers teinturiers, ses cinquante premiers mineurs, ses cinquante premiers fabricants de drap, ses cinquante premiers fabricants de coton, ses cinquante premiers fabricants de soieries, ses cinquante premiers fabricants de toile, ses cinquante premiers fabricants de quincaillerie, ses cinquante premiers fabricants de faïence et de porcelaine, ses cinquante premiers fabricants de cristaux et de verrerie, ses cinquante premiers armateurs, ses cinquante premières maisons de roulage, ses cinquante premiers imprimeurs, ses cinquante premiers graveurs, ses cinquante premiers orfèvres, et autres travailleurs de métaux ;

« Ses cinquante premiers maçons, ses cinquante premiers charpentiers, ses cinquante premiers menuisiers, ses cinquante premiers maréchaux, ses cinquante premiers serruriers, ses cinquante premiers couteliers, ses cinquante premiers fondeurs et les cent autres personnes de divers états non désignés, les plus capables dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, faisant en tout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.

» Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, ceux qui donnent les produits les plus importants, ceux qui dirigent les travaux les plus utiles à la nation et qui la rendent productive dans les sciences, dans les beaux-arts et les arts et métiers, ils sont réellement la fleur de la société française; ils sont de tous les Français les plus utiles à leur pays, ceux qui lui procurent le plus de gloire, qui hâtent le plus sa civilisation ainsi que sa prospérité; la nation deviendrait un corps sans âme, à l'instant où elle les perdrait; elle tomberait immédiatement dans un état d'infériorité vis-à-vis des nations dont elle est aujourd'hui la rivale, et elle continuerait à rester subalterne à leur égard, tant qu'elle n'aurait pas réparé cette perte, tant qu'il ne lui aurait pas repoussé une tête. Il faudrait à la France au moins une génération entière pour réparer ce malheur; car les hommes qui se distinguent dans les travaux d'une utilité positive sont de véritables anomalies, et la nature n'est pas prodigue d'anomalies, surtout de celles de cette espèce.

» Passons à une autre supposition. Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, mais qu'elle ait le

malheur de perdre ce même jour : MONSIEUR, frère du roi, monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc d'Orléans, monseigneur le duc de Bourbon, madame la duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Berry, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Bourbon et mademoiselle de Condé.

» Qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres d'Etat avec ou sans département, tous les conseillers d'État, tous les maîtres des requêtes, tous ses maréchaux, tous ses cardinaux, archevêques, évêques, grands-vicaires et chanoines, tous les préfets et sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et, en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

» Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais cette perte de trente mille individus réputés les plus importants de l'État, ne leur causerait de chagrin que sous un rapport purement sentimental, car il n'en résulterait aucun mal politique pour l'État.

» D'abord, par la raison qu'il serait très-facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes; il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi, aussi bien que Monsieur; beaucoup sont capables d'occuper les places de princes, tout aussi convenablement que monseigneur le duc d'Angoulême, que monseigneur le duc de Bourbon; beaucoup de Françaises seraient aussi bonnes princesses que madame la duchesse d'Angoulême, que madame la duchesse de Berry, que mesdames d'Orléans, de Bourbon et de Condé.

» Les antichambres du château sont pleines de courtisans prêts à occuper les places de grands-officiers de la couronne, l'armée possède une grande quantité de militaires aussi bons capitaines que nos maréchaux actuels. Que de commis valent nos ministres d'État! que d'administrateurs plus en état de gérer les affaires des départements que les préfets et les sous-préfets présentement en activité! que d'avocats aussi bons jurisconsultes que nos juges! que de curés aussi capables que nos cardinaux, que nos archevêques, que nos évêques, que nos grands-vicaires et que nos chanoines! Quant aux dix mille propriétaires vivant noblement, leurs héritiers n'auraient besoin d'aucun apprentissage

pour faire les honneurs de leurs salons aussi bien qu'eux.

» La prospérité de la France ne peut avoir lieu que par l'effet et en résultat des progrès des sciences, des beaux-arts et des arts et métiers; or, les princes, les grands-officiers de la couronne, les évêques, les maréchaux de France, les préfets et les propriétaires oisifs ne travaillent point directement aux progrès des sciences, des beaux-arts et des arts et métiers; loin d'y contribuer, ils ne peuvent qu'y nuire, puisqu'ils s'efforcent de prolonger la prépondérance exercée jusqu'à ce jour par les théories conjecturales sur les connaissances positives; ils nuisent nécessairement à la prospérité de la nation, en privant, comme ils le font, les savants, les artistes, les artisans, du premier degré de considération qui leur appartient légitimement; ils y nuisent, puisqu'ils emploient leurs moyens pécuniaires d'une manière qui n'est pas directement utile aux sciences, aux beaux-arts et aux arts et métiers; ils y nuisent, puisqu'ils prélèvent annuellement sur les impôts payés par la nation une somme de trois à quatre cent millions sous le titre d'appointements, de pensions, de gratifications, d'indemnités, etc., pour le payement de leurs travaux qui sont inutiles.

» Ces suppositions mettent en évidence le fait

le plus important de la politique actuelle ; elles placent à un point de vue d'où l'on découvre ce fait dans toute son étendue et d'un seul coup d'œil ; elles prouvent clairement, quoique d'une manière indirecte, que l'organisation sociale est peu perfectionnée, etc., etc. »

Saint-Simon publia successivement quatre lettres à MM. les jurés, pour repousser l'accusation dont il était l'objet.

Dans la première, il déclarait qu'il n'avait voulu que mettre en saillie un fait incontestable, en comparant, sous le rapport de la capacité, de la moralité et de l'utilité sociale, les fonctionnaires publics, qui représentaient l'ancien système d'organisation, et les premiers savants, les premiers artistes et les premiers industriels qui étaient les chefs de l'ordre nouveau. « Si je suis coupable d'un manque de respect, disait-il, ce n'est point certainement envers les princes de la famille royale, c'est envers tout le système politique actuel ; si j'ai commis un délit, c'est celui d'avoir prouvé que le mode d'administration des affaires publiques est très en arrière de l'état présent des lumières, et d'avoir indiqué dans quelle direction il faudrait marcher pour établir un meilleur ordre social. »

Dans la seconde lettre, un résumé de l'histoire

des Bourbons constatait que l'affermissement de leur dynastie avait eu pour cause première leur alliance avec les communes contre le pouvoir papal et la féodalité, et que leur décadence avait commencée à la fin du règne de Louis XIV, quand ce monarque avait abandonné les communes pour se livrer aux grands et aux prêtres. Partant de là, Saint-Simon demandait que le roi chargeât les savants et les artistes de l'Institut, de lui faire connaître les dispositions politiques qui seraient le plus agréables et le plus utiles aux Français producteurs, représentant les anciennes communes et formant la véritable nation française. Il exprimait encore le vœu que Sa Majesté, par ses ministres, consultât la banque de France, les chambres de commerce et le conseil des manufactures, sur les moyens de diminuer l'impôt sans nuire au service public, et de l'administrer le plus économiquement possible. « Si ces mesures ne sont pas prises promptement, disait-il en finissant, j'ose prédire que les Bourbons n'occuperont pas le trône de France pendant un an. »

« J'avais déjà fait, ajoutait-il, une prédiction de ce genre au mois de novembre 1814; elle s'est réalisée bien peu de temps après. Puisse celle que je fais aujourd'hui être démentie par les événements ! »

Dans sa troisième lettre aux jurés, Saint-Simon

résumait, en une page, sa vie politique, et terminait par dire, qu'après s'être adressé aux industriels pour en faire les instigateurs et les directeurs d'une grande révolution philosophique, de nouvelles méditations lui avaient prouvé que l'ordre dans lequel les choses devaient marcher était, les artistes en tête, ensuite les savants, et les industriels après ces deux classes.

Dans sa quatrième et dernière lettre enfin, Saint-Simon rappelait d'abord la première chute des Bourbons qui remontait à la politique rétrograde et désastreuse de Louis XIV, et leur prédisait ensuite une chûte nouvelle, s'ils ne savaient pas renouer l'antique alliance de l'intérêt royal et de l'intérêt populaire. « La royauté, disait-il, doit rompre entièrement avec les deux aristocraties dont elle fait si aveuglement ses alliées. Elle doit se liguer avec les communes pour anéantir radicalement l'influence politique des castes, en un mot, elle doit se placer à la tête du mouvement de la civilisation... J'ai exprimé toute ma pensée avec la franchise et la fermeté qui conviennent à un homme libre, à une conscience pure. Faut-il voir, dans l'auteur de ces lettres et de *l'Organisateur*, un ennemi de son pays et des Bourbons ? Telle est la question sur la quelle vous aurez à prononcer. »

Les jurés répondirent négativement: Saint-Simon fut acquitté. Ce procès eut d'ailleurs un grand retentissement. Il contribua à lier plus généralement le novateur avec les notabilités politiques du temps. Saint-Simon avait eu d'étroites relations avec les courageux écrivains qui publiaient *le Censeur européen,* dont la devise était : *paix et liberté.* Il se rapprocha également des jeunes et ardents démocrates qui rédigeaient *l'Aristarque,* et parmi lesquels figurait Bazard.

L'Organisateur, commencé en 1819, fut continué pendant l'année 1820. Il demandait la formation d'un parlement dont les chambres, composées de travailleurs spéciaux, auraient représenté les arts, les sciences et l'industrie, et se seraient partagé la conception, l'examen et l'exécution des lois. La troisième chambre, renfermant à la fois des savants, des artistes et des industriels, aurait été chargée de modifier la constitution de la propriété de manière à rendre meilleures les conditions de la production et la position des producteurs.

1. Outre MM. Ternaux et Laffitte, nous pouvons citer le général Tarayre, B. Constant, Paul-Louis Courier et Béranger, comme ayant entretenu des rapports de cordialité et d'estime avec le défenseur intrépide des abeilles contre les frelons. Rouget de l'Isle vécut aussi dans la familiarité du philosophe, et composa même pour lui un chant de travail qui parut à la suite d'une adresse aux ouvriers, dans *le système industriel.*

A ce moment même, le gouvernement royal refaisait la législation électorale, pour exclure le plus possible du parlement les savants, les artistes et les industriels, et pour y établir la prépotence des non-producteurs au moyen des grands colléges et du double vote des grands propriétaires. Cette situation ne fit que passionner davantage Saint-Simon pour les idées dont il espérait la fin des discordes civiles. Habitué à ne pas se laisser distraire par le bruit des orages, il publia, au mois de juin 1820, pendant que les dragons sabraient la jeunesse des écoles et les députés de l'opposition sur les quais, des *considérations sur les mesures à prendre pour terminer la révolution.*

En 1821 et 1822, il adressa un grand nombre de lettres au roi, aux électeurs, aux cultivateurs et aux industriels; lettres qu'il recueillit ensuite pour en former le *Système industriel,* qui parut en deux parties. C'est dans cet ouvrage, et spécialement dans l'adresse aux ouvriers [1] qui s'y trouvait comprise, que Saint-Simon conseilla aux travailleurs de ne pas s'allier aux partis politiques, et de former eux-mêmes le seul parti puissant et durable dans l'avenir,

1. Cet ouvrage, qui renfermait aussi une adresse au roi, avec un post-scriptum, et une adresse aux philanthropes, portait cette épigraphe : Dieu a dit : « *Aimez-vous et secourez-vous les uns les autres.* »

le parti des producteurs. Nous verrons plus tard ce conseil renouvelé par les disciples du philosophe.

VIII

(1822-1824)

En dehors des fragments de sa vie, écrits par lui-même, Saint-Simon n'a rien laissé apparaître de ses affections privées. Ce sont ses lettres d'Amérique, récemment découvertes, et que nous avons insérées dans cette notice, qui ont fait connaître combien il était bon fils et bon frère. D'autres lettres, datées de 1821 et 1822, vont attester, qu'au milieu des grandes agitations de sa pensée et de sa vie, son âme resta ouverte aux fortes et tendres émotions de la paternité.

Il avait une fille, mariée à un honnête marchand de Paris, M. Bouraiche, et il entretenait avec elle la correspondance la plus affectueuse. Parmi celles de ses lettres qui nous sont communiquées, la première, du 24 juin 1821, ne renferme que quelques lignes. Le philosophe y annonce à sa chère fille qu'il ira la prendre le lendemain pour la mener dîner à la campagne en un lieu qui devra lui plaire

autant que Montmorency, et il signe : *ton affectionné père*, Henry Saint-Simon. Les autres lettres ont plus d'importance ; elles constatent qu'à cette époque, Saint-Simon, faisant appel au parti des travailleurs pour accomplir la réorganisation pacifique, avait quitté momentanément Paris et avait parcouru les contrées florissantes par l'industrie, cherchant partout des appuis pour le système industriel dont il poursuivait alors la propagation. Voici ce qu'il écrivait à ce sujet à madame Bouraiche :

Rouen, 16 février 1822.

« Je ne t'ai pas écrit plutôt, ma bien aimée Caroline, parceque j'espérais pouvoir te mander aujourd'hui le jour de mon retour à Paris. Mes affaires vont bien, mais cependant pas aussi vite que je le comptais. Je crois qu'il me faudra encore une huitaine de jours. Cette ville-ci vaut infiniment mieux que Saint-Quentin., j'y ai trouvé plusieurs négociants très-intelligents et qui prennent un vif intérêt à mes travaux.

» Je crois que tu fais bien de te défaire de ton fonds avant que le nouvel établissement qui doit avoir lieu dans ta rue ne soit ouvert. Je reviendrai ainsi plusieurs fois dans cette ville ; la partie de voir

la mer se fera un peu plus tard. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que mes chers petits-enfants. Je ne t'en mande pas plus long, parceque je suis bien occupé d'esprit; quand à mon cœur il est à toi tout entier.

» Ce vendredi.

» HENRY SAINT-SIMON. »

Rouen, 9 mars 1822.

« Nous réussirons, ma chère Caroline; quel plaisir j'aurai à dissiper tes inquiétudes pour toi et pour nos chers enfants! la lettre que tu m'as écrite était charmante, je l'ai relue vingt fois, ton âme est aimante, elle est généreuse, elle est énergique, ton affection est la plus belle récompense que je pouvais obtenir.

» As-tu vendu ton fonds? que fais-tu en ce moment? Je ne te parle pas en détail de mes affaires, mais je puis t'assurer qu'un grand et heureux résultat n'est pas éloigné de plus de deux mois.

» J'aurai bientôt le bonheur de te serrer contre mon cœur, je ne puis encore te dire le jour; donne-moi de tes nouvelles, je serai bien certainement encore ici quand ta lettre y arrivera. »

Le résultat des démarches de Saint-Simon à Saint-Quentin et à Rouen ne justifia pas les espé-

rances qu'il donnait à sa fille. Il le constatera bientôt lui-même par une terrible résolution. Mais en 1822, les déceptions n'avaient pu triompher encore de son héroïque constance. C'est à cette époque qu'il publia ses deux brochures sur *les Bourbons et les Stuarts*. Dans la première, il établissait que les cinq premiers termes de la révolution française correspondaient exactement aux cinq premiers termes de la révolution anglaise. Il rappelait ensuite que la révolution d'Angleterre avait eu un sixième terme : l'expulsion définitive des Stuarts, et il en concluait que la révolution de France pourrait bien pousser jusqu'à ce dernier terme sa ressemblance avec sa devancière, par l'expulsion des Bourbons, si l'on ne se hâtait pas de conjurer ce malheur par l'établissement d'un nouveau système d'organisation sociale, conforme à l'état de civilisation où était parvenue la société moderne en Europe, et surtout en France Dans sa seconde brochure, il poursuivait cette idée, et il en résumait le développement en quelques pages :

« Deux conditions principales devaient être remplies avant que la morale pût devenir une science positive, avant que la politique pût prendre la morale pour guide, avant que l'espèce humaine pût

se donner une organisation sociale solide, c'est-à-dire combinée directement dans l'intérêt de la majorité.

» La première de ces conditions était que l'imagination des hommes se fût calmée, que le goût du merveilleux eût diminué, que la métaphysique eût perdu la plus grande partie de son crédit, en un mot, il fallait que les connaissances positives eussent fait assez de progrès et que la raison eût acquis assez de force, pour que les hommes comptassent davantage sur leurs combinaisons scientifiques et sur leurs travaux industriels que sur leurs croyances, leurs prières et leurs pratiques religieuses, pour obtenir l'amélioration de leur sort.

» Or cette première condition est aujourd'hui parfaitement remplie, non-seulement en France, mais encore dans toute l'Europe.

» Elle est remplie par les princes; car, en formant la Sainte-Alliance, les grandes puissances ont subalternisé la papauté, ainsi que les clergés de toutes les sectes religieuses, et par là les princes ont prouvé qu'ils ont plus de confiance dans leurs combinaisons positives et dans celles de leurs ministres, pour terminer la crise actuelle, que dans le pouvoir théologique et l'aptitude des prêtres pour perfectionner l'organisation sociale.

» La disposition des peuples à cet égard est encore plus fortement prononcée.

» Que des manufacturiers et des missionnaires arrivent aujourd'hui en même temps dans le même lieu, les premiers proposant du travail, les seconds appelant l'attention des croyants sur leurs sermons : la classe la plus vigoureuse et la plus capable se porte en foule vers les premiers; les partisans des autres n'ont aucune importance ni aucun crédit dans la société.

» Quant à la seconde condition, voici en quoi elle consistait :

» Il fallait que la masse de la population, c'est-à-dire que la plus grande partie des travailleurs, eût acquis la capacité suffisante pour être en état de conduire eux-mêmes leurs affaires.

» Les ouvriers occupés de la culture en ont fourni des preuves incontestables, lors de la vente des domaines nationaux; plusieurs milliers de simples journaliers sont devenus subitement propriétaires territoriaux, et la plupart ont, dès le principe, administré leur propriété avec beaucoup de sagesse et d'intelligence.

» Dans toute l'Europe occidentale, les ouvriers de toutes les classes traitent de gré à gré avec les entrepreneurs et gèrent eux-mêmes leurs af-

faires ; ils ont la prévoyance et l'acquis nécessaires. Il y a plus : un grand nombre d'entre eux parviennent à devenir chefs de travaux et industriels importants; ce qui prouve que la capacité, pour les travaux de l'utilité la plus positive, est généralement répandue dans la masse de la population.

» Je résumerai ces considérations fondamentales en disant : — Le système d'organisation sociale n'a pu être jusqu'à ce jour que provisoire, parce que la majorité de la population se trouvait dans un état d'ignorance qui nécessitait qu'elle restât en tutelle. — Voilà ce que j'appelle l'ANCIEN SYSTÈME.

» Les lumières se sont accrues ; l'état des choses a totalement changé; ce changement, remarquable surtout chez les Français, nécessite l'établissement d'un régime analogue, qui, pour être solide, doit être combiné directement dans l'intérêt de la majorité, et c'est cette combinaison que j'appelle le NOUVEAU SYSTÈME. »

Pressé par la vivacité de ses convictions, Saint-Simon ne se lassait pas d'écrire et de publier. Le mal était si profond et si manifeste, la cure si indispensable et si urgente, et il se croyait si sûr du remède qu'il proposait, que sa tête et sa plume n'étaient jamais en repos. A peine finissait-il sa

seconde brochure sur les Stuarts, qu'il faisait paraître un nouvel opuscule intitulé : *Travaux philosophiques, scientifiques et poétiques ayant pour objet de faciliter la réorganisation de la société européenne.* « Dans quelques pages, a dit Olinde Rodrigue, Saint-Simon y expose avec chaleur les principes de sa doctrine qui dès lors se sépara entièrement de toutes celles qui l'ont précédée et préparée. » (*Le Producteur*, IV, page 111.)

Ces réflexions du disciple qui ferma les yeux du maître, répondent aux critiques qui ont prétendu qu'à cette dernière phase de sa vie, Saint-Simon s'était rapproché par un affaiblissement, signe de de déclin, et non pas séparé entièrement, des doctrines qui avaient précédé et préparé la sienne.

Non, sa pensée n'avait rien perdu de sa hardiesse et de son élévation, au milieu des tortures morales et matérielles qu'il avait si longtemps endurées avec une patience stoïque. Cependant cet homme qui, « à différentes reprises, dit un de ses biographes, avait eu auprès de lui des jeunes gens qu'il payait pour avoir le droit de les instruire, espérant qu'un jour ils pourraient devenir les organes de sa doctrine, ce qui malheureusement ne s'est point réalisé ; cet homme, qui dans le temps où il payait des disciples, en était parfois réduit lui-même, pour

vivre, à vendre ses meubles ou à les mettre en gage; cet homme eut dans sa vie un moment de découragement et de faiblesse. Se voyant un jour abandonné de tout le monde, abandonné même de ceux qu'il avait le plus aimés et qui lui avaient les plus grandes obligations, se sentant dépourvu de tous les moyens matériels de répandre ses idées dans le public, il attenta à ses jours [1]...»

Le désespoir ne pouvait pénétrer que par cette porte dans une âme si fortement trempée; il fallait que Saint-Simon fut réduit à l'impossibilité de continuer sa mission sociale, de poursuivre son apostolat de réformateur et d'écrivain, pour qu'il pût devenir accessible à l'idée du suicide. Il crut ne pouvoir plus compter sur les appuis qui lui paraissaient indispensables pour aller en avant : il écrivit à M. Ternaux :

« Monsieur, après y avoir bien réfléchi, je suis resté convaincu que vous aviez raison, en me disant qu'il faudra plus de temps que je n'avais pensé pour que l'intérêt public se porte sur les travaux dont

1. *Biographie portative des comtemporains.* L'article est de Bazard ; nous croyons pouvoir l'assurer, quoiqu'il ne soit pas signé.

je fais depuis longtemps mon unique occupation. En conséquence j'ai pris le parti de vous dire adieu. Mes derniers sentiments sont ceux d'une profonde estime pour vous et d'un attachement exalté pour votre caractère noble et philanthropique. Permettez-moi de vous offrir mon cœur pour la dernière fois. J'emporte un grand chagrin, c'est celui de laisser la femme qui était avec moi dans une position affreuse. Cette femme m'a donné les plus grandes preuves de dévouement et de désintéressement. Je vous conjure, avec toute l'instance possible, de lui accorder votre protection. Ce n'est pas une domestique, c'est une ouvrière qui a beaucoup d'intelligence et une délicatesse qui la rend susceptible d'occuper tout emploi de confiance. Je finis en souhaitant que vous viviez longtemps pour le bonheur de tous ceux qui ont des relations avec vous.

» SAINT-SIMON. »

Ce 9 mars 1823.

Un an auparavant, jour pour jour, le 9 mars 1822, Saint-Simon avait envoyé de Rouen, à sa fille, une lettre pleine de joie et d'heureux présages. Ce n'était pas dans ses affections domestiques qu'il avait été déçu, c'était dans sa passion pour l'humanité, dans ses espérances d'apôtre. Mais

voyons le récit de sa tentative de suicide, tel qu'il a été écrit sous les yeux et avec la participation d'Olinde Rodrigue :

« Après avoir éloigné pour la journée, sous une raison quelconque, l'amie qu'il recommandait ainsi à M. Ternaux, dit M. Hubbard, il chargea tranquillement, de sept chevrotines, un pistolet qu'il plaça sur la table où il avait coutume de travailler ; puis posant sa montre sur cette table, et voulant conserver jusqu'à la fin l'exercice de ses facultés intellectuelles, il continua de combiner ses idées sur l'organisation sociale, jusqu'au moment où l'aiguille atteignit l'heure qu'il s'était fixée. Alors il lâcha la détente ; le coup partit, l'apophyse de l'œil fut ébréchée, et l'œil perdu, mais la bourre et les chevrotines ne pénétrèrent point dans le cerveau.

» Survivant à la catastrophe, Saint-Simon a la force d'aller demander du secours à son voisin le docteur Sarlardière qui habitait sur le même palier que lui ; ne trouvant personne, il rentre chez lui tout ensanglanté, et s'assied sur son lit, en laissant couler son sang dans un bassin [1].

» C'est dans cette position que le trouvèrent

1. Il demeurait alors dans la maison où est mort Molière, 34, rue Richelieu, au quatrième.

MM. Sarlardière et Comte ; quand il les aperçut : » Expliquez-moi, mon cher Sarlardière, s'écria-» t-il, comment un homme qui a sept chevrotines » dans la tête peut encore vivre et penser. » Tels furent ses premiers mots, tant l'intérêt scientifique l'emportait chez lui sur toutes les considérations personnelles.

» Cependant, sans entrer dans une discussion physiologique, le docteur Sarlardière se hâta de chercher dans sa chambre ces malheureuses chevrotines ; il ne put retrouver la septième, et dès lors il crut Saint-Simon perdu. Sur sa demande expresse, il n'osa lui cacher sa pensée et lui avoua qu'avec les progrès de l'inflammation, il devait s'attendre à mourir dans la nuit au milieu d'une hémorragie violente.

» Allons, dit alors Saint-Simon à son élève, employons bien les heures qui nous restent, et causons de notre travail.

» La nuit vint, et avec elle des douleurs atroces, au point que Saint-Simon, pour abréger son supplice, pria ceux qui l'entouraient de lui ouvrir la jugulaire. Personne naturellement ne consentit à un pareil acte, ni le docteur, ni l'élève, ni l'amic qui le veillait, bien qu'ils ne doutassent point de sa mort inévitable et prochaine. Enfin le lendemain matin, la septième chevrotine fut retrouvée dans les

cendres du foyer, et Saint-Simon, radicalement guéri au bout de quinze jours, resta privé d'un œil. »

Mais ç'aurait été un supplice pour lui de revenir à la vie, s'il avait dû ne la reprendre que pour y retrouver l'accablement et le désespoir qui la lui avaient rendue insupportable. Heureusement il n'en fut point ainsi. La force était en lui l'état normal, et elle triompha d'autant plus vite d'un instant de faiblesse, que le philosophe, au milieu de cette fièvre éphémère, avait gardé sa foi entière dans la pensée qui doit sauver le genre humain, et qu'il avait seulement perdu l'espoir de tendre efficacement la main pour elle.

Saint-Simon se remit donc à l'œuvre avec plus d'ardeur que jamais, et le succès couronna ses efforts. Il obtint des souscriptions pour de nouvelles publications. A MM. Ternaux et Laffite se joignirent MM. Ardoin, Basterrèche et autres notables financiers et industriels. Ce fut chez M. Ardoin qu'il rencontra, deux mois après sa tentative de suicide, le disciple qui devait hériter de sa doctrine et continuer son école, Olinde Rodrigue.

Il publia, en décembre 1823, le premier cahier du *Catéchisme des industriels*, et en mars 1824, le deuxième cahier.

L'ouvrage commençait par une définition de l'in-

dustriel et par l'indication du rang que l'auteur assignait à l'industrie dans sa hiérarchie sociale.

« Un industriel, disait-il, est un homme qui travaille à produire ou à mettre à la portée des différents membres de la société un ou plusieurs moyens matériels de satisfaire leurs besoins ou leurs goûts physiques ; ainsi, un cultivateur qui sème du blé, qui élève des volailles, des bestiaux, est un industriel ; un charron, un maréchal, un serrurier, un menuisier, sont des industriels ; un fabricant de souliers, de chapeaux, de toiles, de draps, de cachemires, est également un industriel ; un négociant, un roulier, un marin employé sur des vaisseaux marchands, sont des industriels. Tous les industriels réunis travaillent à produire et à mettre à la portée de tous les membres de la société tous les moyens matériels de satisfaire leurs besoins ou leurs goûts physiques, et ils forment trois grandes classes qu'on appelle les cultivateurs, les fabricants et les négociants.

» La classe industrielle doit occuper le premier rang, parce qu'elle est la plus importante de toutes, parce qu'elle peut se passer de toutes les autres, et qu'aucune autre ne peut se passer d'elle ; parce qu'elle subsiste par ses propres forces, par ses travaux personnels. Les autres classes doivent travailler pour

elle, parce qu'elles sont ses créatures, et qu'elle entretient leur existence ; en un mot, tout se faisant par l'industrie, tout doit se faire pour elle. »

L'espérance et la joie étaient rentrées dans l'âme du novateur, un instant si affreusement découragé. En novembre 1823, il écrivait à sa fille, qui résidait alors à Beaumont en Gâtinais :

« Le ciel m'a accordé la plus douce de toutes les récompenses en me donnant ma Caroline. Ma plus grande satisfaction, après mes longs travaux, sera de la serrer dans mes bras. Mes affaires vont très-bien. J'espère pouvoir te donner avant un mois de bonnes nouvelles positives. J'embrasse de tout mon cœur ma Caroline, ses petits enfants et son mari, s'il la rend heureuse.

» Je donne la plume à mon secrétaire Julie.

» H. Saint-Simon. »

— « Je joins mes espérances à celles de votre bon père et je crois, mon aimable amie, qu'il aura bientôt de bonnes nouvelles à vous apprendre. J'espère bien aussi que nous ne serons pas toujours ainsi éloignés les uns des autres. Comme alors nous serons tous heureux !

» J'espère réellement qu'avant la fin de cette

méchante année nous aurons certitude d'un grand succès.

» Adieu, bien bonne amie, mille amitiés à votre mari, embrassez aussi pour moi vos petits diables.

» Je vous embrasse de bien bon cœur.

» Votre amie,

» JULIE JULIAND.

» Paris, le 15 novembre. »

La publication du Catéchisme des industriels était alors activement poursuivie. La rédaction du troisième cahier avait été confiée à M. A. Comte. Ce cahier parut un mois après le deuxième, sous le titre de : *Système de politique positive*, et il fut précédé de cet avertissement :

« Ayant médité depuis longtemps les idées mères de M. de Saint-Simon, je me suis exclusivement attaché à systématiser, à développer et à perfectionner la partie des aperçus de ce philosophe qui se rapporte à la direction scientifique. Ce travail a eu pour résultat la formation d'un système de politique positive que je commence aujourd'hui à soumettre au jugement des penseurs.

» J'ai cru devoir rendre publique la déclaration précédente, afin que si mes travaux paraissent mériter quelque approbation, *elle remonte au fonda-*

teur de l'école philosophique dont je m'honore de faire partie. »

Aug. Comte, qui n'acceptait pas la prépotence que le Catéchisme des industriels attribuait au producteur de l'ordre matériel, s'était appliqué à mettre en relief le rôle politique des travailleurs intellectuels. Saint-Simon crut devoir faire remarquer à son tour que le livre de son élève ne renfermait que la partie scientifique de sa doctrine générale.

« Ce troisième cahier, dit-il, est de notre élève M. Aug. Comte. Nous lui avions confié, ainsi que nous l'avions annoncé dans notre première livraison, le soin d'exposer les généralités de notre système; c'est le commencement de son travail que nous allons mettre sous les yeux du lecteur.

» Ce travail est certainement très-bon, considéré au point de vue où son auteur s'est placé; mais il n'atteint pas exactement au but que nous nous étions proposé; il n'expose point les généralités de notre système, c'est-à-dire il n'en expose qu'une partie, et il fait jouer le rôle prépondérant à des généralités que nous ne considérons que comme secondaires.

» Dans le système que nous avons conçu, la capacité industrielle doit se trouver en première ligne; elle est celle qui doit juger la valeur de toutes les

autres capacités, et les faire travailler toutes pour son plus grand avantage. Les capacités scientifiques, dans la direction de Platon et d'Aristote, doivent être considérées par les industriels comme leur étant d'une égale utilité, et ils doivent, par conséquent, leur accorder une considération égale, et leur répartir également les moyens de s'activer.

» Voilà notre idée la plus générale : elle diffère essentiellement de celles de notre élève qui s'est placé au point de vue exploité de nos jours par l'Académie des sciences physiques et mathématiques. Il a considéré par conséquent la capacité *aristoticienne* comme devant déprimer le spiritualisme, ainsi que la capacité industrielle et la capacité philosophique.

» De ce que nous venons de dire, il résulte que notre élève n'a traité que la partie scientifique de notre système, mais qu'il n'a point exposé la partie sentimentale et religieuse. Voilà ce dont nous avons dû prévenir nos lecteurs.

» Au surplus, malgré les imperfections que nous trouvons au travail de M. Comte, par la raison qu'il n'a rempli que la moitié de nos vues, nous déclarons formellement qu'il nous paraît le meilleur écrit qui ait été publié sur la politique générale. »

Deux mois après (juin 1824), Saint-Simon publia le quatrième cahier du Catéchisme des industriels. Plaçant au même rang l'importance sociale de la science et de l'industrie, il établissait entre elles et au-dessus d'elles la puissance initiatrice et directrice du sentiment. « Nous mettrons en évidence, disait-il dans un *Avant-propos*, cette vérité qui doit servir de base à toute la politique actuelle : les intérêts généraux de la société, tant sous les rapports physiques que sous les rapports moraux, doivent être dirigés par les hommes dont les capacités sont de l'utilité la plus générale et la plus positive. Nous essayerons de faire entrer en activité les passions généreuses des hommes qui possèdent les capacités les plus positives. Nous ferons tous nos efforts pour diriger leurs travaux vers le plus grand but d'utilité publique qui puisse être conçu, *celui de faire entrer dans leurs mains la haute direction de la société.* »

Après la dissidence survenue entre le maître et le disciple, l'entourage philosophique, actif et intime de Saint-Simon, se composa d'Olinde Rodrigue, du docteur Bailly, de MM. Léon Halévy et J.-B. Duvergier. Alors fut préparé l'ouvrage qui parut au commencement de 1825, sous ce titre : *Opinions littéraires, philosophiques et indus-*

trielles ; avec cette épigraphe : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous. »

Saint-Simon était heureux à cette époque. L'heure semblait venue pour lui de résumer ses travaux, de formuler sa doctrine, et de démontrer qu'elle était complète au point de constituer une religion. Il publia le *Nouveau Christianisme* (avril 1825), et le fit précéder de quelques lignes qui en justifiaient l'apparition, et en déterminaient le caractère et le but :

« Rappeler les peuples et les rois, disait-il, au véritable esprit du christianisme, alors même qu'on s'en écarte le plus, que des lois sur le *sacrilége* sont promulguées, et que les catholiques et les protestants en Angleterre cherchent le moyen de terminer une lutte longue et pénible ; en même temps, essayer de préciser l'action du sentiment religieux dans la société quand tous l'éprouvent, ou dn moins sentent le besoin de le respecter dans les autres ; quand les écrivains les plus distingués s'occupent d'en déterminer l'origine, les formes et les progrès, et que, d'une autre part, la théologie cherche à l'étouffer sous le poids de la superstition ; tel est le but principal qu'on s'est proposé dans les dialogues suivants. »

Saint-Simon pensait toujours comme en 1802 (*Lettres d'un habitant de Genève*), comme en 1810 (*Lettre à son neveu Victor*), que la rénovation religieuse devait amoindrir l'importance de la théologie et du culte, et faire une plus large place à la morale. Il s'agissait de convertir le monde chrétien, après dix-huit siècles de christianisme, à l'application sociale du précepte de l'Évangile qui renfermait, d'après la parole même du Christ, la *Loi* et les *Prophètes :* AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES; et, pour assurer cette application tardive, il subordonnait la politique à cette maxime morale et religieuse : *Toutes les Institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.*

De Maistre s'était borné à dire qu'en considérant l'état du monde moderne, il fallait opter entre la venue d'une religion nouvelle ou le rajeunissement du christianisme. Saint-Simon fit plus que constater la nécessité de cette option, il conçut lui-même une religion nouvelle qui, loin de contredire le principe moral de l'ancienne, ne faisait que le rajeunir, le développer et l'appliquer au perfectionnement des sociétés humaines.

Mais tout en recommandant le respect et la pratique de ce précepte primitif : *tous les hommes*

doivent se conduire comme des frères à l'égard les uns des autres ; Saint-Simon n'en attaqua pas moins, directement et sans indulgence, les traditions et les écritures dont s'étaient servis jusque-là les aristocraties et les clergés paganisés pour étouffer, dans le principe chrétien, le germe de la fraternité universelle.

« Luther, dit-il, a prescrit aux protestants d'étudier le christianisme dans les livres qui avaient été écrits à l'époque de sa fondation, et particulièrement dans la Bible ; il a déclaré qu'il ne reconnaissait point d'autres dogmes que ceux exposés dans les saintes Écritures.

» Cette déclaration de sa part a été aussi absurde que le serait celle de mathématiciens, de physiciens, de chimistes, et de tous autres savants, qui prétendraient que les sciences qu'ils cultivent doivent être étudiées dans les premiers ouvrages qui en ont traité.

» Ce que je viens de dire n'est aucunement en opposition avec la croyance à la divinité du fondateur du christianisme ; Jésus n'a pu tenir aux hommes que le langage qu'ils pouvaient comprendre à l'époque où il leur a parlé ; il a déposé, dans les mains de ses apôtres, le germe du christianisme, et il a chargé son Église du développement de ce

germe précieux ; il l'a chargée du soin d'anéantir tous les droits politiques dérivés de la loi du plus fort, et toutes les institutions qui formaient des obstacles à l'amélioration morale et physique de la classe la plus pauvre. »

C'est l'abandon de cette mission divine que Saint-Simon reprochait aux ministres de l'Évangile, catholiques ou protestants ; c'est sur cette désertion du drapeau de la fraternité par les clergés orthodoxes et hérétiques, qu'il se fondait, pour démontrer l'opportunité et l'urgence d'une rénovation religieuse. Mais comment conciliait-il sa prétention de subor-

1. Saint-Simon écrivait son Nouveau Christianisme pendant que le jésuitisme, plus ou moins déguisé, se faisait le souffleur de la royauté et la poussait à l'abîme. Le philosophe crut devoir lui consacrer, dans son livre, quelques lignes qui, après quarante ans d'un siècle dominé par l'esprit philosophique, peuvent encore être recommandées utilement à l'attention particulière du public français et étranger :

« Quant à la Compagnie de Jésus, disait Saint-Simon, le célèbre Pascal en a si bien analysé l'esprit, la conduite et les intentions, que je dois me borner à renvoyer les fidèles à la lecture des Lettres provinciales. J'ajouterai seulement que la nouvelle Compagnie de Jésus est infiniment plus méprisable que l'ancienne, puisqu'elle tend à rétablir la prépondérance du culte et du dogme sur la morale, prépondérance qui avait été anéantie par la révolution, tandis que les premiers jésuites s'efforçaient seulement de prolonger l'existence des abus qui s'étaient introduits dans l'Eglise à cet égard.

» Les anciens jésuites ont défendu un ordre de choses qui existait, les nouveaux entrent en insurrection contre le nouvel ordre de choses, plus moral que l'ancien, qui tend à s'établir. »

donner les idées révélées à l'observation, de rendre la religion positive, autant que possible, comme la science, avec le soin qu'il prenait de repousser le soupçon d'être hostile à la divinité de Jésus-Christ? Il a répondu lui-même à cette objection dans le Nouveau Christianisme. « Oui, dit-il, je crois que le christianisme est une institution divine, et je suis persuadé que Dieu accorde une protection spéciale à ceux qui font leurs efforts pour soumettre toutes les institutions humaines au principe fondamental de cette doctrine sublime; je suis convaincu que moi-même j'acccomplis une mission divine, en rappelant les peuples et les rois au véritable esprit du christianisme. » Rien de moins contraire, en effet, à l'ordre naturel, que cette inspiration généreuse, qui se manifeste, avec tant d'éclat et de variété dans la nature humaine, aux plus belles pages de l'histoire du monde.

Saint-Simon ne devait pas survivre longtemps à l'œuvre qui couronnait si bien sa carrière philosophique et sa mission sociale. Il tomba dangereusement malade, au lendemain de cette publication capitale. L'histoire de ses derniers jours a été écrite, sous les yeux et avec les notes d'Olinde Rodrigue, par M. Hubbard que nous avons déjà cité plusieurs fois. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire

ici encore la narration irrécusable de ce biographe.

« Saint-Simon, dit-il, mourut le 19 mai 1825, à dix heures du soir, après six semaines de maladie ; jusqu'au dernier moment, sa tête fut occupée de l'entreprise d'un nouveau journal (*le Producteur*) que ses amis voulaient faire paraître après le *Nouveau Christianisme*. « Je ne serai plus que votre conseil, leur disait-il, je deviendrai philosophe consultant » M. Augustin Thierry venait de lui envoyer son *Histoire de la conquête par les Normands ;* Saint-Simon la lut pendant la dernière période de sa maladie, et il exprima souvent la pensée qu'il trouvait l'ouvrage de son ancien élève supérieur; regrettant toutefois de n'en pas approuver le point de vue philosophique, l'auteur s'y montrant principalement l'historien des races vaincues, et n'ayant pas su voir le progrès social dans l'avénement des Normands.

» Le matin du 19 mai, quand M. O. Rodrigue se présenta chez Saint-Simon, il avait eu toute la nuit une forte fièvre et quelque peu de délire, mais son pouls était assez bon ; il avait une connaissance pleine et entière et assez de gaieté. On lui demanda s'il voulait donner l'autorisation de faire venir auprès de lui Gall et Broussais ; il n'y vit aucun inconvénient. Gall arriva le premier vers l'heure de midi et demi : « Bonjour, docteur, lui dit Saint-Simon,

quand il entra, je suis content de vous voir. » Gall examina la poitrine, crut le poumon engorgé et ne lui donna que trois jours à vivre.

» Après cette visite de Gall, la maladie augmenta prodigieusement pendant deux heures ; Saint-Simon reçut la visite de M. Ardoin, qui voulait voir, sur son lit de mort, le philosophe fondateur du système industriel. La langue commençait à s'embarrasser. A trois heures arrivèrent MM. Broussais, Burdin et d'autres médecins qui venaient assister le docteur Bailly. « La consultation est bientôt faite, dit l'un d'eux, le malade est expirant. » Cependant ils s'approchèrent du lit, et, après avoir de nouveau visité la poitrine et la langue du mourant, ils lui firent plusieurs questions. Saint-Simon répondit avec netteté à tout ce qu'ils demandaient, puis il ajouta : « Messieurs je suis heureux de vous offrir un sujet neuf d'observations : vous voyez un homme qui éprouve une crise terrible à laquelle aucun homme ne pourrait résister, et qui a l'esprit tellement occupé des travaux de toute sa vie qu'il ne peut s'entretenir avec vous de sa maladie. Voyez, faites ce que vous croirez convenable, je suis entièrement confiant et disposé à vous seconder. » A l'homme qui tenait un pareil langage, la consultation ne donnait pas plus de dix heures à vivre et

elle prédisait juste. « Quelle tête, dit Broussais en s'éloignant, quelle vigueur d'esprit! »

» Cependant ceux qui entouraient Saint-Simon, jaloux de connaître ses désirs les plus intimes, et disposés à les respecter, quels qu'ils fussent, voulurent savoir de quelles formalités ses derniers moments devaient être entourés, et s'il lui plaisait qu'en cet instant suprême on appelât un membre quelconque de sa famille, par exemple, son neveu, le général Saint-Simon, pour lequel il avait une affection particulière, et dont il avait dirigé la première éducation. Il exprima énergiquement sa volonté de consacrer exclusivement ses derniers instants à l'élaboration des idées qui le préoccupaient, et persévéra jusqu'à la fin dans ces mêmes sentiments, sans décéler, dans une de ses paroles, le moindre mouvement de faiblesse.

» La mort s'approchait rapidement. — A six heures le docteur Bailly demanda à Saint-Simon s'il souffrait: « Non, répondit-il. » Mais encore, reprit le docteur, dans aucune partie? « Il y aurait » exagération à dire que je ne souffre pas, dit » alors Saint-Simon, mais qu'importe, causons » d'autres choses. » Il se recueillit quelques instants, et pria ceux qui l'entouraient de venir s'asseoir auprès de lui. MM. O. Rodrigue, Bailly

et Léon Halévy, qui se trouvaient dans sa chambre, se hâtèrent d'obéir à sa prière. Alors, d'une voix entrecoupée du hoquet de la mort, le pouls glacé, l'œil presque éteint, Saint-Simon rassembla ses dernières forces et s'exprima ainsi : « Depuis douze » jours, Messieurs, je m'occupe de vous présenter les » moyens de rendre la meilleure possible la combi- » naison de vos efforts pour votre entreprise (celle » du *Producteur*), et, depuis trois heures, je cher- » che à vous faire le résumé de mes pensées à cet » égard. Dans ce moment, tout ce que je puis dire, » c'est que vous arrivez à une époque où des ef- » forts bien combinés doivent avoir le plus grand » succès. La poire est mûre (avec force) et vous devez » la cueillir. La dernière partie de nos travaux sera » peut-être mal comprise. En attaquant le système » religieux du moyen âge, on n'a réellement prouvé » qu'une chose, c'est qu'il n'était plus en harmonie » avec le progrès des sciences positives, mais on a eu » tort de conclure que le système religieux tendait à » s'annuler, il doit seulement se mettre d'accord avec » les progrès des sciences. Je vous le répète, la poire » est mûre, vous devez la cueillir. Quarante-huit » heures après notre seconde publication, nous se- » rons un parti. » Quelques minutes auparavant, il avait dit à M. O. Rodrigue : « Souvenez-vous

» que, pour faire quelque chose de grand, il faut
» être passionné. Le résumé des travaux de toute
» ma vie c'est de donner, à tous les membres de la
» société, la plus grande latitude pour le dévelop-
» pement de leurs facultés. »

» Enfin sa voix s'éteignit de plus en plus. Il devenait chaque fois plus difficile de saisir les derniers rayons de cette rare intelligence; ses dernières paroles, qu'il accompagna d'un geste expressif, furent à voix basse, mais distincte : « Nous tenons notre affaire; » sa main droite, portée vivement à sa tête avec une sorte d'effort, retomba à côté de lui sans mouvement, l'œil s'éteignit, et, trois heures après un râle très-doux, il expira.

» Saint-Simon ne travaillait guère que la nuit. Quand on venait le voir le matin : « Ouvrez le tiroir, disait-il en riant, lisez le travail de la nuit, il est encore tout chaud, il sort du four. »

» Dans la journée, Saint-Simon lisait des romans : « L'histoire du cœur humain, disait-il, bien ou mal faite, n'est que là. »

« Il n'aimait pas à causer avec plusieurs personnes; son plus grand charme était de s'entretenir avec une seule. « Le genre humain, suivant ses propres expressions, n'était pas encore assez avancé pour que l'on pût utilement causer à trois. »

» L'autopsie du crâne fut faite par le docteur Gall, qui trouva un cerveau d'une surface considérable, par les nombreuses circonvolutions qui le constituaient. Il crut reconnaître les preuves d'une absence complète de circonspection à côté d'une infatigable persévérance. Tels sont, en effet, les deux principaux jugements que chacun doit porter sur Saint-Simon, d'après les événements mêmes de sa vie. Oui, certes, il manqua de cette prudence et de ce tact qui, dans notre société, donnent et conservent la richesse et le pouvoir; mais s'il était privé des qualités qui ne lui eussent servi qu'à lui-même, il témoigna, en toutes les occasions de sa vie, qu'il possédait bien celles qui sont nécessaires pour qu'un homme serve véritablement la cause du progrès et de l'humanité : il ne sut pas jouir de la vie pour lui-même, mais il en usa pour ses semblables, par la persévérance qu'il déploya à émettre des vérités nouvelles qui pénètrent chaque jour davantage tous les degrés de l'échelle sociale, et dont le triomphe, désormais assuré, promet à tous les travailleurs une nouvelle ère de bien-être et de lumières.

» Le lendemain de l'autopsie eurent lieu les funérailles; MM. Augustin Thierry et Auguste Comte y assistaient; elles furent modestes, et ni le ministère du clergé, ni les pompes de

l'église, n'y concoururent en aucune manière.

» Deux discours furent prononcés sur sa tombe, l'un par Léon Halévy, l'autre par le docteur Bailly, de Blois. Quelques passages de ce dernier feront bien comprendre quelle impression il produisait sur ceux qui l'entouraient ordinairement, et à quelle hauteur il leur semblait élevé, quels que fussent d'ailleurs leur talent et leur intelligence.

« Elle est donc accomplie la destinée de cet » homme de génie, dont l'existence entière a été » employée à la découverte de vérités qui n'au- » raient jamais paru devoir être le produit d'une » seule intelligence humaine.

» Vous, Messieurs, qui avez partagé avec moi » l'honneur d'assister à ces entretiens dans lesquels » il nous communiquait le fruit de ses recherches et » de ses méditations, de quel étonnement n'avez-vous » pas été saisis, toutes les fois qu'abordant les plus » hautes questions de la philosophie générale, vous » l'avez vu réunir à lui seul tous les moyens de rai- » sonnement et tous les documents propres aux » capacités intellectuelles les plus différentes, et » le moins susceptible de se trouver associés dans » la même tête.

» Vous l'avez entendu, Messieurs, parlant à cha- » cun de nous le langage de nos études particulières,

» passer successivement en revue la plus haute gé-
» néralité des différentes branches de nos connais-
» sances, pour s'élever à des considérations nou-
» velles, dont la justesse et la profondeur nous ont
» tant de fois frappés d'admiration.

» Tous ceux qui ont contribué aux progrès de la
» civilisation, ont dû leurs succès au perfectionne-
» ment d'une branche déterminée de nos connais-
» sances ; placé au-dessus de toutes les sommités,
» Saint-Simon a su en faire servir l'ensemble à la
» fondation d'une philosophie dont la création exi-
» geait un point de vue aussi élevé que celui auquel
» son génie l'a porté.

» Si chacun de vous, Messieurs, se joignait à
» moi dans ce moment, pour restituer à notre maî-
» tre commun ce que vous tenez de lui, si chacun de
» vous, entraîné par le sentiment de conviction qui
» me domine, le proclamait, dans chacune des
» directions que vous suivez, comme l'auteur des
» idées les plus belles et les plus fécondes qui aient
» jamais été créées, vous feriez un acte de justice,
» sans doute, mais vous ne parviendriez jamais
» à faire adopter une opinion qui paraîtrait dictée
» par l'enthousiasme et l'exagération. »

» Le docteur Bailly terminait son discours en exprimant l'espérance de voir continuer les travaux

commencés par celui dont il regrettait la perte. Pour combler cette espérance, M. Olinde Rodrigue, au retour des funérailles [1], se hâta de réunir les principaux amis qui avaient accompagné le convoi. »

Après les honneurs rendus par les disciples aux restes mortels de leur maître, l'histoire ne doit pas oublier les témoignages d'affection, de reconnaissance et de sympathique dévouement que la mort du philosophe fit éclater autour de son cercueil, de la part des personnes qui avaient le mieux connu

1. Les funérailles de Saint-Simon furent racontées ainsi dans le numéro du 22 mai 1825 du *Constitutionel* :

« Aujourd'hui à midi, un cortége funèbre assez nombreux s'est dirigé du faubourg Montmartre au cimetière du Père-Lachaise. Le préposé aux sépultures se présente pour le recevoir, et demande où sont les parents? Personne ne répond. Où sont les amis? Chacun veut répondre. On chercha une fosse, car il n'en avait pas été préparé. Bientôt les curieux assemblés par ce spectacle singulier apprennent que le défunt était M. Henri Saint-Simon, l'un des plus ardents philanthropes de notre époque. Quelque opinion qu'on ait des idées hardies et souvent neuves qu'il a répandues dans ses écrits, on ne peut refuser à Saint-Simon le mérite d'avoir soulevé un grand nombre de questions qui touchent aux plus hauts intérêts de la société. Il eut un autre mérite, qui n'est pas commun dans notre vaniteuse France; des gens qui le connaissaient depuis longtemps n'ont appris que par hasard qu'il s'appelait le comte de Saint-Simon, grand d'Espagne, descendant du fameux auteur des *Mémoires*, et allié de l'illustre famille de Lorraine. Qu'eût dit le précurseur de Boulainvilliers et de Montlosier, l'ennemi dédaigneux de la bourgeoisie et de l'influence des lettres, s'il eût entendu son petit-fils exposer ses idées sur les savants, les artistes et les industriels. »

ses terribles épreuves, l'activité prodigieuse de son génie, la grandeur et la bonté de son âme. Voici en quels termes, la femme qu'il avait appelée son amie et son secrétaire, et qu'il recommandait à M. Ternaux, annonça, à la fille de l'illustre mort, que son père n'était plus :

JULIE JULIAND A MADAME CHARON [1]

A BEAUMONT EN GATINAIS

« Ma chère Caroline,

» C'est le cœur pénétré de la plus vive douleur que je vous annonce la perte que nous venons de faire, hier jeudi à dix heures du soir, de votre excellent père, qui est décédé sans avoir aucun sentiment de son état. Il a été comblé de soins, mais il n'y avait aucun remède. Comme toutes les personnes intéressées aux malades, j'ai été tenue, ainsi que lui, dans l'erreur, il s'est éteint sans aucune souffrance, et on peut dire heureux par l'attachement des personnes qui l'entouraient. Ce matin on l'a dessiné, il est d'une ressemblance frappante, il sera aussi modelé, ce sera du moins une consolation pour nous, ma

1. Madame Bouraiche avait épousé, en secondes noces, M. Charon.

chère Caroline. S'il pouvait vous parler, il vous recommanderait du courage. C'était une de ses vertus, conformez-vous à ses sentiments, et soyez par cette vertu digne d'être la fille d'un aussi grand homme. Ses élèves et amis ont pour lui des sentiments religieux, de l'enthousiasme, sa vie sera écrite, ses actions ne perdront pas à être mises au grand jour.

» Adieu, mon amie, ou plutôt au revoir [1], il mettait son bonheur à nous voir unies.

» Votre dévouée amie,

» JULIE JULIAND.

» Le 20 mai 1825. »

Parmi ces disciples enthousiastes et religieusement attachés à la mémoire et à la doctrine de leur maître, Olinde Rodrigue tenait sans contredit le premier rang. Il mit hardiment en relief cette primauté, sur la tombe même de Saint-Simon, en prenant en main la direction de l'école, ainsi que nous l'avons vu, dès le retour du convoi funèbre, et en réunissant autour de lui les amis restés fidèles, et bien convaincus que l'idée saint-simonienne ne devait pas périr. Enfantin, que Rodrigue avait pré-

1. Cette lettre fut suivie de plusieurs autres, qui sont publiées à la suite de cette notice.

senté au novateur une seule fois, et qui s'était trouvé absent de Paris le jour des funérailles, arriva le lendemain et se montra prêt, dès lors, à porter la part du fardeau apostolique qui lui était réservée, et à faire revivre et grandir Saint-Simon selon la loi de progrès, base de sa propre doctrine.

LETTRES DE Mlle JULIE JULIAND A Mme CHORON

A BEAUMONT, EN GATINAIS

I

« Ma chère Caroline, ma bonne, mon excellente amie.

» Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, ne m'accusez pas. Depuis deux mois, je n'ai éprouvé que des chagrins et des embarras. Je crois vous avoir dit que j'avais été obligée de faire mettre les scellés sur les effets particuliers de votre bon père; ce n'est que de samedi qu'ils sont levés. J'étais d'autant plus contrariée qu'il fallait rendre le logement, qui était loué; vous ne vous faites pas d'idée des démarches qu'il m'a fallu faire pour obtenir cette levée de scellés. Ensuite j'ai eu à m'occuper de trouver un autre local, ce qui n'était pas facile, le demi-terme étant passé. J'ai de plus été obligée de m'occuper de chercher de l'occupation, et ce n'est que d'aujourd'hui que l'on doit décidément m'en envoyer. Ce n'est pas facile que de se tirer d'affaire, et cela m'a causé de graves inquiétudes. J'aurais eu grand plaisir à mêler mes chagrins avec les vôtres, mais vous devez penser, ma chère amie, que lorsqu'on sollicite, il faut se trouver sur les lieux. Ce qui me privera, du moins pour le présent, d'aller passer quelque temps avec vous; il faut pour cela que je sois bien installée, alors ce ne sera pas impossible; que de plaisir j'aurai à me rappeler avec

vous toutes les qualités et les bontés de ce pauvre ami qui, jusqu'à son dernier soupir, rêvait le bien et ne s'occupait que du bonheur de l'espèce humaine.

» Ma bonne Caroline, je n'ai pas oublié la promesse que je vous ai faite relativement à mon petit envoi ; ce qui le retarde toujours, c'est le portrait ; la personne amie qui s'en est chargée ne l'a pas encore terminé et ne le promet que pour la semaine prochaine. J'ai vu hier votre belle-sœur ; je suis convenue de lui remettre les autres objets que je devais vous envoyer : votre châle et votre ombrelle, qui est fort de saison dans ce moment où la chaleur est extrême. En parlant de chaleur, savez-vous bien que j'ai eu bien de la peine à sauver mon pauvre Presto de la fureur des chiffonniers; pendant trois jours ils se sont permis des atrocités sur les pauvres chiens, sur ceux même qui étaient bien muselés; ils les assommaient dans les mains de leurs maîtres, mais il y en a eu quelques-uns qui ont payé pour les autres; on assure même qu'il y en a eu de blessés et de tués par les bourgeois; ils faisaient beaucoup plus qu'on ne leur commandait, aussi leur a-t-il été défendu d'amener au dépôt aucun chien mort sous peine de ne pas être payés, car vous saurez qu'ils avaient 30 francs par chien ; en un seul jour, il y en a eu 2500. Jugez de mon inquiétude pour mon Presto, auquel je suis encore plus attachée depuis le fatal 19 mai. Si vous saviez comme il a regretté son maître, vous l'aimeriez autant que moi. J'ai chez moi le buste modelé ; j'aurais voulu que vous vissiez sa surprise à la vue de son maître, qui est à la vérité fort ressemblant, quoique fait vingt heures après sa mort. Je vous dirai aussi que j'ai été au Père-Lachaise lui porter une couronne en votre

nom et au mien; aucun éloge, aucun titre n'est gravé sur la pierre : *Henri Saint-Simon, décédé le* 19 *mai* 1825, *âgé de* 65 *ans*. Cela n'empêche pas de le reconnaître comme un grand homme. Il paraît que c'est l'usage, car le tombeau de Molière, de La Fontaine et autres hommes de génie n'ont pas d'autre inscription. Voilà, ma chère amie, des détails. Je reçois à l'instant votre lettre, qui a couru, vu mon changement d'adresse. Adieu, mille amitiés ainsi qu'à votre mari.

» Votre dévouée amie,

» JULIE JULIAND.

» Rue Saint-André-des-Arts, 18. »

II

« Ma chère amie,

» Vous devez bien m'accuser de négligence, mais je ne voulais pas vous répondre avant d'avoir quelque chose de sûr pour le portrait que vous me demandez; il paraît qu'on ne fera la lithographie que lorsqu'on réimprimera les ouvrages de votre père; mais ce que j'ai obtenu, c'est un masque que l'on m'a décidément promis; je ne sais comment vous le faire parvenir; il serait, je crois, prudent d'attendre un voyage, soit de vous, soit de votre mari. Je vous remercie, quoique un peu tard, de votre envoi; le tout était fort bon. Dites-moi si vous comptez faire un voyage au printemps; j'espère que vous viendrez partager le lit d'une bonne, d'une sincère amie. Adieu, ma bonne Caroline, aimez-moi un peu, à cause de votre père que je n'ai pas oublié, et que je n'oublierai jamais.

» En attendant le plaisir de vous voir, recevez l'assurance de mon amitié, faites mes compliments à votre bon mari et embrassez vos petits enfants.

» Tout à vous,

» JULIE JULIAND. »

LETTRE DE Mme CHARON A Mme ***

« Madame,

» Mon mari m'ayant fait part du désir que vous aviez de vous convaincre si M. de Saint-Simon avait réellement une fille, je vous envoie de ses lettres et plusieurs de mademoiselle Julie Juliand, qui a passé bien des années avec lui, et qui eut de plus que moi la consolation de lui fermer les yeux. Je ne suis on ne peut plus fâchée de n'avoir pas eu l'avantage de faire votre connaissance, c'eût été pour moi un bien grand plaisir de m'entretenir avec vous du meilleur des hommes et du plus aimé des pères. Vous l'avez connu, madame ; les éloges mérités que vous donnez à sa mémoire m'inspirent pour vous la plus grande estime. C'est avec ces sentiments que j'ai l'honneur de vous saluer.

» F. C. »

» Je vous prie, madame, quand vous aurez pris connaissance de ces lettres, de les remettre à M. Couturon. »

II

ENFANTIN

I

(1796—1825)

Enfantin (Barthélemy-Prosper) naquit à Paris le 8 février 1796, de Barthélemy-Blaise Enfantin, originaire de Romans (Drôme) et banquier[1] à Paris, et de Simone-Augustine Mouton, son épouse, de Saint-Léger, près Brienne (Aube).

En 1805, il entra à la pension Lepitre où il resta deux ans.

1. M. Enfantin père, retiré des affaires, devint chef de bureau à l'Université.

En 1807, il obtint une bourse au lycée de Versailles, comme parent du général de division Bon et de l'adjudant-général Nugues, tués en Egypte.

En 1810, il passa au lycée Napoléon, à Paris; il y acheva ses classes et fut admis, en 1813, à l'École polytechnique.

Dans les derniers jours de mars 1814, il figura parmi les défenseurs de la capitale et servit une pièce d'artillerie avec autant d'aptitude que de courage, sur la route de Vincennes[1].

Démissionnaire sous la Restauration (juin 1814), il reprit du service en 1815, pendant les Cent-Jours, et fut attaché à son parent le général Saint-Cyr Nugues, à l'armée des Alpes, en qualité de secrétaire.

1. « En 1814, quand, après nous être battus à Paris, je partis avec l'école pour Fontainebleau, ma mère était malade et presque folle d'inquiétude. Mon départ, lorsqu'une grande partie de mes camarades, dont les parents habitaient Paris, y étaient restés, l'avait irritée, exaspérée, et elle ne vit dans cet acte qu'une indifférence coupable. A mon retour, j'entre dans sa chambre, elle était au lit, tenant un gros volume in-4° d'histoire universelle. Je m'approche pour l'embrasser, mais je reçois à la tête ce gros livre, et comme une malédiction; mon père m'emmène, et ce ne fut qu'après trois jours d'instances de mon père et d'amis, que ma mère consentit à me voir sèchement; et, jusqu'à sa mort, quand moi ou d'autres parlaient devant elle de l'affaire de Paris, les larmes lui venaient aux yeux, et elle me disait : Ne parle pas de cela, tu me fais mal! » (*Extrait d'une lettre d'Enfantin, datée de Curson le 17 avril 1837.*)

La rentrée des Bourbons le ramena dans sa famille. Il embrassa bientôt la carrière commerciale, et devint l'associé d'un autre parent, M. Louis Nugues, négociant en vins à Romans.

Ce fut dans un de ses voyages à l'étranger, qu'il rencontra en Allemagne un jeune homme, passé comme lui du métier des armes dans le commerce, à la suite des événements politiques, et dont l'affection persévérante, à travers les vicissitudes d'un demi-siècle, devait l'entourer jusqu'à sa dernière heure, et le suivre au delà de la tombe: Arlès-Dufour.

En traversant la Suisse, il retrouva un de ses anciens camarades de l'École polytechnique, M. Pichard de Lausanne, alors occupé de travaux philosophiques et en train de publier un *Essai* sur le système d'Helvétius. Une correspondance suivie s'établit entre eux. En mai 1820, Enfantin écrivit, de Lyon, à Pichard, une lettre à la fin de laquelle on lit les phrases qui suivent :

« Vous combattez, » dans la note 54, l'incrédule qui vous dit : « Je ne suis ni bon, ni méchant, » ni coupable, ni innocent, » en lui disant que vous modifierez convenablement les causes qui le rendent tel. Cette modification consiste, suivant les usages, à brûler vif, à pendre, couper la tête,

empâler, etc., etc. Vous lui dites bien comment vous modifierez ; mais n'est-ce que la crainte de cette modification qui doit le retenir? Faut-il que tout homme lise les codes pour être sûr de ne pas aller au gibet? Et, surtout, le retour au bien est-il impossible?... Je crois bien avoir moi-même une réponse prête à tout cela, et rentrant dans votre système. Mais je trouve que cela manque chez vous. Vous désespérez, comme Helvétius, de la faible raison; vous ne combattez que pour vous, et cependant c'est à vous que la faible raison devrait demander des armes. »

M. Pichard croyait avoir démontré, par ses raisonnements, que l'extension des connaissances, telle qu'il la supposait, ne rendrait les hommes ni trop présomptueux, ni irréligieux. « Je doute, lui dit Enfantin, que vous ayez prouvé cette dernière chose, ni à un vrai juif, ni à un vrai mahométan, ni à un catholique, etc. J'entends par *vrai*, celui qui suit sa religion dans toutes ses pratiques ; votre Dieu ne sera pas le sien. Mais heureusement *c'est celui de tous les hommes qui raisonnent.* Le nègre le fait couleur d'ébène, le blanc le figure à grande barbe et avec une superbe tête de sapeur; c'est assez prouver qu'il n'a ni forme ni couleur particulières. Votre ouvrage pourrait ouvrir les yeux à un athée; mais

tout dogme religieux existant le condamnerait, et on le brûlerait comme *Emile*, si nous étions encore au temps de M. de Beaumont. »

Ainsi, le commis-voyageur de vingt-quatre ans, sous le poids de ses préoccupations commerciales, laissait déjà apercevoir le théosophe, également éloigné de l'athéisme et de toutes les superstitions.

En 1821, Enfantin quitta le commerce des vins et s'associa à M. J. Martin d'André, banquier commissionnaire à Saint-Pétersbourg. Après avoir passé une année dans cette capitale, il revint en France pour des arangements de famille. Pendant son séjour à Romans, il reprit, le 20 avril 1822, sa correspondance avec M. Pichard.

« Je suis Russe depuis un an, lui dit-il. Je suis l'associé d'une maison de Saint-Pétersbourg, et je suis venu en France pour y terminer le réglement de quelques intérêts à Romans, et étendre nos relations dans nos ports de mer. J'ai pris cette résolution assez brusquement. Je me suis décidé à quitter ma patrie et ma famille, pour courir bien loin après la fortune. Je m'endormais un peu sur le présent, en négligeant l'avenir, et mon séjour à Romans, où j'ai passé certainement les plus heureuses années de ma vie, me menait trop lentement à l'INDÉPENDANCE que je désire et qu'une fortune honnête

peut seule donner. Dieu veuille que je réussisse!

» J'ai trouvé à Pétersbourg dix à douze élèves de l'École. Un seul peut-être est de votre connaissance: Raucourt, ingénieur des ponts et chaussées. Vous pouvez penser que c'est un bonheur pour nous de nous réunir. Nous avons nos soirées hebdomadaires de philosophie, et nous nous sommes donné, cet hiver, du Cabanis, du Laromiguière, Condorcet, Volney, de la physiologie, idéologie, etc. Chacun de nous fait un rapport sur un de ces ouvrages, et c'est réellement très-intéressant. L'économie politique est aussi une branche de nos études, et ce n'est pas la moins intéressante, je vous assure..... »

Le 28 juin suivant, Enfantin écrit de Paris, à son correspondant de Lausanne, une nouvelle lettre où les questions de *Dieu* et de l'*âme* lui fournissent l'occasion de manifester son penchant au scepticisme à l'égard des doctrines spiritualistes de l'ancienne théologie, mais il se borne à quelques mots sur ces grands problèmes. Sa lettre finit ainsi :

« Vous dites quelque part qu'il est ridicule de prétendre élever les hommes dans des circonstances différentes de celles où ils devront se trouver dans la suite. En concluez-vous qu'il vaut mieux être élevé comme Charles IX, ou comme Henri IV?

Le seul de nos rois qui n'a pas été élevé comme un roi, a été le meilleur.

» Adieu, mon cher ami, je passe sur les reproches que vous me faites sur mon éloignement de la France. Mais vous êtes en partie dans l'erreur; vos reproches ne me touchent pas. Qu'un Ampère, qu'un Gay-Lussac, un Thénard, quittent la France pour la Russie ou le Chili, ils auront tort; mais un négociant! c'est différent. D'ailleurs, en Russie même, c'est la France qui fera ma fortune, et ce n'est que parce que je suis Français que j'y vais. »

M. Pichard, dans sa réponse, recommande à son ami de lire les ouvrages de Dumont de Genève, le célèbre traducteur de Bentham. Enfantin, qui allait s'embarquer à Lubeck pour Pétersbourg, lui écrivit, le 22 août, de Hambourg :

« Vous m'avez engagé à lire les ouvrages de M. Dumont; je vous en punis, mon cher Pichard, en vous envoyant une quarantaine de pages qu'ils m'ont fait écrire. Lisez-les si vous en avez le temps; ne les envoyez pourtant pas (à M. Dumont) qu'autant que vous les aurez lues et que vous ne les trouverez pas trop *galimathias*. Si vous les gardez pour le cabinet, soyez sûr que mon amour-propre d'auteur n'en sera point blessé... J'ai lu avec le plus grand plaisir les ouvrages de M. Bentham,

mais réellement je ne lui ai pas trouvé sa justice ordinaire dans les sophismes anarchiques. Il m'a semblé voir un homme qui, si l'on avait remplacé le mot droit par un dérivé de son principe adoré, *l'utilité*, n'aurait pas trouvé la déclaration si anarchique. Tous ces mots me paraissent bien à peu près semblables dans leurs effets magiques, et M. Bentham, qui se flatte d'être un des remparts des pouvoirs existants, en est, je trouve, un des plus redoutables adversaires. Il éclaire plus que ceux qui jettent feu et flamme, et sa modération est plus à craindre pour les despotes que les cris d'un énergumène. »

En 1823, Enfantin revint en France pour se livrer de plus en plus aux travaux littéraires et philosophiques. Il débuta par la rédaction de deux mémoires qui sont restés inédits : l'un, adressé à l'académie de Lyon, sur une question d'économie politique pour un concours dans lequel le prix fut décerné à M. F. de Corcelles; l'autre, adressé à M. Dumont de Genève, sur les ouvrages de Bentham, et qui n'était sans doute que la reproduction, plus ou moins modifiée, des quarante pages envoyées à M. Pichard.

« Le premier de ces ouvrages, dit-il dans une note autographe trouvée dans ses manuscrits, est

un reflet des doctrines d'Adam Smith et surtout de J.-B. Say; le second est inspiré principalement par l'étude de Montesquieu, de Destutt de Tracy, de Laromiguière et de Storch. »

Les problèmes économiques et financiers, pour lesquels Enfantin avait manifesté de bonne heure un goût particulier, prenaient alors un caractère marqué d'importance et d'actualité.

D'une part, le libéralisme et la démocratie, vaincus, écrasés, désespérés dans leurs tentatives révolutionnaires, sentaient alors le besoin de se retourner vers la puissance invincible des idées qu'ils représentaient, et d'appliquer leur ardeur et leur audace aux luttes patientes de l'esprit. Des chefs de sociétés secrètes, des progressistes réfléchis, tels que Bazard, Buchez, etc., etc., étaient irrésistiblement attirés par l'énergie et la sincérité de leurs convictions démocratiques, après l'insuccès des conspirations, vers les doctrines essentiellement populaires du pacifique Saint-Simon, tandis que l'économiste Enfantin, étranger aux passions de la politique militante, et non moins dévoué à la cause du peuple, allait souscrire au *Catéchisme des industriels*, et recevoir de Saint-Simon lui-même, le 22 décembre 1823, une quittance pour les six premiers cahiers de cet ouvrage; quittance

que les exécuteurs de ses dernières volontés ont pu recueillir parmi les papiers dont il avait soigné la conservation.

D'un autre côté, la Restauration, pressée de donner satisfaction aux émigrés et de leur livrer le milliard de l'indemnité, se trouvait réduite à emprunter à la Révolution ses principes et ses expédients en matière de crédit et de dette publique, et elle préparait la conversion des rentes.

Enfantin étudia cette question, et lorsque la Chambre des pairs rejeta la réduction de la rente à 3 pour 0/0, il conçut un nouveau projet [1] qu'il adressa à M. Laffitte, à M. de Villèle, et au *Journal des Débats*.

« J'ose prendre la liberté, dit-il au ministre, de soumettre à Votre Excellence un projet qui me paraît pouvoir réparer en partie le mal fait par le rejet de la loi des rentes à la Chambre des pairs.

» Je supplie Votre Excellence de vouloir bien voir dans ma démarche l'effet du désir que tout bon Français doit avoir de contribuer au bonheur de sa patrie et j'espère que ce motif la lui fera regarder avec indulgence.

» ENFANTIN. »

1. Ce projet fait partie des manuscrits d'Enfantin, qui sont destinés à une publication immédiate.

M. de Villèle répondit :

« Paris, 16 décembre 1824.

» J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire renfermant des observations sur les moyens de réduire les intérêts de la dette publique.

» Je ne puis que vous être obligé de m'avoir communiqué vos vues sur cette importante question.

» VILLÈLE. »

A la suite de cette correspondance, Enfantin fut admis à l'audience du ministre. Voici la note qu'il écrivit sur cette entrevue :

« J'ai été présenté, dit-il, à M. de Villèle par M. Paul de Châteaudouble, que m'avait fait connaître M. Gravier, caissier de la caisse d'amortissement. Villèle comprit très-rapidement; il me fit de suite l'objection de la mobilité de l'intérêt. Deux choses me frappèrent; Villèle tutoyait Châteaudouble, qui lui répondait *monseigneur*, et il disait toujours : *mon emprunt, ma rente, mon amortissement.* »

M. Laffitte n'avait pas répondu à la première lettre d'envoi du travail d'Enfantin. Celui-ci crut devoir la lui rappeler en ces termes :

« J'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a quelques jours, une lettre contenant un projet que je prenais la liberté de vous soumettre, espérant que vous voudriez bien l'examiner.

» Votre silence me fait croire que vous ne l'avez pas jugé digne d'attention. Dans ce cas, je vous prie de me renvoyer ma lettre comme accusé de réception.

» ENFANTIN. »

M. Laffitte fit répondre :

« Paris, 2 décembre 1824.

» M. Laffitte a reçu les deux lettres que M. Enfantin lui a fait l'honneur de lui écrire; ses nombreuses affaires l'ont empêché de répondre à la première, et il prie M. Enfantin d'en recevoir ses excuses.

» M. Laffitte a lu avec le plus grand intérêt le projet de finances que M. Enfantin veut bien lui communiquer, mais, comme des sujets d'une si haute importance ne se traitent pas par correspondance, M. Laffitte serait fort aise d'en causer avec M Enfantin, et très-reconnaissant qu'il voulût bien se donner la peine de venir le voir. Il sera visible pour M. Enfantin, tous les jours, depuis dix heures jusqu'à deux. »

Enfantin eut dès lors, en effet, des relations suivies avec M. Laffitte.

Il fut moins heureux avec le *Journal des Débats*. Sa lettre ne fut point insérée [1]; son projet resta complétement ignoré du public, et il l'est encore aujourd'hui, après qu'il a été réalisé par les différentes lois qui ont consacré le principe de la réduction des rentes.

Outre ses lettres à MM. Laffitte et Villèle et au *Journal des Débats,* Enfantin écrivit une note sur le même sujet, à la suite d'une discussion qu'il eut, au Havre, avec M. Gisquet, qui fut depuis préfet de police, et qui appartenait à l'entourage et à la parenté de M. Casimir Périer, l'un des plus véhéments adversaires du 3 pour 0|0. Cette note est restée dans ses archives. Elle sera publiée avec le projet auquel elle se rattachait.

La panique des rentiers et la fièvre réactionnaire

1. Le silence du *Journal des Débats* n'avait rien du reste de surprenant ni de blessant. Depuis la retraite de M. de Chateaubriand, cette feuille faisait de l'opposition au ministère Villèle. M. Bertin de Vaux parla même avec beaucoup de talent et d'énergie contre la conversion, et il fit une remarque de la plus grande justesse. Il signala le contraste bizarre qu'offraient la droite et la gauche : la droite aristocratique appuyant et la gauche démocratique repoussant la loi la plus populaire qui eût été présentée par le gouvernement français depuis l'édit de la double représentation du tiers état.

des émigrés n'étaient pas les seules causes de l'agitation politique en France. On s'y préoccupait beaucoup aussi de la situation affreuse de la Grèce, et on ouvrait de nombreuses souscriptions pour sa délivrance. L'École polytechnique ne voulut pas rester en arrière du mouvement généreux de l'opinion. Les anciens élèves se retrouvèrent et voulurent faire une manifestation en faveur de cette noble cause. « J'avais été choisi, dit Enfantin, par plusieurs de mes anciens camarades, présents à Paris, pour provoquer cette souscription. Les élèves de l'école envoyèrent près de moi deux des leurs, un de chaque division; Reynaud était l'un d'eux, l'autre est mort. J'ignore son nom. Cette souscription n'eut pas de suite, parce que l'école voulait absolument donner des armes, tandis qu'on n'avait besoin alors que de charpie et de médicaments. »

L'appel qu'Enfantin avait rédigé pour les Grecs demeura donc enfoui dans ses cartons, d'où ses dernières volontés le feront sortir.

Ainsi, le marchand affairé, le commerçant pratique, s'effaçait visiblement de plus en plus devant le théoricien financier, devant l'économiste, le penseur, le philanthrope. Cependant, rien ne permettait encore de lever le voile qui cachait l'avenir, de distinguer nettement la vocation particulière, la

destinée spéciale de ce nouveau venu dans l'atelier intellectuel. 1825 va dissiper ce nuage, et marquer d'un signe lumineux la ligne que cet ouvrier de l'esprit doit suivre.

II

(1825 — 1826)

Il y avait toujours, dans Enfantin, le négociant appliqué à la recherche d'une honnête fortune; mais il y avait aussi et par-dessus tout le philosophe qui ne désirait cette fortune que pour acquérir l'indépendance, dont il pressentait qu'il aurait besoin dans le cours de ses travaux spéculatifs; le philosophe qui se trouvait mal à l'aise au milieu du vague et des incertitudes de la pure métaphysique, et qui s'était empressé de souscrire au Catéchisme des industriels.

Ce fut dans cette disposition à s'attacher ardemment à quelque chose qui répondît à ses hautes et vives aspirations, qu'il rencontra Olinde Rodrigue. Après quelques conférences ces deux hommes se comprirent. Rodrigue présenta Enfantin à Saint-Simon, qui n'avait plus que quelques mois à vivre. Mais le *Nouveau Christianisme* était en voie de

publication, et le maître s'était mis d'accord avec ses disciples pour fonder un journal qui devait s'appeler *le Producteur*.

Dès le lendemain de la mort de Saint-Simon, une note préparatoire, pour la création de ce journal, fut présentée aux personnes qui avaient aidé l'auteur du *Nouveau Christianisme* dans ses dernières publications. Cette note fut l'œuvre d'Olinde Rodrigue. Un acte de société intervint, le 1er juin 1825, entre Rodrigue, Enfantin, et les actionnaires dont les noms suivent.

Jacques Laffitte.....	pour	10	actions.
Ardoin.....	—	5	—
Ternaux.....	—	1	—
Basterréche.....	—	1	—
Vorsm de Romilly....	—	1	—
Odier.....	—	1	—
Achille Bégé.....	—	1	—
Comynet.....	—	1	—
Blanc Collin.....	—	1	—
Ve Vannard et fils.....	—	1	—
Loignon.....	—	1	—
Mesnier.....	—	1	—
Holstein.....	—	1	—
Cerclet.....	—	1	—
Lachevardière.....	—	1	—
Duvergier.....	—	1	—
Rouen.....	—	1	—
Léon Halévy.....	—	1	—
Le docteur Bailly.....	—	1	—
Sautelet et Cie.....	—	2	—

Rodrigue et Enfantin avaient souscrit pour trois actions chacun.

Le prospectus du *Producteur* avait paru, du vivant même de Saint-Simon. La publication du journal fut activement préparée pendant l'été de 1825. Enfantin en fit part à sa famille de Romans. Le 4 juillet, le général Saint-Cyr-Nugues lui répondit :

« Mes sœurs et Émile, à qui j'ai communiqué ta lettre, et qui en ont causé avec l'intérêt que nous te portons tous, partagent mon opinion, et voient avec plaisir qu'à défaut d'occupations lucratives, tu t'en fasses une utile et qui te plaît. Émile m'a fait une seule objection, ou plutôt une seule question, sur les fonds que peut-être on te demande ou on te demandera pour l'entreprise de votre nouveau journal. Il est d'avis que tu n'as point de mise à faire, et il te désapprouverait d'y consentir dans ta position. Je crois en effet que tu dois être prodigue de ton travail, de tes peines, de tes démarches, mais avare, très-avare de tes petits capitaux et économe de ton revenu. »

Le revenu d'Enfantin ne comportait en effet que de minces sacrifices. En souscrivant pour trois actions au *Producteur*, il avait touché à la dernière limite de ses facultés pécuniaires. Il obtint toutefois, à cette époque, un mandat temporaire auquel était attachée une légitime rétribution. Il fut nommé li-

quidateur, avec M. Protais, de la maison Chaptal fils de Paris.

Tout en se préoccupant par-dessus tout de la prochaine publication du *Producteur*, il poursuivait aussi la fondation d'une société de crédit. Nous trouvons une trace de ce projet dans une lettre qu'il écrivait, le 18 août 1825, à sa cousine, mademoiselle Thérèse Nugues, sœur du général.

. . . . . .

« J'ai envoyé dernièrement à Saint-Cyr, disait-il, un projet de circulaire pour un établissement que nous devons former avec un de mes amis, Fabreguette ; depuis lors nous avions l'intention, d'après les conseils de M. Laffitte, d'élever cela sur une plus grande échelle et d'en faire une banque de prêts, sur dépôts d'actions, et de spéculation sur la valeur des actions ; ou d'escompte sur les titres de crédit : mais l'examen des moyens à employer pour atteindre ce but nous en a démontré, quant à présent, l'impossibilité ; nous nous occupons donc de notre premier projet, et faisons les travaux préparatoires, c'est-à-dire la collection de matériaux propres à donner les renseignements sur les sociétés anonymes et en commandite. »

Dans cette même lettre du 18 août, Enfantin

entretenait aussi et longuement sa parente, de la fondation du *Producteur*.

. . . . . .

« Notre journal, lui disait-il, ne paraîtra que dans le courant du mois prochain; je pense que Saint-Cyr est rassuré sur sa couleur politique, mais je voudrais que les premiers numéros parussent; il verrait mieux les moyens que nous emploierons pour répandre les principes d'économie politique dans leurs rapports avec l'organisation sociale. L'économie politique prend à nos yeux le titre de philosophie industrielle, de même que la science de la politique, proprement dite, est pour nous de la physiologie sociale. Ces deux nouvelles dénominations feront sentir à Saint-Cyr que nous voulons donner à ces deux sciences une base positive, pour fuir la métaphysique libérale des droits de l'homme, métaphysique qui fait trembler le pouvoir, parce qu'elle a servi d'arme pour le détrôner dans le siècle dernier. Voilà les seuls subterfuges que nous comptons employer pour parvenir à indiquer la vérité, presque toujours sous la forme de critique littéraire, scientifique ou industrielle. Nous nous sommes donné pour base de nos travaux un premier point de vue dans l'avenir; ce premier point consiste en cette idée, que les besoins de l'homme sont compris dans trois classes

distinctes, savoir : entretien physique, instruction, et développement moral de l'homme ; c'est avec cette lunette que nous examinerons toutes les institutions et les ouvrages des hommes réunis en société, en indiquant que ces institutions et ces travaux sont ou ne sont pas en rapport avec la plus grande satisfaction possible des trois besoins généraux de l'espèce, en tant qu'ils sont ou ne sont pas créés ou dirigés par les gens les plus capables dans les trois directions industrielle, scientifique et littéraire (ou des arts). Nous montrerons comment les progrès de la société sont dus à une marche ascendante vers la meilleure combinaison possible de ces trois capacités productives, nous constaterons les pas que nous faisons dans cette route, et indiquerons ceux qui nous paraîtront nécessités par la force des choses, de manière à faire sentir que nous tendons vers une époque où les choses qui intéressent le plus le bien-être de la société, seront dirigées par les hommes les plus capables d'apprécier leur puissance productive. Ainsi vous verrez, dans le premier numéro du journal, un article sur le mode d'exploitation, sous forme de commandite, qui facilite l'emploi le plus productif des capitaux des gens oisifs ; d'autres articles sur les nouveaux moyens de comunication adoptés en Angleterre (les routes

en fer), qui tendent, en rapprochant les distances, à confondre les intérêts des provinces, et par suite des États, par un lien commun, celui de la production. Tous ces articles contiendront quelques considérations générales sur l'amélioration de l'avenir social, considérations qui ne seront pas tout à fait étrangères à la politique, mais qui n'y auront pas trait directement... »

Une occasion se présenta bientôt à Enfantin d'apprendre à son ami Pichard dans quelle voie nouvelle il venait de s'engager. A l'étude de Destutt de Tracy, de Laromiguière, de Montesquieu, d'Adam Smith et de Bentham, avaient succédé d'autres études, d'autres méditations. Voici comment Enfantin l'annonça au jeune philosophe de Lausanne, son ancien camarade à l'École polytechnique.

« Paris, 23 août 1825.

» Il y a bien longtemps, mon cher Pichard, que nous ne nous sommes donné signe de vie. J'espère cependant que vous recevrez de mes nouvelles avec le même plaisir que j'aurai à recevoir des vôtres. Avant de bavarder avec vous, il est bon de vous dire que cette lettre vous sera remise par un de nos compatriotes, M. Dubochet, jeune avocat, qui

désire faire votre connaissance, et avec lequel vous aurez plaisir à causer. Vous parlerez avec lui de philosophie ; et il vous mettra au courant de celle que nous adoptons aujourd'hui à Paris. Je dis *nous* en parlant de lui, de moi, et de quelques personnes qui suivent et professent les opinions d'un homme qui, jusqu'à présent, a passé pour un rêveur, et que vous ne connaissez peut-être même pas de nom, mais qui, mort depuis quelques mois, commence à être mieux apprécié ; je veux parler de Henri Saint-Simon. Je charge M. Dubochet de vous remettre quelques ouvrages dans lesquels vous pourrez trouver épars et souvent confus les principes de sa doctrine. Je vous la donne à juger, à méditer profondément. Pour cela, je vous prie de me croire d'abord un peu sur parole, pour ne pas arrêter votre opinion sur une première lecture. Malgré l'habitude que vous avez de traiter de pareilles matières, je pense, par expérience, que vous serez peu satisfait de la tournure bizarre avec laquelle Saint-Simon a présenté souvent ses opinions. Les formes qu'il emploie dégoûtent quelquefois d'aller jusqu'à la recherche du fond ; et on l'a négligé jusqu'à présent, parce qu'on ne s'est pas efforcé de le comprendre. La doctrine saint-simonienne ou industrielle commence cependant à s'étendre et à

frapper les bons esprits; on a pensé que la critique actuelle des journaux, appelés organes de l'opinion publique, était mal faite, parce qu'elle ne reposait pas sur une base solide; et quelques élèves ou amis de Saint-Simon se sont réunis pour former un nouveau journal nommé *le Producteur*, où toutes les questions qui intéressent réellement la société humaine, seront examinées avec la lorgnette ou la loupe saint-simonienne. Je me suis mis avec un de mes amis, O. Rodrigue (par parenthèse fort mathématicien), à la tête de ce noyau de collaborateurs, parmi lesquels figure aussi M. Dubochet. Nous avons réuni les fonds nécessaires à cette entreprise, au moyen de souscriptions, parmi les principaux industriels de Paris. M. Laffitte a souscrit pour 10,000 francs, MM. Ardoin, Basterrèche et quelques autres hommes amis de la vérité ont pris aussi un intérêt dans cette affaire, à laquelle nous travaillons depuis quelques mois, et qui sera en pleine activité dans le courant du mois prochain. M. Dubochet vous donnera encore quelques détails sur cette entreprise; mais vous n'en saisirez probablement l'importance qu'en vous pénétrant vous-même des principes que nous allons exploiter, et jeter à la tête du public pensant. Lisez Saint-Simon, ne vous attachez pas, je vous le répète,

à la forme, et surtout suivez la méthode de Descartes. Dépouillez-vous un peu, pour cette étude, de quelques idées sur lesquelles vous pourrez revenir après lecture, mais qui vous irriteraient de prime abord. Je vous fais ici une recommandation inutile, à vous, cher philosophe, qui vous êtes garni la tête de tout ce qui a été dit et écrit de bon sur l'homme et sur les sociétés. Mais je crois que vous trouverez là du nouveau, qu'il est souvent difficile de raccorder avec l'ancien. Je sais combien j'ai lutté moi-même pour arriver à bien comprendre Saint-Simon; et pour vous en donner une preuve, je n'ai qu'à vous rappeler un travail que je vous ai envoyé, et dont je n'ai pas eu de nouvelles, sur Bentham (Examen de la déclaration des droits), je n'avais trouvé là qu'une discussion de mots; et Saint-Simon m'a fait reconnaître [1] qu'elle portait directement sur la forme..... »

Le premier numéro du *Producteur* portant pour

1. Enfantin cherchait avant tout la vérité. En lui, point de parti pris, point d'entêtement d'amour-propre, son ardent prosélytisme ne le rendait pas inaccessible à la lumière qui lui serait venue de la contradiction. Il écrivit à Thérèse Nugues, le 23 septembre 1825.

« Tu me plaisantes sur mon désir de conversion, tu dis qu'il annonce de l'amour-propre, tu aurais raison si ce désir n'était pas joint à l'amour de la discussion. Je t'assure que j'aspire autant (et peut-être plus, par égoïsme) à être converti qu'à convertir. Un

épigraphe : *l'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé est devant nous ;* parut dans le commencement d'octobre 1825, avec une introduction de Cerclet, qui remplissait les fonctions de rédacteur-général.

Enfantin fournit au premier volume de ce recueil, alors hebdomadaire, les articles suivants :

1. *Des sociétés anonymes et en commandite par actions.*
2. *De l'influence des fêtes publiques sur le bien-être de la société.*
3. *Considérations sur la baisse progressive du loyer des objets mobiliers et immobiliers.* (Deux articles.)
4. Un examen critique du *Résumé de l'histoire des Juifs anciens,* par M. Léon Halévy.

Aug. Comte, Olinde Rodrigue, Bazard et Rouen insérèrent aussi divers articles dans ce premier volume, à la rédaction duquel s'associèrent des écrivains qui n'attribuaient pas à l'idée saint-simonienne une aussi grande portée, tels que Armand Carrel [1], Adolphe Blanqui, Allier, Artaud, Léon

des moments que je me rappelle avec le plus de plaisir, est un souper chez Louis, où, après avoir dit une assez jolie collection de bêtises sur l'économie politique (science sur laquelle je parlais comme un aveugle des couleurs) en présence d'Emile et de Lafosse, inspecteur des finances, ces messieurs m'engagèrent amicalement à étudier avant de parler. Je ne vois pas Lafossé sans l'en remercier, et Émile sait combien, sous ce rapport, je lui ai de nouvelles obligations. »

1. Armand Carrel ne fournit guère que quelques articles de polémique, en réponse à des attaques du *Journal des Débats* et de M. de Stendhall (Bayle), et deux articles sur les Grecs modernes.

Halévy, Gondinet, Ad. Garnier, Dubochet, Huot, Peysse, Senty, etc.

La position de la nouvelle doctrine fut pourtant bien nette dès le début, vis-à-vis des deux écoles qui représentaient : l'une le vieux dogmatisme imperfectible; l'autre le criticisme moderne, lent à admettre toute conception de réforme sociale par voie organique et surtout religieuse. Enfantin dépeignit très-bien cette situation, dans sa correspondance avec Pichard, à qui il écrivait à la fin de novembre, après la publication des huit premiers numéros du *Producteur* :

« Vous avez parfaitement saisi la base morale du mode d'organisation sociale qui nous paraît devoir s'instituer. Le travail, et par conséquent l'association, sont des moyens tellement conformes au but définitif de l'espèce, que la prédominance des travailleurs sur les oisifs me paraît inévitable. Vous savez combien le mépris d'abord, le ridicule ensuite, ont été attachés, à différentes époques de civilisation, au travail productif. Il fut un temps où l'on achetait un rhéteur au marché des esclaves; et sous la régence, la rapacité des traitants justifiait presque tout le ridicule et même l'infamie dont on couvrait les classes industrielles. Sully et Colbert ont senti vaguement les vérités que nous cherchons à

répandre; ils ont aperçu les bases du bien-être social, et se sont appuyés sur elles immédiatement? Turgot et Necker ont continué leur ouvrage; et la révolution nous a affranchis depuis de toutes les entraves qui pouvaient s'opposer à l'établissement d'un système social, conforme, dans toutes ses parties, à l'amélioration rapide de la classe des travailleurs. Mais nous avons un écueil à éviter aujourd'hui, et que la nouveauté des idées que nous voulons professer rend bien dangereux. Beaucoup de gens, en lisant Saint-Simon et en parcourant légèrement ce que nous écrivons, se figurent d'une part, que nous ne nous occupons que de la partie matérielle de la production; et d'une autre part, que nous voulons faire administrer la société par des maçons, des cordonniers, etc., etc. Vous sentez combien cette manière de nous juger est ridicule. Mais telle est l'influence de la direction que donnent au public certains journaux ministériels ou d'opposition, qui, cherchant à rattacher tous les événements du jour à une philosophie de sentiment, ne peuvent pas comprendre l'unité d'un système qui embrasse l'homme sous trois faces différentes, mais inséparables. Ainsi ces journaux, qui représentent en détail toutes les nuances de l'opinion publique, c'est-à-dire qui parlent aux hommes du

passé et aux hommes du présent, ne les entretiennent pas des hommes de l'avenir. Les uns sont les représentants de ce que nous appelons la philosophie rétrograde; les autres sont les organes de la philosophie circulaire; tandis que nous croyons pouvoir désigner notre philosophie par l'épithète de progressive ou d'ascendante. »

Ces lignes semblent écrites d'hier, c'est pour cela que nous les avons extraites de la correspondance d'Enfantin. Après quarante ans signalés par tant de révolutions, en France et en Europe, et durant lesquels Dieu n'a pas épargné les avertissements sur les conséquences funestes des systèmes surannés, ni sur l'insuffisance périlleuse des doctrines purement critiques [1], l'école du progrès social se trouve toujours placée entre le dogmatisme catholique et féodal des vieux croyants et l'individualisme libéral des sceptiques.

1. Les plus célèbres hommes d'état qui, par leurs écrits et leurs discours, ont aidé à renverser des gouvernements, et en ont laissé périr d'autres dans leurs mains, par l'impuissance de leur orgueil et le vide de leurs doctrines, appartenaient à l'école critique dont le principal organe, *le Globe*, contestait à l'État le droit de présider à l'éducation, et s'applaudissait de ce que l'unité dans l'enseignement, n'étant plus qu'une idée théocratique, la société formait *un vaste caravansérail de toutes les religions et de toutes les doctrines*. Malheureusement cette école n'a pas trouvé le secret d'assurer l'ordre, la paix et le bien-être, dans ce caravansérail, et de le préserver des réactions et des restaurations.

A l'apparition du *Producteur*, Benjamin Constant s'était déclaré hostile à la nouvelle doctrine, dans un discours prononcé à l'Athénée. Le journal l'*Opinion* ayant cité ce discours comme une attaque au système industriel, le vieux publiciste repoussa ce reproche en déclarant *qu'il était dévoué aux intérêts de l'industrie*, et *qu'il n'en voulait qu'à la théorie qui la priverait de ses plus nobles alliés, et qui ramènerait sous d'autres formes une intolérance et un esprit exclusif qui est contre sa nature.*

Rodrigue, Enfantin, Bazard, Cerclet, etc., s'émurent de cette allusion agressive. Ils y répondirent, dans le *Producteur*, sous le nom seul du rédacteur général, et en reproduisant à peu près ce qu'Enfantin avait amplement expliqué un mois auparavant, à Pichard, dans la lettre dont nous n'avons cité que quelques phrases. « Des deux extrémités du monde intellectuel, disait Cerclet en finissant, sont dirigées contre nous des attaques diverses; mais la vérité a la vie plus dure que tout cela. »

Enfantin quitta Paris vers cette époque, et fit un séjour de plus d'un mois à Bordeaux pour ses affaires personnelles. Il y reçut une lettre de Pichard, pleine de réflexions suggérées par la lecture

du *Producteur*. Il rentra à Paris en janvier 1826, et répondit, le 2 février, aux appréciations de Pichard :

« Vous me faites, lui disait-il, des observations très-justes sur le *Producteur*, mon cher ami. Nous aurons de la peine, en suivant la méthode scientifique, à percer la croûte d'ignorance que les hommes semblent trouver plaisir à garder sur leur tête. Mais ce que nous voudrions obtenir, c'est de former un noyau d'hommes raisonnables et ne craignant pas l'étude, de ces hommes qui lisent pour apprendre et non pour s'amuser. C'est un travail préparatoire et qui, si vous le remarquez, est d'autant plus nécessaire que les découvertes de l'esprit humain sont au-dessus de la portée du vulgaire. Jésus-Christ a eu besoin de moins d'apôtres que la secte philosophique du XVIIIe siècle n'en a exigé. Le régime industriel, régime entièrement constructeur, en a bien plus besoin encore que la philosophie destructive des voltairiens.

» ... Vous avez maintenant toutes nos données, mon cher ami; vous devriez bien nous épauler en nous adressant, sous la forme qui vous plaira, quelques bonnes choses pour notre doctrine. Vous avez déjà fait assez de réflexions sur tout ceci pour

avoir une quantité de matériaux prêts. Il faut que l'École polytechnique soit le canal par lequel ces idées se répandront dans la société ; c'est le lait que nous avons sucé à notre chère École qui doit nourrir les générations à venir. Nous y avons appris la langue positive et les méthodes de recherche et de démonstration qui doivent aujourd'hui faire marcher les sciences politiques, c'est-à-dire la philosophie générale, la physique sociale, la physiologie sociale; car tous ces mots conviennent à la science de l'homme considéré comme membre de la grande société. »

L'école saint-simonienne s'occupait, en effet, de former un noyau d'hommes disposés à lire pour apprendre et non pour s'amuser. Ses chefs, quoique non proclamés encore, manifestaient une grande prédilection pour les élèves de l'École polytechnique. Il y avait une réunion hebdomadaire, le vendredi soir, chez le rédacteur général du *Producteur*. Elle se composait, non-seulement des rédacteurs du journal, mais aussi des personnes qu'ils jugeaient convenable ou utile d'y amener. Cerclet recevait également tous les jours à son bureau les gens de lettres qui désiraient l'entretenir sur la doctrine et dont il pouvait accepter la collabora-

tion. C'est ainsi que Laurent, présenté par Armand Carrel, à la fin de 1825, fut associé à la rédaction du *Producteur*. Des élèves de l'École polytechnique, qui habitaient la même maison que lui, ayant témoigné le désir d'assister aux soirées du vendredi, leur introduction fut immédiatement agréée. Parmi eux se trouvaient Michel Chevalier, Abel Transon et Euryale Cazeaux.

Le noyau se formait, selon le vœu d'Enfantin. Rodrigue, Enfantin, Bazard, Buchez, Rouen et Cerclet se voyaient régulièrement, et composaient comme un conseil de rédaction et de propagande, auquel Laurent fut admis dans les premiers mois de 1826. Auguste Comte n'assistait à aucune réunion.

La participation d'Enfantin à la rédaction du journal devint de plus en plus active pendant le second trimestre. Sa correspondance ne se ralentissait pas toutefois. Pichard continuait de lui adresser des objections, et il avait fini par dire : « Laissons couler l'eau; les organes intellectuels de la société ne comprennent que les discussions relatives à des intérêts matériels... Nous ne recueillerons pas nous-mêmes le fruit de nos travaux, etc., etc. »

Il y a dans la réponse d'Enfantin quelques mots

qui attestent à quelle hauteur de pensée, à quelle sublimité d'abnégation s'était déjà élevé le grand apôtre de la nouvelle doctrine.

Paris, 6 mars 1826.

« Vous êtes donc un ennemi déclaré des doctrines du *Producteur*, mon cher ami? Vous me faites un compliment de condoléance, plein d'hérésies qui sont d'une telle force qu'elles ont l'air d'épigrammes.

« Laissons couler l'eau, dites-vous.

« Nous ne recueillerons pas nous-mêmes le fruit de nos travaux » — De quels fruits parlez-vous? La reconnaissance publique, l'estime, la considération, attachées à d'utiles travaux? Tout cela est, sans doute, d'un très-grand prix; et vous savez qu'Helvétius ne trouvait pas d'autre mobile aux plus généreux travaux; par conséquent, tout était pour lui de *l'intérêt bien entendu*. Mais qu'aurait-il dit à un homme peu croyant aux douceurs du paradis, et qui, certain, ou du moins presque certain d'être regardé par le public comme un rêveur, et de n'avoir en aucune façon cette gloire contemporaine dont vous parlez, jouirait assez du bonheur de proclamer ce qu'il croirait être la vérité, de s'en démontrer à lui-même toute la puissance, pour vo-

guer à force de rames sur cette eau que vous voulez laisser couler? Il l'appellerait un fou, ou tout au moins un mauvais raisonneur; et il ne se tromperait pas, sous un rapport : c'est que dans un pareil acte on *sent* plus qu'on ne *raisonne*. Mais mon cher ami, l'homme est aussi bien fait pour sentir que pour raisonner. Je sais comme vous que les éléments qui composent l'être qui vous écrit, dans cent ans, seront insensibles au bruit de la gloire. Je ne travaille donc pas pour le bien être-futur de l'azote, de l'hydrogène et de l'oxygène, qui pourront avoir contribué à former le défunt Prosper Enfantin; et cependant je m'occupe de l'avenir, je le *sens*. Je me passionne pour lui, je ne dirai pas comme une bête, au contraire comme un *homme*; car je crois que c'est ce qui nous distingue le plus de la bête. »

En appliquant à Enfantin le titre dont le monde chrétien a décoré l'Apôtre des gentils, il nous est revenu en mémoire que saint Paul, à travers les fatigues de l'apostolat, s'était résigné à faire des tentes pour vivre. En suivant Enfantin dans les premières années de sa mission philosophique et sociale, nous le trouvons subissant aussi l'épreuve des nécessités matérielles, comme son propre maître, Saint-Simon, les avait subies lui-même, quand il sollicitait un emploi auprès de M. de Ségur

et qu'il acceptait celui de simple copiste au Mont-de-Piété. Dans une lettre du 10 mai 1826, il annonce, à sa cousine Thérèse, qu'il est pourvu d'une fonction qui n'enchaîne pas son indépendance, et qui lui assure pour quelque temps une honnête existence.

« J'ai décidément pris une occupation, au moins pour deux ans, lui dit-il, je me suis laissé nommer liquidateur de la maison Chaptal fils, à 6000 francs d'appointements par an. Voilà, ajoute-t-il avec cette ironie gracieuse qui lui était familière, la partie MORALE de l'affaire. Ensuite, j'ai été bien aise d'être porté là par les créanciers et particulièrement par MM. Laffitte, Périer, Bodin et quelques autres qui me connaissent, parce que mes relations avec la famille Chaptal, et les services que je lui ai déjà rendus, font que l'acte de confiance des créanciers, en me chargeant de cette affaire, est d'autant plus honorable pour moi. »

La liquidation Chaptal n'empêcha pas Enfantin de continuer à faire, de la propagation doctrinale, l'œuvre capitale de sa vie, et d'accroître de plus en plus le nombre et l'importance de ses communications au *Producteur*.

Il avait publié dans le second volume (1er trimestre de 1826) :

1. Des banques d'escompte. (2 articles).
2. Des banquiers cosmopolites.
3. Le sol tremble.
4. Examen critique d'un livre de M. d'Hauterive, intitulé : *Notions élémentaires d'économie politique.*
5. Conversion morale d'un rentier.
6. Réflexions sur quelques questions de douane et de finance.
7. L'indépendant et la revue encyclopédique.
8. Examen des *opuscules financiers*, par Fazy.
9. Examen des *garanties offertes aux capitaux*, par Charles Comte.

Le 1er avril 1826, Cerclet avait cessé ses fonctions de secrétaire général. Sa retraite [1] devait amener un changement dans le mode de publication du journal qui, d'hebdomadaire devint mensuel. Ses principaux rédacteurs se chargèrent de remplir alternativement la fonction supprimée. En fait, ce fut Enfantin qui l'exerça plus particulièrement et presque seul ; la publication d'un nouveau prospectus ayant paru nécessaire, on lui en confia la rédaction.

1. Enfantin indique dans ses notes manuscrites les causes de cette retraite, elles avaient un caractère d'ordre privé. Enfantin ajoute :

« J'ai toujours conservé depuis lors, avec Cerclet, des relations, mais de loin en loin, jusqu'au moment où Bazard se sépara. Alors il se rapprocha de nous ; jusque là, je ne l'avais vu qu'à chacune des époques où la doctrine se manifestait avec le plus d'éclat, quoique ses visites eussent toujours l'air, de sa part, d'avis sinistres sur notre avenir, et de communications d'écueils qu'il venait nous signaler. »

« Cette note, dit-il dans ses manuscrits, fut rédigée par moi; elle fut notre PREMIER CREDO. » La voici :

PROSPECTUS

« A partir du 1er mai, LE PRODUCTEUR paraît tous les mois, la nécessité de développer convenablement les matières qui sont traitées dans ce journal, en conservant, toutefois, la variété indispensable aux ouvrages périodiques, a fait renoncer à la forme hebdomadaire, sous laquelle LE PRODUCTEUR a paru pendant six mois.

» En lisant avec attention les deux premiers volumes de ce journal on aura reconnu qu'il a pour but d'unir les *savants*, les *artistes* et les *industriels*, par une doctrine philosophique, en harmonie avec l'état actuel de la civilisation, et favorisant les progrès futurs de l'humanité, dans les directions *scientifique*, *morale* et *industrielle*.

» LE PRODUCTEUR continuera à envisager LES SCIENCES, quant à leur liaison philosophique et à leur application politique sous deux rapports importants, celui de *l'éducation sociale* confiée à la direction combinée des *savants* et des *artistes*, et celui de l'exploitation de la *nature extérieure*, d'après

les projets *scientifiques*, exécutés par les *industriels*.

» Les principales questions d'*économie politique*, et principalement celles qui regardent ce puissant élément d'union entre les travailleurs, LE CRÉDIT, seront traitées sous le point de vue de leur influence sur l'affranchissement successif de toutes les classes productives, et sur le développement de l'esprit d'*association industrielle*.

» LES BEAUX-ARTS qui doivent représenter, sous mille formes, l'*expression vive des sentiments moraux*, et qui peuvent contribuer puissamment à resserrer le lien social, ou à l'étendre pour augmenter sa force, en répandant la *philanthropie*, cette sublime inspiration des temps modernes, LES BEAUX-ARTS sont aujourd'hui en dehors des masses, parce qu'ils ne sont plus liés avec elles par des idées communes. LE PRODUCTEUR rappellera les *artistes* à leur noble mission; sa critique littéraire aura toujours pour but de montrer l'inutilité de leurs efforts, lorsqu'ils cherchent à faire vibrer dans le cœur de l'homme des cordes que le temps a brisées; c'est, dans une source philosophique nouvelle, qu'ils doivent retremper leur génie : puisant alors leur poétique enthousiasme dans l'avenir brillant de l'humanité, ils le révèleront à une gé-

nération active, qui, fatiguée d'un passé vieilli, leur demande des espérances et non des regrets.

» On rendra compte des productions importantes de l'*industrie, des sciences et des beaux-arts*, et tous les faits seront considérés d'après leur rapport avec l'amélioration du sort *physique, intellectuel et moral* du PRODUCTEUR. »

Le premier volume du *Producteur* mensuel ne renferma pas moins de quinze articles d'Enfantin, savoir :

1. Le temps et l'opinion publique.
2. Considération sur l'organisation féodale et l'organisation industrielle.
3. Système des emprunts et des impôts.
4. De la concurrence dans les entreprises industrielles.
5. Du traité de législation de M. Ch. Comte.
6. Du catéchisme d'économie politique de J.-B. Say.
7. Du résumé de l'histoire de la philosophie, par Laurent.
8. Des recherches sur les forces de la prospérité publique, par Roertgenn.
9. L'industriel — la France chrétienne.
10. De la méthode naturelle de la science politique, par M. Hillhouse.
11. De la réponse des soumissionnaires du canal maritime à M. Bérigny.
12. Du besoin de nouvelles institutions en faveur du commerce et des manufactures.
13. Du refus d'admission de M. Ch. Comte au stage.
14. Bases d'économie politique, par Cazeaux.
16. Réfutation de la réponse des soumissionnaires, par Bérigny.

Tous ceux des rédacteurs du *Producteur* hebdomadaire qui n'avaient pas entendu s'associer à l'élaboration, au développement et à la propagation d'une nouvelle doctrine générale, se tinrent en dehors du *Producteur* mensuel. Aug. Comte [1], atteint d'une grave maladie, avait cessé également sa collaboration depuis quelques mois. Les cahiers de mai, juin et juillet furent ainsi l'œuvre presque exclusive d'Enfantin, d'Olinde Rodrigue, de Bazard, de Buchez, de Rouen et de Laurent. Le nombre des rédacteurs, déjà si restreint, fut encore passagèrement amoindri par l'absence d'Olinde Rodrigue que ses affaires particulières appelèrent et retinrent, en Hollande, pendant une partie de l'été. Le 18 août 1826, Olinde écrivait d'Amsterdam à Enfantin :

« Le *Producteur* m'inquiète et me poursuit, je voudrais ne pas être cause de ses retards, mais je crains d'autres causes encore que la mienne. Écrivez moi, donnez-moi le bulletin de sa santé.

» Le décret du roi des Pays-Bas, pour Rubens, doit être mentionné dans notre journal. C'est l'occasion de proposer la statue colossale de Christophe

1. Aug. Comte avait publié des articles fort remarqués sur les sciences et sur les savants, ainsi que sur le pouvoir spirituel.

Colomb. Voyez M. Senty; il nous donnera peut-être quelques belles pages à ce sujet ; il serait aussi convenable d'en parler à M. Laffitte...

» Vous n'oubliez pas sans doute que le *Producteur* doit tenir, à l'occasion, de M. de Montlosier et des jésuites, un langage qui le place au-dessus du *Globe* et du *Journal de Commerce*, dont la conduite a été remarquée comme habile et conséquente par M. de l'Étoile...

» Ah ! mon cher, quelle besogne que la nôtre ! quel poids, non pas qu'une doctrine, mais qu'un journal de doctrine ! »

Dans les cahiers d'août, de septembre et d'octobre, Enfantin inséra encore quinze articles, d'après la table dressée par lui-même.

1. De la circulation.
2. Économie politique de J.-B. Say, dans l'encyclopédie progressive.
3. Conversion morale d'un rentier.
4. De l'Aristocratie, par Hip. Passy.
5. Post-scriptum d'un rentier converti.
6. Progrès de l'économie politique.
7. Troisième lettre du rentier converti.
8. Réponse au *Globe*.
9. Mémoire sur les engagements de Bourse, par Petit.
10. Nouvelles idées sur la population, par Everett.
11. École du Commerce — distribution de prix.
12. Établissement d'une maison de banque et de commission, de Marivaux.

13. Condorcet jugé par d'Eckstein, et De Maistre, par Mahul[1].
14. Éléments d'arithmétique complémentaire.
15. L'ami du bien.

Dans le dernier cahier (novembre 1826) Enfantin publia un second article sur les progrès de l'économie politique; article qui devait être suivi d'un troisième, faisant aujourd'hui encore partie des œuvres inédites de son auteur. Le même cahier renferme également quatre articles de mélanges sous ces titres :

1. Nouveaux principes d'économie politique.
2. Bibliothèque industrielle.
3. Mémoire de la société centrale d'agriculture, sciences et arts, de Douai.
4. Économie politique, par Schmalz.

Il est aisé de comprendre comment Enfantin, dans la seconde moitié de cette année, fut amené à dire pour excuser son silence avec Pichard :

« Paris, 10 août 1826.

« Je suis resté bien longtemps sans vous écrire, mon cher ami, parce que j'ai eu réellement beaucoup à faire depuis quelque temps. Vous vous serez aperçu, par le *Producteur*, que je ne reste

1. « Commencé par moi, fini par Laurent. »
(*Note d'Enfantin.*)

pas les bras croisés. Outre cela, je me suis chargé de la liquidation de la maison Chaptal fils, et cela m'occupe souvent plus que je ne le voudrais.....

» ..... Je ne vous écris pas plus longuement aujourd'hui. Le *Producteur* me talonne. Un de nos collaborateurs a perdu sa mère il y a deux jours; un autre est malade; un troisième est en voyage; le fardeau est lourd à porter. »

C'est ici le cas de dire dans quelle mesure les collaborateurs d'Enfantin l'aidaient à porter ce fardeau, en donnant le chiffre et le titre des articles fournis au *Producteur*, depuis sa fondation, par ceux de ses rédacteurs qui formaient déjà un noyau doctrinal.

ARTICLES PUBLIÉS

Par Olinde Rodrigue :

Dans le 1er volume : Considérations générales sur l'industrie. (deux articles.)
— le 2e — — — — —
— le 3e — Trois articles sur Henri Saint-Simon, et un sur la traite des noirs.
— le 4e — Un quatrième art. sur Saint-Simon, un sur Law, et des extraits de l'abbé Coyer.

Par Bazard :

Dans le 1er vol. 1. Des partisans du passé et de ceux de la liberté de conscience.
— *Id.* — 2. Sur une lettre de B. Constant, au rédacteur de *l'Opinion*.

Dans le 2e vol. 1. Considération sur les mœurs littéraires.
— le 3e — 1. De l'esprit critique.
— *Id.* — 2. Quelques réflexions sur Lamennais et le *Mémorial catholique.*
— *Id.* — 3. De la nécessité d'une nouvelle doctrine générale.
— le 4e — 1. Examen d'une dissertation de M. Guizot, sur le mot *encyclopédie.*
— *Id.* — 2. Considérations sur l'histoire.
— le 5e — 1. De quelques-uns des obstacles qui s'opposent à la production d'une nouvelle doctrine générale.

Par Buchez :

Dans le 1er vol.
— le 2e —
— le 3e — 1. De la physiologie (trois articles.)
— *Id.* — 2. Des écoles de médecine et de la police médicale.
— *Id.* — 3. *Anatomie des systèmes nerveux*, par Desmoulins.
— *Id.* — 4. Du *magnétisme animal*, par Bertrand.
— *Id.* — 5. Sur le manuel de clinique médicale, de M. Martinet.
— le 4e — 1. Des termes de passage de la physiologie individuelle à la physiologie sociale.
— *Id.* — 2. Quelques réflexions sur la littérature et les beaux-arts.
— *Id.* — 3. Subordination des sciences.
— *Id.* — 4. Physiologie de l'espèce.
— *Id.* — 5. Sur une lettre à M. d'Eckstein.
— le 5e — 1. Monomanie homicide.
— *Id.* — 2. Notice biographique sur M. Pinel.
— *Id.* — 3. De l'hygiène.

Par Rouen :

Dans le 1er vol. 1. Société commanditaire de l'industrie, (deux articles.)

Dans le 2e vol. 1. Sur un livre de M. Dunoyer, (deux art.)
— le 3e — 1. Troisième article sur M. Dunoyer.
— *Id.* — 2. De la classe ouvrière.
— *Id.* — 3. De l'exploitation agricole.
— le 4e — 1. De la classe ouvrière, (second article.)
— *Id.* — 2. De la division du pouvoir.
— *Id.* — 3. Considérations sur les constitutions démocratiques, par M. Laurentie.

Par Laurent :

Dans le 1er vol.
— le 2e — 1. D'un article du *Drapeau blanc.*
— *Id.* — 2. De l'examen et de la foi.
le 3e — 1. De Montlosier et de Lamennais.
— *Id.* — 2. Examen des fragments philosophiques de M. Cousin.
— *Id.* — 3. De l'inégalité.
— le 4e — 1. Fragments philosophiques de M. Cousin, (second article.)
— *Id.* — 2. Des préjugés historiques [1].
— *Id.* — 3. Considérations sur le système théologique et féodal, et sur sa désorganisation.
— le 5e — 1. Coup d'œil historique sur le pouvoir spirituel.
— *Id.* — 2. Les funérailles de Talma [2].

1. La question soulevée de nos jours, au sujet du premier empereur romain, est agitée et résolue, dans cet article, dans le sens mis en lumière par l'auteur de la vie de Jules César.

2. Talma dit en mourant, comme Saint-Simon, qu'il voulait être conduit *directement* au champ du repos, ainsi que l'a demandé Enfantin dans son testament.

Ce désir de Talma, exprimé à l'heure suprême, fit dire au *Mémorial catholique,* dirigé alors par Lamennais et l'abbé Gerbet :

« Nous venons de voir un comédien excommunié par l'Église, excommunier en quelque sorte l'Église à son tour, sa dernière

Ainsi, sur cent articles environ appartenant aux rédacteurs restés fidèles à l'idée saint-simonienne jusqu'à la suspension du *Producteur*, les collaborateurs d'Enfantin en avaient fourni ensemble cin-

volonté répudie la religion de J.-C. Il veut descendre hardiment dans le tombeau que Dieu va sceller sur lui. Cette intrépidité fait peur à un chrétien fidèle, mais il n'y a plus de chrétiens fidèles parmi nous, car aucun cri ne s'est fait entendre..... On a vu son convoi traverser Paris avec toutes les marques d'honneur que l'on devrait à un citoyen qui aurait sauvé la patrie..... Et ce n'étaient pas seulement des philosophes, des déistes ou des athées, que nous avons vu se presser autour du cercueil d'un homme mort en reniant l'Église de J.-C., c'étaient encore des hommes revêtus de fonctions publiques, et qui étaient descendus vers le cadavre d'un homme sans Dieu, avec les marques de leurs dignités. »

Le *Producteur* s'applaudit de ce qui fesait le désespoir du *Mémorial catholique*. « Cette fois, dit-il, ceux qui avaient estimé un bon citoyen et admiré un grand artiste, en dépit de l'excommunication, ont compris qu'ils pouvaient aussi honorer sa mémoire sans l'assistance du clergé qui l'excommunia, et cela suffit pour confirmer ce que nous avons si souvent répété aux écrivains rétrogrades et aux libéraux timides, que le pouvoir spirituel du moyen âge n'avait plus le gouvernement moral des peuples, dès que sa réprobation et ses apothéoses n'étaient plus l'expression et la mesure du blâme et de l'éloge sociaux tant vis-à-vis des morts que des vivants. »

Trente ans plus tard, le chrétien fidèle qui avait écrit ou dicté l'anathème jeté sur la tombe de Talma, justifiait lui-même nos remarques et nos présages sur le déclin rapide des directeurs moraux de la vieille société. Il nous a été donné de le voir renier à son tour l'Église romaine et se faire conduire *directement* à la fosse commune.

quante-deux, et Enfantin, seul, quarante-neuf et le prospectus, malgré le double fardeau de la liquidation Chaptal.

A la propagande par la presse, se joignait encore la propagande par la parole et par la correspondance.

Depuis la retraite de Cerclet, les soirées du vendredi avaient fait place à de simples réunions de rédacteurs, chez Rodrigue d'abord et plus tard chez Enfantin et chez Bazard. On s'y occupait de la préparation du numéro prochain du journal et de tout ce qui se rapportait à la propagation de la doctrine. Ils se rencontraient encore dans un dîner hebdomadaire qui avait lieu le mercredi au Palais-Royal chez le restaurateur Prévot. Ils se voyaient aussi fort souvent, le mardi, dans un salon (celui du général Lafayette) qui réunissait alors toutes les nuances du parti philosophique et libéral, depuis les chefs de l'école doctrinaire, MM. de Broglie et Guizot, jusqu'aux représentants de l'esprit démocratique le plus avancé, d'Argenson, Dupont de l'Eure et Béranger. C'est là que B. Constant, qui avait attaqué le *Producteur* dans la *Revue encyclopédique*, eut une discussion fort vive et fort curieuse avec Bazard, en présence d'un nombreux et brillant auditoire. Le célèbre tribun crut triom-

pher en terminant une de ses tirades contre toute doctrine philosophique et toute direction sociale procédant de haut en bas, en énumérant tous les maux qui viennent d'en haut à notre malheureuse planète : les déluges, la grêle, la neige, la foudre... « Ah ! M. Constant, lui dit Bazard, vous oubliez une chose, LA LUMIÈRE. » Sur ce mot, la conversation tomba, B. Constant, moins prompt à la réplique qu'à l'attaque, tourna le dos, et le groupe qui l'entourait se dispersa dans les salons.

Les rédacteurs du *Producteur* tenaient bon et les abonnés aussi. Mais ces derniers, tout en se maintenant, n'augmentaient pas de manière à couvrir les frais matériels du journal. Or, la plupart des actionnaires, peu pénétrés de la nécessité d'une nouvelle doctrine générale, et beaucoup plus rapprochés de B. Constant que de Saint-Simon, refusaient de continuer leur souscription. Il fallait donc se résoudre à interrompre la publication du *Producteur*. Le 12 décembre 1826, cette suspension fut annoncée aux abonnés par la circulaire suivante :

« Depuis plus d'une année que paraît LE PRODUCTEUR, vous avez pu juger qu'il était l'organe d'une doctrine philosophique complète qui embrasse l'en-

semble des faits généraux de la société. Ce journal, par la nouveauté même des idées qu'il représente, n'a pu se soutenir qu'au moyen de sacrifices faits par des bailleurs de fonds et par les principaux rédacteurs, signataires de cette lettre, qui se sont chargés gratuitement de sa rédaction.

» Aujourd'hui, l'abandon de nos principaux actionnaires nous oblige à suspendre la publication du PRODUCTEUR.

» Pour remplir nos engagements vis-à-vis de nos abonnés, nous les prévenons ici que nous terminerons, en un seul numéro double, le trimestre actuel; et qu'à partir du 1er janvier prochain, les personnes dont l'abonnement aurait encore à courir trois, six ou neuf mois, pourront faire retirer de chez M. Bossange père, rue Richelieu, n° 60, sur la présentation de leur quittance d'abonnement, l'excédant qui leur reviendra à cette époque.

» Nous consacrerons, dans notre prochain numéro, un article à l'explication détaillée de l'existence du PRODUCTEUR. Nous reviendrons à ce sujet sur les premiers pas de notre doctrine, sur tous les efforts qui ont été faits depuis sa production jusqu'à présent, et, décidés invariablement à ne pas abandonner des principes qui seront la base de tous nos travaux à l'avenir, nous indiquerons les moyens

auxquels nous nous sommes arrêtés pour continuer leur propagation.

» Cet exposé nous paraît un devoir, nous le remplirons avec toute franchise, parce qu'il nous est imposé par la nature même de la tâche que nous avons entreprise.

» Du reste, LE PRODUCTEUR n'étant interrompu que par l'effet d'obstacles purement matériels, nous saisirons la première occasion d'en reprendre la publication. »

ST. A. BAZARD, BUCHEZ. P. ENFANTIN,
P. M. LAURENT. O. RODRIGUE.
P. J. ROUEN.

» Cette note, dit Enfantin, fut rédigée par Bazard, c'était la première fois que tous nos noms figuraient ensemble et l'on prit l'ordre alphabétique. »

(*Extrait des manuscrits d'Enfantin.*)

III

(1826—1827)

A défaut d'une hiérarchie reconnue, formulée, l'ordre alphabétique était donc encore le seul moyen de classement employé par les disciples de

Saint-Simon. Cet ajournement provisoire de l'ordre selon la capacité devait même se prolonger tant que le *Credo*, ébauché à peine dans le prospectus du *Producteur* mensuel, ne serait pas religieusement complété et accepté par les quelques hommes qui formaient le premier corps enseignant du saint-simonisme. Il y avait toutefois des supériorités, déjà bien caractérisées quoique diversement senties, et dont l'influence suffisait pour établir l'unité, autant qu'elle était possible alors, dans le mouvement progressif du prosélytisme.

Mais que pouvait être ce prosélytisme, quand l'école, réduite à six membres, venait de perdre à la fois ses moyens de publication et de réunion? Certes, ses adversaires, B. Constant, Lamennais, d'Eckstein, Stendhal, le *Globe*, le *Catholique*, avaient toute raison de croire qu'elle n'était pas née viable, et que son tombeau serait bien rapproché de son berceau, puisqu'ils ignoraient et dédaignaient d'apprendre ce qu'elle était, ce qu'elle renfermait, et qu'ils ne voyaient en dehors d'elle que des obstacles et des empêchements à sa renaissance.

Heureusement, l'idée vraie et utile a une vitalité qui échappe souvent aux esprits les plus infatués de leur clairvoyance. Sans chaire, sans tribune, sans

aucun appui de journal ou de salon, la doctrine saint-simonienne, loin de disparaître du monde philosophique, s'y fit une place de plus en plus large. Ses organes pouvaient être contraints à se taire devant le public, mais nulle puissance n'avait prise sur leur foi active et féconde. Ils continuèrent de la répandre par la parole et par l'écriture, agissant sur leurs relations acquises, saisissant toutes les occasions d'ouvrir des relations nouvelles, multipliant les correspondances et les envois de livres. Les élèves de l'École polytechnique, admis aux réunions primitives du *Producteur*, étaient bien devenus à peu près étrangers à ses rédacteurs, quand les soirées de la rue des Jeûneurs avaient pris fin. Mais, en s'éloignant forcément du centre doctrinal, ils avaient emporté avec eux des impressions ineffaçables, et ils étaient restés fidèles au journal tant qu'il avait vécu, le lisant et le faisant lire avec sympathie, à leurs camarades, à leurs amis, à leurs familles, partout où s'étendait le cercle de leurs connaissances.

Ce mouvement d'expansion silencieuse avait fait assez de progrès, dès 1826, pour que deux anciens élèves, des plus distingués de cette école, destinés à faire partie plus tard du collége saint-simonien, se fussent entretenus de la nouvelle doctrine dans leur

correspondance. Le 15 mai de cette année, Margerin avait écrit à Fournel :

« Pendant que M. Cousin étudie l'homme en lui-même, et présente les lois de son intelligence, d'autres philosophes étudient l'espèce humaine, et recherchent les lois de son développement. Une nouvelle école s'élève qui prend le nom de *positive;* son but est de déterminer la forme sociale *finale* qui convient à l'espèce humaine, et les formes sociales intermédiaires qu'il faudra traverser pour y arriver. Ses moyens sont l'observation. Plus généralement, *elle se propose de déterminer l'avenir en fonction du passé.* Fondée par H. Saint-Simon, il y a quelques années, modifiée depuis par A. Comte, bornée encore à un petit nombre d'adeptes, la nouvelle école poursuit ses travaux dans le silence, sans paraître se soucier du suffrage de ses contemporains; c'est à l'avenir qu'elle s'adresse; le présent l'ignore ou ne la comprend pas. »

M. Pichard était de ceux qui ne se souciaient pas de comprendre; son siége était fait, et il ne voulait pas s'en détourner. Aussi ne cessait-il d'inviter Enfantin a abandonner les choses à leur cours natu-

rel et à laisser couler l'eau, selon sa figure favorite. Enfantin protesta de nouveau contre cette étrange maxime. »

Paris, 21 avril 1827.

« Je ne conçois pas, lui dit-il, votre persévérance à dire qu'il faut laisser couler *l'eau*. Faites-moi le plaisir de réfléchir à ce que c'est que cette eau qui vient se placer là, comme s'il y avait un fleuve? Quel est ce fleuve? Est-ce de l'hydrogène et de l'oxygène qui composent cette eau? et dans quelle proportion ces gaz y sont-ils combinés? Vous vous servez là du langage poétique. « Chaque navigateur, dites-vous, doit faire suivre à sa barque la direction générale du fleuve, pour sa propre satisfaction; etc., etc. » Mais ce fleuve, ce sont des hommes; c'est plutôt une troupe qui marche. Dire que chaque individu de la troupe doit marcher avec les autres pour sa satisfaction; c'est très-juste; mais où va-t-elle, cette troupe? Qui peut la diriger, si ce ne sont pas ceux qui voient d'avance où il lui est le plus convenable d'aller? Pour cela il faut avoir bien étudié la série des pas précédents, et indiquer un but à la troupe. Ce sont les hommes qui indiquent le but et qui savent, ou passionner les masses pour ce but, ou

les convaincre qu'elles doivent nécessairement l'atteindre, qui sont les véritables pilotes. Et comment voulez-vous que ces pilotes habiles disent : « l'espèce humaine marchera bien; *car* j'ai appris tout ce qu'il fallait pour être bon pilote, et je ne la dirigerai pas. Ce que je sais prouve ce que les autres savent; je jouis contemplativement de ce que l'humanité fera sans moi; et cependant je suis bien convaincu que j'en sais plus que tout le monde sur la marche qu'on doit suivre. » — Ce raisonnement serait très-mauvais, car, dans un moment donné, la plus petite parcelle d'intelligence supérieure à celle des hommes les plus avancés fait un homme de génie; et ce sont ces hommes là qui entraînent l'humanité. Ils ne laissent pas couler l'eau; ils rament pour faire avancer la barque, qui, sans eux, irait encore, mais irait beaucoup moins vite.

» ENFANTIN. »

Les objections persistantes de M. Pichard étonnaient d'autant plus Enfantin qu'elles contrastaient avec les dispositions sympathiques dont la doctrine de Saint-Simon était l'objet parmi les anciens élèves de l'École polytechnique. Mais les intelligences privilégiées, qui avaient traversé cette école, n'étaient pas seules cependant à comprendre que la concep-

tion saint-simonienne méritait d'être prise en sérieuse considération. Dans le midi de la France particulièrement, et aux environs de Toulouse, la lecture du *Producteur* avait profondément impressionné des avocats, des médecins, des professeurs, des négociants, des agriculteurs. L'un deux, M. Resseguier de Sorèze, vivement contrarié par la disparition du journal saint-simonien, désira être renseigné sur les dispositions de ses rédacteurs, et il leur adressa dans ce but la lettre suivante :

A Messieurs Rodrigue, Enfantin, Bazard, Laurent, Buchez et Rouen.

le 7 mai 1827.

« Messieurs.

« Lorsque je priai l'ami, qui a parlé à deux de vous, de passer au bureau du *Producteur* pour savoir ce qu'étaient devenus les deux numéros de ce journal, qui, d'après votre circulaire du mois de décembre, devaient paraître incessamment, réunis en un seul volume, j'avais moins pour but de réclamer l'exécution de vos engagements, que de savoir

si vous renonciez définitivement à la publication de vos idées ; et dans l'hypothèse contraire, qui me paraissait la seule probable, de connaître les moyens que vous adopteriez à l'avenir pour répandre votre doctrine, afin de me procurer sans délai vos écrits dont je suis très-avide.

» L'ami dont je vous parle, m'ayant écrit que vous désiriez recevoir de moi quelques lettres sur les matières qui ont été l'objet de vos travaux, et ce désir de votre part se conciliant merveilleusement avec le besoin que j'éprouve d'éclaircir quelques doutes et de dissiper quelques nuages qui s'opposent encore à l'adoption complète de votre doctrine, j'accepte donc avec plaisir la proposition que vous me faites.

» Absorbé par des occupations agricoles, ce n'est que par récréation, et dans mes moments de loisir, que je me livre aux études morales et politiques, que j'ai toujours affectionnées. J'attache néanmoins de l'importance à me tenir au courant de ces diverses sciences. Dans une pareille disposition d'esprit, vous concevez que l'apparition du *Producteur* ait été un événement intéressant pour moi. Quoiqu'il vînt heurter quelques-unes de mes opinions, je l'accueillis comme une bonne fortune : du talent, de la dignité, un ton de discussion tel que je le désirerais à

tous les écrivains politiques, des idées souvent grandes et neuves, et surtout une manière large et féconde d'envisager le passé, voilà plus de titres qu'il n'en fallait pour recommander vos écrits à tout esprit impartial. Je me hâtai de donner connaissance de votre journal à quelques amis, faits pour l'apprécier, qui se trouvent disséminés dans le Languedoc et j'obtins le résultat que j'en espérais ; je vous avais procuré cinq à six abonnements, qui, dans quelque temps, en auraient amené d'autres, lorsque la nouvelle de la suspension du *Producteur* vint nous contrister tous. Elle nous affligea d'autant plus vivement que la plupart des questions de politique générale, qui ont été traitées dans vos écrits, ne sont pas encore entièrement résolues pour nous, et que, livrés à nos seules méditations, nous désespérons d'arriver à une solution dégagée de toute incertitude.

» Vous faire connaître les diverses questions sur lesquelles nous nous entendons complétement, exposer les doutes qui en obscurcissent quelques autres, vous rendre compte des obstacles que rencontre l'ensemble de votre doctrine, voilà, messieurs, tout ce que je puis.

» Si un travail entrepris dans ce but, peut vous être agréable, je suis très-disposé à m'y livrer ;

j'attendrai votre réponse avant de l'entreprendre, mais quelle que soit votre décision à ce sujet, vous m'obligerez néanmoins, en me faisant connaître quels sont vos projets pour l'avenir, afin que je puisse répondre quelque chose de positif, aux diverses personnes qui s'adressent à moi pour connaître votre détermination ultérieure, au sujet du *Producteur*.

» L'on m'a demandé, et je me l'étais demandé souvent à moi-même, quels motifs avaient empêché M. Auguste Comte, de participer à la rédaction du *Producteur*, pendant les sept derniers mois de sa publication.

» RESSEGUIER. »

Enfantin se chargea de donner suite à cette importante ouverture; voici sa réponse :

Paris, 20 mai 1827

« M. Borrel (médecin) m'a remis la lettre que vous avez adressée aux principaux rédacteurs du *Producteur*. Nous nous félicitons particulièrement, M. Rodrigue et moi, d'avoir rencontré votre ami chez M. Bossange, et d'avoir ainsi provoqué cette correspondance.

» Vous voulez bien nous offrir, Monsieur, de nous faire connaître les points de doctrine sur lesquels

vous êtes complétement d'accord avec le *Producteur*, de nous exposer les doutes qui en obscurcissent quelques autres, enfin de nous rendre compte des obstacles que rencontre l'ensemble de notre doctrine; digne d'apprécier les jouissances philosophiques, vous devez sentir combien votre offre nous est agréable. Depuis la création de la doctrine que nous cherchons à répandre, cette doctrine n'a pas manqué d'adversaires, et malgré la réputation de quelques-uns d'entre eux (Benjamin Constant, d'Eckstein, le *Globe*, etc., etc.,) aucun d'eux ne s'est présenté avec des armes philosophiques, aucun d'eux n'a voulu discuter; tous ont prétendu juger ce qu'ils n'ont pas daigné étudier. Si les rapports avec le public éclairé auquel nous avons voulu nous adresser étaient toujours de cette nature, si nous n'avions, par exemple, à soutenir que des discussions comme celle dont vous avez pu prendre connaissance dans les derniers numéros de la *Revue encyclopédique*, il en résulterait pour nous, non pas la conviction que nous sommes dans l'erreur, mais la pénible certitude que nous sommes encore assez éloignés de l'époque où on examinera notre doctrine avec les dispositions philosophiques que vous témoignez. Nous recevrons donc avec le plus grand plaisir, Monsieur, le travail auquel vous êtes disposé

à vous livrer, nous chercherons à lever les doutes qui s'opposent à l'adoption complète de notre doctrine, et vos observations nous aideront à détruire les obstacles qu'elle rencontre. Veuillez m'adresser vos lettres.

» Vous désirez savoir pourquoi M. Comte n'a plus travaillé au *Producteur* pendant les sept derniers mois de sa publication? M. Comte, immédiatement après son dernier travail imprimé dans le *Producteur*, a fait une maladie extrêmement grave qui nous a privé et nous privera encore des secours de sa forte intelligence.

» Vous nous demandez quelques détails sur nos projets pour l'avenir? Lorsque les travaux dont le *Producteur* nous accablait ont cessé, nous avons tous trouvé le temps d'être malades, et aucun de nous n'y a échappé. Nous avons promis de donner un résumé général de notre doctrine pour terminer cette première série des travaux de l'école de Saint-Simon; nous le donnerons non-seulement parce que telle est notre promesse, mais parce que nous croyons que l'intérêt philosophique de la doctrine exige que nous rappelions l'attention sur l'ensemble, après l'avoir longtemps occupée des détails.

» Nous ne songerons à déterminer la forme sous laquelle nous continuerons à propager nos idées,

que lorsque ce résumé aura paru. Nous pensons qu'il nous donnera plus de facilités pour faire sentir à quelques personnes les germes d'avenir que renferme notre doctrine; peut-être alors se décideront-elles à les cultiver en partageant avec nous les sacrifices de tous genres que nous faisons et continuerons à faire pour préparer les esprits à les recevoir.

» Nous nous occupons donc de notre résumé autant que nos santés nous le permettent, aussi travaillons-nous fort peu; nous ne pouvons pas même vous dire l'époque précise à laquelle nous pensons qu'il sera terminé.

» Les relations que nous allons entretenir avec vous, Monsieur, nous mettront à même de vous informer des projets auxquels nous nous rattacherons pour l'avenir. Nous comptons sur vous et vos amis pour seconder nos efforts. Nous vous adressons, pour en prendre connaissance et les leur communiquer, quelques exemplaires des derniers ouvrages de Saint-Simon ou de ses élèves avant le *Producteur;* peut-être éclaireront-ils des parties que vous avez trouvées obscures dans notre journal.

» ENFANTIN. »

A cette époque, la santé d'Enfantin, sa belle et forte nature, qui semblait défier les agitations, les soucis et les fatigues, laissait apercevoir des symptômes d'altération et donnait quelques inquiétudes. Les médecins intervinrent. Ils conseillèrent les distractions et le repos sous une latitude méridionale. Enfantin, songeant à sa famille de Romans, avait tourné les yeux vers le Dauphiné, et annoncé à ses cousines sa visite pour le mois de septembre. En d'autres temps, cette résolution aurait causé une grande joie à Curson. Cette fois, on eut l'air de craindre que le jeune philosophe, lancé dans les hautes spéculations de l'esprit, ne trouvât plus les mêmes charmes au séjour champêtre qui était plein des plus heureux souvenirs de son enfance. Cette appréhension fut même nettement exprimée à différentes reprises, ce qui amena Enfantin à répondre à mademoiselle Thérèse Nugues, dans une lettre du 26 juin 1827 :

« Tu me dis et me répètes sous beaucoup de formes que je m'ennuierai avec vous parceque je suis un *grand homme* et vous de petites femmes (tu vois donc jaune ce qui est blanc); que j'ai besoin des figures de Paris, quand on m'ordonne, pour ma santé, de quitter Paris, etc., etc. Je n'irai

pas vous prouver mathématiquement que je ne suis pas si grand que vous le dites, ni vous aussi petites, la démonstration vous prouverait encore davantage ma grandeur, puisqu'elle montrerait que je raisonne mieux que vous, que je sais mieux mesurer les tailles. Je ne vous dirai pas non plus que la province renferme des figures aussi agréables que Paris, je ne vous dirai rien de tout cela, mais je vous ferai, j'espère, assez d'amitiés pour vous prouver mieux que par des raisonnements, que ma grandeur s'accommode fort bien de votre petitesse de province. »

L'affaiblissement physique qu'Enfantin éprouvait ne ralentissait pas son activité morale ni sa fécondité intellectuelle. Peu de jours après sa lettre à Thérèse, le 6 juillet, il écrivait au docteur Bailly une des épîtres les plus intéressantes et les plus complètes qui soient sorties de sa plume. Il l'appréciait ainsi lui-même dans une note que nous reproduisons textuellement : « Cette lettre, dit-il, est une des plus importantes; elle peint très-bien la situation de nos esprits depuis la fin du *Producteur*, jusqu'à sa date, et cette situation explique à l'avance les schismes postérieurs. » (Note d'Enfantin, d'octobre 1832.)

Depuis la fin du *Producteur*, en effet, ses rédac-

teurs s'occupaient surtout, dans leurs réunions intimes, de la question religieuse que Saint-Simon avait soulevée en 1802 dans son premier écrit et qu'il avait développée dans sa dernière publication en 1825. Ils se demandaient si la raison humaine, dans ses prétentions au positivisme, admettrait désormais des croyances religieuses indépendantes de l'observation scientifique. Les uns, nourris de l'étude des philosophes matérialistes du XVIIIe siècle et des physiologistes du XIXe, inclinaient vers la négative, vers le rationalisme absolu, et se fondaient sur quelques passages des écrits du maître, pour considérer la théologie future comme devant entrer dans le domaine des sciences expérimentales.

Enfantin, sans être plus disposé que Saint-Simon à maintenir l'intervention suprême du surnaturel et des idées révélées en matière religieuse, insistait sur ce fait capital et tout à fait naturel, que l'homme est doué de la double faculté de sentir et de raisonner, que le concours du sentiment n'est pas moins certain que celui du raisonnement dans la formation des connaissances et des jugements humains, et que les notions et les idées d'origine sentimentale, pouvaient très-bien être marquées religieusement du sceau de la vérité, sans qu'elles

eussent subi l'épreuve d'une démonstration mathématique, et sans qu'il y eût pour cela superstition, si, d'ailleurs elles ne contrariaient en rien les données positives de la science. Voici du reste comment il posait la question dans sa lettre au docteur Bailly :

« L'abstraction, au moyen de laquelle nous séparons l'homme en trois facultés principales, n'étant créée par nous que pour la facilité d'examen, et l'homme étant UN, doit-on considérer comme vraie ou comme fausse la proposition suivante ?

» L'espèce humaine est douée de la faculté de percevoir *sentimentalement* les choses dont elle ne se rend pas *raison*, et, par suite, de formuler cette perception en une institution sociale ayant le caractère de croyance commune, nommée RELIGION, et soumise dans ses perfectionnements au développement simultané des *sciences* et de l'*industrie*. »

C'est la vérité de cette proposition qu'Enfantin s'appliquait à démontrer dans sa lettre. Les prolégomènes de la théologie nouvelle y sont largement et clairement exposés. Il ne prétendait point amoindrir l'empire de la science au profit de l'imagination ; il signalait au contraire l'appui que la science

devait chercher et trouver dans l'inspiration, pour s'élever jusqu'aux sommets qu'il lui était impossible d'atteindre et d'explorer toute seule.

« Les savants, disait-il, obéissant autrefois à leur imagination, portaient dans la science le sentiment de Dieu, comme explication suffisante de l'inconnu : le mal n'était pas là, de même que le progrès ne consiste pas en ce que les savants ne croient plus en Dieu ; mais en ce que les gens qui exercent une portion de leurs facultés (la partie rationnelle) ne se satisfont plus, dans leurs travaux particuliers, de trompeuses analogies et de rapports instinctifs et spontanés qui portent à donner une solution des problèmes, avant de l'avoir examinée sous toutes ses faces. Toutefois si cette facilité de sentir d'avance ce que l'observation vérifiera, si ce génie qu'on peut appeler *inspiration*, ne prêtait pas son secours à la science, en un mot si l'homme raisonnait constamment, combien le cercle de ses connaissances s'agrandirait avec peine? La faculté d'imaginer, de conjecturer, est donc indirectement une source féconde dans laquelle l'intelligence humaine ira toujours puiser chaque fois qu'il se présentera un problème à résoudre, et par conséquent où elle prendra toujours la solution du grand pro-

blème de l'existence de l'univers, même avec l'astronomie, la physique et la chimie positives.

» Dans la discussion qui existe entre nous, ajoutait Enfantin, Bazard reconnaît l'existence de cette disposition *mystique* au moyen de laquelle l'homme se met en rapport sentimental avec l'univers et imagine une vie éternelle ; mais ce sentiment ne joue pas suivant lui un rôle social plus grand que tout autre sentiment individuel, tel que l'amour de père à enfant, de femme à homme, etc. Il ajoute que tout sentiment de l'homme lorsqu'il lui est prêché par un artiste, le prédispose indirectement à tous les autres sentiments, qu'ainsi des hommes réunis, entendant prêcher sur l'amour du père à l'égard de l'enfant, sortent de là meilleurs pères et aussi meilleurs maris, meilleurs maîtres, meilleurs citoyens. Les mystiques également, sortant du prêche mystique seraient meilleurs citoyens, comme ils le seraient en venant d'entendre la bonne mère de Florian.

» Cette dépendance des sentiments nous paraît juste, mais nous ajoutons : si chaque sentiment particulier rappelle tous les sentiments, *c'est qu'ils sont tous liés*, tous susceptibles d'être *systématisés*. Quel est le lien des sentiments? On nous répond la *philanthropie*, qui comprend tous les rapports sentimentaux des hommes entre eux.

» Mais la philanthropie ne saurait comprendre les sentiments de rapports avec l'univers, donc le sentiment *mystique* échapperait au lien général? »

De là, Enfantin concluait à la nécessité d'un lien plus général, embrassant l'universalité des êtres, fondé sur le SENTIMENT RELIGIEUX.

Ce grand problème devait rester quelque temps encore à l'étude et en discussion, parmi les disciples de Saint-Simon, avant de recevoir une solution à laquelle on pût attacher le caractère dogmatique.

Le prosélytisme épistolaire suivait d'ailleurs son cours. Resseguier s'était empressé d'accepter une correspondance suivie avec les anciens rédacteurs du *Producteur*, et de leur demander des explications sur les points de la doctrine qui l'embarrassaient. Enfantin se chargea de les lui donner nettes, précises, et ce fut pour remplir cette tâche qu'il lui écrivit, le 19 août 1827, une seconde lettre qu'il commençait ainsi :

« Avant toute réponse aux objections philosophiques, une chose me paraît claire, c'est qu'une journée de conversation vaudrait mieux que dix lettres; or, le désir que vous montrez de connaître à fond notre doctrine, et celui que nous avons de nous lier entièrement d'idées avec un esprit comme

le vôtre, m'engage à vous proposer le moyen suivant : votre santé vous force à voyager, les médecins m'ordonnent un voyage, et je serai en septembre et octobre sur les bords de l'Isère. Partageons la route, donnons-nous rendez-vous à Montpellier, et là nous coulerons à fond, en quelques bonnes journées, tout ce que nous pourrons. J'aimerais encore mieux qu'il pût vous convenir de passer l'hiver à Paris, mes amis me disent qu'ils auraient autant de plaisir que moi à faire votre connaissance et j'aimerais à partager ce plaisir avec eux. »

Abordant ensuite les objections de Resseguier, Enfantin s'attachait à réfuter celle qui s'appliquait à la définition du but social.

« Ce but, disait-il, peut être présenté sous trois faces, ou sous une seule qui les renferme toutes. Quand il y a une éducation générale commune, l'expression du but est unitaire. A notre époque, nous devons frapper à toutes les portes, attaquer chaque spécialité; présenter aux artistes, si nous pouvons, un but sentimental pour l'humanité, aux industriels un autre but, aux savants un autre, de manière, toutefois, à ce que ces trois buts se confondent en un seul, lorsqu'une image qui les renferme

tous pourra être présentée aux masses, sans produire de confusion et d'obscurité.

» Le but pour lequel la société s'*organisera* est sans contredit la *production;* c'est un but constant et définitif; s'organiser le mieux possible sera s'organiser de manière à produire le plus possible, mais par quelle image pourrait-on rendre sensible la production la plus complète sous le rapport sentimental ou intellectuel? Peut-être hésiterez-vous à résoudre cette question, tandis que l'exploitation la plus complète du globe a l'avantage de faire naître une idée nette de la plus grande production matérielle possible, production qui d'ailleurs exige (pour atteindre un maximum) le plus haut degré possible de *science* et le plus grand développement de *sentiments.* »

Cette lettre, qui ne renfermait pas moins de huit pages, resserra fortement le lien doctrinal que la seule lecture du *Producteur* avait formé, et qui devait donner pour adhérents au saint-simonisme, dans le midi, un groupe considérable d'hommes d'élite. Elle se terminait par la proposition d'un rendez-vous à Montpellier pour le courant d'octobre, et fixait au 5 septembre le départ d'Enfantin pour Romans. Elle était accompagnée d'une note sur la civilisation

de la Turquie et de l'Asie [1], laquelle est comprise dans les manuscrits en voie de publication.

La réponse de Resseguier fut adressée à Romans. Enfantin continua ses explications sur le but social et aussi sur le pouvoir spirituel de l'avenir, dans une nouvelle lettre, portant la date du 4 octobre. Il annonça, de plus, à son correspondant, qu'il ne pourrait le voir à Montpellier, étant obligé de rentrer à Paris à la fin du mois.

La fin du mois ! elle devait être cruelle pour Enfantin. Elle lui enleva son frère unique, son ami, son camarade, Auguste Enfantin, paysagiste distingué, empoisonné par les miasmes des Marais-Pontins dans ses excursions d'artiste.

1. « Cette note, toute incomplète qu'elle était, a dit Enfantin, est restée, pendant toute la durée de notre développement théorique, comme témoignage de l'impuissance où nous étions, nous, fils de chrétiens, de faire autre chose, dans nos travaux historiques, que l'enchaînement de l'histoire chrétienne; toujours le problème relatif à l'Orient nous a été posé, et pourtant il n'existe aucun travail à ce sujet parmi tous nos écrits. S. Simon aussi avait à peine touché cette face de la vie humaine; Comte, d'après lui, n'a guère parlé de l'Orient que pour en rattacher le développement aux progrès de la science par les Arabes. Ce silence n'est-il pas une justification bien visible de notre foi sur l'union intime de ces mots : ORIENT et CULTE? De même qu'en Orient, le *dogme* nouveau s'élaborera peut-être comme développement des livres de l'Inde, et le *culte* nouveau des fils de Mahomet s'inspirera encore de nos vieilles cathédrales. »

(*Note d'Enfantin,* datée de Sainte-Pélagie, le 30 décembre 1832.)

Cette douloureuse nouvelle lui parvint le 5 novembre à Curson. Son ami Holstein la lui annonça, de Paris, en des termes qui la fesaient seulement pressentir. Enfantin ne pouvait s'y tromper ; il répondit sur le champ à Holstein :

Curson, 5 novembre 1827.

« Tu ne me dis pas tout, mon ami, mais ta lettre est assez claire, c'est encore à toi que j'ai recours, songe pour moi à père et mère.

» Vas voir Camille à la caisse d'amortissement, si personne à la maison ne sait encore cette affreuse nouvelle, prie-le de voir si madame Sivert est à Paris (rue Martel, n° 5), c'est la personne qui pourra rendre le plus de soins à ma mère en pareille circonstance. Je ne sais que faire. Dois-je aller pleurer avec ma mère, ou pleurer comme je le fais ici? Donne-moi conseil. — Ta lettre est bien terrible, heureusement elle m'a trouvé mieux portant que je ne l'ai été depuis un an. Pauvre Auguste ! Peut-être m'as-tu dis tout ce que tu savais, il n'en est pas moins perdu. Entends-toi avec Camille pour que deux amies de maman soient vite près d'elle quand on lui apprendra. Madame Sivert et mademoiselle Aglaé sont ces deux personnes.

Camille recevra en même temps que ces lettres un mot de ses sœurs. Surtout, arrangez-vous, s'il est possible, pour ne pas porter trop rapidement ce funeste coup. Commencez par des inquiétudes sur le long silence d'Auguste; faites tout ce que vous pourrez pour faire traîner en longueur. La tête de ma mère ne supporterait pas un pareil malheur annoncé brusquement.

» J'attends ta lettre de demain avec toute l'impatience possible, quoique je n'espère rien. Dis-moi ce qu'il faut que je fasse, mon pauvre ami, tu as cette année toutes les charges de l'amitié ; je t'embrasse et t'aime pour moi et pour ce pauvre ami. »

La seconde lettre d'Holstein ne justifia que trop la triste certitude qui n'avait pu échapper à la pénétration d'Enfantin à travers les réticences de son ami. Le 7, Enfantin écrivit encore à celui-ci, en le chargeant d'une lettre pour son père.

« Voilà, mon ami, lui dit-il, un mot pour mon père, je veux que ma mère ait presque chaque jour des nouvelles de ma santé, jusqu'à mon arrivée, qu'elle n'ait pas d'inquiétudes à ajouter à sa douleur. Cette affreuse nouvelle est souvent encore pour moi un songe. Ce pauvre ami, quelle triste fin!... Je crains de ne plus recevoir de lettres de

toi ici, parce que tu me croiras parti. On ne voulait pas ici que je précipitasse mon voyage, et surtout que je partisse seul; une de mes cousines m'accompagne et j'en suis bien aise pour ma mère, car elle sera pour elle une bonne consolation. — Comme cette lettre nous a tous accablés ici! Heureusement pour mon retour, j'étais très-bien quand ta lettre m'est parvenue, et je suis encore bien aujourd'hui. Je ferai ce voyage avec tous les soins possibles, et je pense bien n'en pas souffrir, et ne pas affliger encore ces bons parents en leur ramenant leur fils, leur seul fils, souffrant et faible. Mon pauvre ami, je te recommande encore Ménilmontant. Fais-les revenir à Paris, si tu vois que mon père ne se remet pas, au bout de quelques jours, à travailler son jardin.

» Adieu, voici un mot pour mademoiselle de Saint-Hilaire que je suppose près de maman. Je lui dis de disposer de toi, comme de moi-même, pour tout ce qu'elle jugerait utile, en ce moment, pour père et mère.

» Tout à toi, mon bon ami.

» Je rouvre ma lettre pour te dire que je reçois celle de papa qui me tranquillise et me fait du bien. Combien tout cela est affreux! Pauvres parents, ils se contraignent pour moi... »

Quel singulier destructeur des liens du sang et de l'esprit de famille! Les réflexions, que nous a suggérées la correspondance si touchante de Saint-Simon avec son père, trouveraient encore ici leur place. Enfantin nous les rappellera aussi souvent qu'il aura à démontrer, par son langage et par ses actes, que ses affections privées n'étaient ni étouffées ni attiédies par ses convictions philosophiques et religieuses.

Lorsque la nouvelle de la mort de son frère était venue surprendre Enfantin à peine remis d'une crise nerveuse qui avait semé l'alarme autour de lui, il songeait à retarder jusqu'en janvier son retour à Paris. Il avait même annoncé cette intention à Buchez, qu'il tenait informé de l'état de sa santé, et qui cultivait et pratiquait la médecine, avec distinction, au milieu de ses préoccupations de penseur et de philosophe.

Buchez avait combattu cette prolongation de séjour en Dauphiné par des considérations hygiéniques [1] d'autant plus déterminantes qu'elles étaient

1. « La crise de nerfs que vous avez eue, disait Buchez, prouve combien c'était avec raison qu'on attribuait l'état de votre santé à votre changement de régime, qui, d'industriel qu'il était, est devenu purement intellectuel. Sans doute des actes qui allaient très-bien avec une vie active, nullement avec celle du cabinet, ont contribué à votre maladie..... Vous dites que vous voulez rester jusqu'en janvier; Diable! Mais ne pleut-il pas

corroborées par des convenances et des nécessités d'un autre ordre. Sa lettre, assez étendue et pleine de sages avis, renfermait un témoignage précieux de la supériorité déjà acquise à Enfantin, dans le groupe primitif du saint-simonisme, et de son aptitude spéciale à prendre l'initiative, à donner l'impulsion, à inspirer la confiance et à faire accepter l'autorité morale, sous forme gracieuse, aux esprits les moins disposés à la discipline.

« L'école est comme dissoute depuis votre départ, disait Buchez; vous étiez le lien qui unissait les parties. J'ai rencontré deux fois Rodrigue dehors et une fois dans la cour de ma maison. Je ne vois guère Rouen. Plus de travail commun; j'ai demandé à Rodrigue s'il travaillait à part, point de réponse. Bazard et Laurent demeurent trop loin. Vous nous manquez, mon cher Enfantin.....

» Cependant, ne croyez pas que notre doctrine reste sans gagner du chemin [1]; nous acquérons des partisans. Boulland nage en pleine eau, et

beaucoup et plus qu'à Paris, en Dauphiné? Quand vous ne pourrez plus sortir, pourrez-vous prendre l'exercice que vous prendriez à Paris? etc., etc. »

1. Dans cette même lettre, Buchez pose la question de la hiérarchie; il se demande si, dans l'état de désordre de l'école, il n'y a pas quelque chose à faire pour arriver à l'unité de direction. « Faut-il que quelques-uns d'entre nous, dit-il, prennent la souveraineté par le travail? Mais il y a un sentiment qui en

il a entrepris trois conversions qui vont bien.....

» Nous allons essayer une grande affaire [1], Bazard, Laurent et moi; vous la saurez, si elle se conclut, et aussitôt.

» Bazard me charge de vous serrer la main; Laurent, qui fourre de la doctrine dans sa réponse à Montgaillard, vous salue; tous souhaitent de vous revoir. Rouen vous écrit [2]. »

Les collaborateurs d'Enfantin virent malheureusement leur vœu unanime trop tôt satisfait. Leur ami, quoique malade encore, fut ramené brusquement à Paris par le coup qui le frappait si cruel-

empêche; c'est celui de l'engagement grave et moral qui doit nous unir; c'est celui de l'intérêt des idées qui perdent à être négligées, fût-ce d'un seul de leurs premiers partisans. »

1. Il s'agissait de la publication d'un *Dictionnaire philosophique du* XIXe *siècle*, dont le prospectus fut rédigé par Bazard. Ce projet fut abandonné dans la suite, pour faire place à d'autres travaux de propagation.

2. La lettre de Rouen, datée du 24 octobre 1827, se trouve en effet dans les manuscrits d'Enfantin. Elle constate l'état de somnolence dans lequel semblait tomber l'école en l'absence de ce dernier. Elle renferme en outre des détails fort curieux sur Coëssin, ancien élève de l'École polytechnique, renommé comme physicien, enseignant alors un système théologo-scientifique où il s'efforçait de réconcilier, selon la prédiction de de Maistre, la science avec la foi. Coëssin avait fondé un établissement à Paris, et y avait réuni quelques disciples; il en avait aussi à Lyon et à Rome. « Coëssin, disait la lettre, est allé l'an dernier à Rome pour tenter le Sacré-Collége; mais il n'en a rapporté qu'une belle et bonne excommunication, attendu le scandale qu'il a causé. »

lement. Sa douleur ne lui permit pas de reprendre, aussitôt qu'il l'aurait désiré, sa correspondance doctrinale. Il fut obligé de laisser sans réponse, pendant deux mois, une lettre du 21 octobre, dans laquelle Resseguier lui disait : « Votre réponse sur le pouvoir spirituel exigera une longue lettre... Votre dernière, et de nouvelles méditations, m'ont entièrement fixé sur le but social; nous sommes actuellement parfaitement d'accord sur ce point. — Votre distinction dans la question des beaux-arts a éclairci ce qu'il y avait de vague pour moi; il est donc convenu que toutes les fois que *le Producteur* a parlé de perfectionner l'industrie, les sciences et les beaux-arts, il entendait désigner par cette dernière expression les *sentiments*. — Vous ne m'avez pas encore compris au sujet des gens de police; j'attache peu d'importance sans doute à ce qu'ils soient surveillants non producteurs ou simplement surveillants, mais je tiens à saisir complétement vos idées. »

Enfantin répondit à cette lettre le 30 décembre :

« De pénibles devoirs m'ont empêché de répondre à la lettre que vous m'avez écrite à Romans, mon cher Monsieur; quelques jours après sa réception, au moment où je prenais la plume pour vous écrire, j'ai reçu la nouvelle de la mort d'un frère

chéri. Je suis reparti promptement pour venir près de mon père et de ma mère désolés. Ma santé n'avait pas besoin de cette secousse, j'en ai souffert beaucoup. Enfin, je suis mieux maintenant, et depuis quinze jours même, je suis tout à fait rentré dans la ligne ascendante.

» J'avais prié Rouen de me remplacer dans notre correspondance. Il a fait une note très-étendue sur les nouvelles objections que vous lui faites sur l'Orient; mais d'autres occupations sont venues à la traverse et l'ont forcé à suspendre encore sa réponse. Enfin, pour ne pas vous faire attendre plus longtemps de nos nouvelles, j'ai pris la plume pour causer quelques instants avec vous.

» Votre lettre soulevant plusieurs questions, outre celle qui concerne particulièrement l'ami Rouen, il faudra presque un volume pour vous répondre, mais vous l'aurez [1]. Un de nos amis, Péreire (Isaac) s'en occupe. La note de Rouen, analysée par un autre disciple de l'école, M. Sarchi, y sera jointe; enfin peut-être, si j'en ai le temps, y ajouterai-je aussi quelques mots...

» Je vous remercie, et nous vous remercions

1. Les explications successives d'Enfantin à Resseguier, formeront, en effet, un volume au moins dans sa correspondance générale.

tous, de la connaissance de M. Barrault[1]; c'est un charmant homme. Nous le faisons piocher autant que ses occupations le lui permettent. Nous lui avons fait lire le grand de Maistre, ce superbe débris du catholicisme. Barrault a aussi les ouvrages de l'école...

» Adieu, mon cher Monsieur; qu'il me tarde d'apprendre que votre santé vous permet de venir nous visiter. Péreire vous enverra une bonne démonstration de l'inévitable nécessité d'un pouvoir spirituel. Eh bien! si vous étiez ici, nous vous montrerions, dans Saint-Simon, cinquante démonstrations aussi belles de ce grand théoricien. Mille amitiés de la part de tous nos amis. »

IV

(1828)

Le 6 janvier 1828, Bazard et Enfantin écrivirent l'un et l'autre à Resseguier. Bazard lui communiquait le plan, la pensée et le texte du *Dic-*

1. Emile Barrault était l'un des professeurs les plus distingués du collége de Sorèze. Il devint bientôt l'un des plus fermes et des plus brillants interprètes de la doctrine saint-simonienne.

tionnaire philosophique. Enfantin se bornait à peu près à confirmer les explications de Bazard ou à annoncer que Péreire n'avait pas encore terminé sa note.

« Vous verrez par la lettre de Bazard, disait-il, et par l'avis qui y est joint (avis qui n'est répandu qu'en bonnes mains), comment nous voulons faire marcher la doctrine, en l'an de grâce 1828 ; sous quelle forme nous comptons la donner au public. Dites-nous en votre avis. Le prospectus ne paraîtra que lorsqu'on aura obtenu le nombre de souscripteurs nécessaires pour assurer la marche de l'entreprise. Deux libraires, Charles Teste et Aucher Éloi, ont pris l'engagement de compléter la souscription quand vingt-cinq actions seraient prises. Il y en a déjà une douzaine de souscrites depuis le peu de jours que l'avis est publié, et tout fait espérer que cela se remplira promptement. »

Il s'en fallait de beaucoup cependant que la sollicitude d'Enfantin s'appliquât plus particulièrement à la publication du *Dictionnaire philosophique*. Ses dispositions à cet égard furent nettement formulées dans une note qu'il joignit, peu de jours après (le 13 janvier), au travail remarquable d'Isaac Péreire sur le pouvoir spirituel, et sur la substitution de l'emprunt à l'impôt. Après avoir

réfuté péremptoirement les objections de Resseguier sur cette dernière question, il s'exprima ainsi sur les publications doctrinales alors en projet :

« Le *Dictionnaire philosophique* avance peu, cependant Bazard s'occupe de rédiger l'introduction indispensable pour faire préalablement connaître le but de cet ouvrage, et les moyens que nous emploierons pour présenter nos idées.

» Mais ce qui, philosophiquement, est plus important, c'est la reprise du *Producteur*. Pour cela, il nous a fallu nous assurer d'abord d'un nombre suffisant de rédacteurs gratuits comme nous l'avons toujours été, et qui ne *nous laissent pas sur les bras* un fardeau aussi lourd que celui que nous avons porté pendant les six derniers mois du *Producteur*. Cette charge, nous l'avons supportée, j'ose le dire, miraculeusement... Nos deux années de repos ont été employées à former de bons élèves, d'utiles collaborateurs, tels que Péreire, tels que vous, car nous comptons sur vous maintenant plus peut-être que vous n'y comptez vous-même. Barrault est également à nous ; des réunions suivies, dans lesquelles Bazard a exposé scientifiquement les points culminants de la doctrine, nous ont amené quelques hommes ; enfin notre personnel est préparé, et c'était le point difficile, puisque, quelque soit le

sort des disciples, les apôtres ne manquent pas. »

Quelques-unes des réunions, dont parle ici Enfantin, se tinrent chez Carnot, qui s'était approché depuis assez longtemps de l'école saint-simonienne, et qui comptait, dès lors, parmi ses zélés propagateurs [1]. On se réunissait aussi chez Enfantin, qui avait quitté son logement de la rue du faubourg Poissonnière, pour s'établir dans les bâtiments de la Caisse hypothécaire, où il venait d'être appelé à remplir les fonctions de caissier [2]. Le nombre des apôtres croissait, au milieu de cet enseignement oral. Eugène Rodrigue, frère d'Olinde, à peine âgé de vingt-deux ans, préparait ses *Lettres sur la religion et la politique*, adressées, les premières à un philosophe, les dernières à un progressiste protestant, et qui firent dire à Enfantin qu'elles étaient, en quelque sorte, une transformation préparatoire de toutes les croyances du passé selon la doctrine

1. Carnot et Laurent s'étaient rencontrés et liés, à la fin de 1825, dans une société de *Littérature et de morale* qui comptait parmi ses membres quelques jeunes hommes devenus plus ou moins célèbres après 1830 et 1848, comme avocats, magistrats, députés ou ministres : MM. Partarieu-Lafosse, Plougoulm, Aylies, Marie, Lanjuinais, Léon Faucher, etc., etc. Carnot avait suivi aussi un cours particulier, ouvert par Auguste Comte, et dont la nouveauté avait attiré, à quelques séances, Lamennais, encore ardent catholique, et MM. Thiers et Mignet, dont l'illustration commençait à poindre.

2. Olinde Rodrigue était alors directeur de cet établissement.

saint-simonienne. Vers le même temps (février 1828) Fournel et Margerin se rencontrèrent à Paris et se présentèrent chez Enfantin pour être admis aux réunions de l'école.

La propagande épistolaire suivait aussi son cours, tandis qu'Enfantin faisait lui-même ou inspirait des travaux spéciaux sur les plus hautes questions d'économie sociale. Le 29 avril 1828, Isaac Péreire adressait à Resseguier un traité de la propriété, dont Enfantin s'était chargé de faire le couronnement.

« J'avais, disait Péreire, divisé mon travail en trois parties, l'une relative au passé envisagé d'une manière générale, l'autre relative à la question du fermage, et la troisième enfin présentait notre vue d'avenir ; je ne vous envoie que les deux premières, parce que notre ami Enfantin s'est chargé de vous envoyer la troisième. Il l'exécute sur un plan qui a de très-grands avantages sur celui que j'avais conçu; je ne m'étais attaché à présenter que les généralités, mais Enfantin a pensé que l'histoire d'un homme, qu'il prend dans l'an 2240, de ses progrès dans cette société future, de ses fonctions, en un mot de ses rapports d'industrie, de sciences et de sentiments, vous ferait saisir d'une manière complète la question qui nous occupe..... »

Ce travail particulier d'Enfantin fut, en effet, bientôt terminé. Il a sa place marquée dans la publication de ses œuvres.

La question religieuse, si nettement posée et développée dans la lettre d'Enfantin au docteur Bailly, était toujours l'objet des premières et des plus vives préoccupations des chefs de l'école, qui la discutaient, depuis deux ans, dans leurs réunions intimes. Dans ces discussions, comme dans ses travaux écrits, Enfantin témoignait de plus en plus qu'il possédait plus que personne la double faculté d'inspiration et de raisonnement, pour percer les obscurités de ce grand problème, et pour préparer une solution qui donnât satisfaction à un sentiment irrésistible de l'humanité, sans contrarier les progrès et les démonstrations de la science. Les résistances qu'il avait éprouvées ne s'affaiblissaient que peu à peu, mais la joie qu'il ressentait, de chaque pas en avant, se faisait jour dans sa correspondance de famille. Il écrivait à sa cousine, le 17 août 1828 :

« Je m'occupe en ce moment de quelque chose pour toi, ma chère Thérèse ; j'espère te montrer que notre doctrine mène droit au ciel, qu'elle est l'accomplissement obligé des ordres de Dieu, qui

a voulu que l'espèce humaine améliorât constamment son existence physique, morale et intellectuelle, pour lui rendre un culte de plus en plus digne de lui. Si nous ne lui rendons pas aujourd'hui ce culte perfectionné, c'est notre faute, car nous sommes plus riches, plus instruits, et surtout plus humains que ne l'étaient les chrétiens du moyen âge; la misère, l'ignorance, le vice excitent davantage notre commisération et notre blâme. Combien serait impie l'idée qu'on se ferait des desseins de Dieu, si l'on pensait qu'il a voulu qu'on l'adorât aujourd'hui, comme on l'adorait lorsque les peuples étaient continuellement en guerre, lorsque, pendant l'*apparence* même de la paix, une partie de l'espèce humaine était exploitée par l'autre, enfin lorsqu'on célébrait le Dieu des armées, comme si Dieu pouvait être aujourd'hui le Dieu du sang.....

» Si vous montrez ma lettre à Émile, son esprit satirique verra sans doute, au premier abord, une calotte sur ma tête et un surplis sur mon dos [1]; il se trompera; mais, pour s'apercevoir de son erreur, il aurait besoin de travailler, comme je l'ai fait les idées qui m'ont amené à penser comme je pense;

1, Benjamin Constant, dans une de ses attaques contre *le Producteur*, avait cru faire une grande malice aux disciples de Saint Simon en les appelant *des prêtres de Thèbes et de Memphis.*

et il est si occupé, il a tant d'intérêts *majeurs* qui l'absorbent, que je n'espère plus cela de lui. J'ai assez frappé à sa porte, j'ai crié tant que j'ai pu, il ne m'a pas entendu. J'entre dans le parti prêtre, je suis un jésuite, par conséquent un monstre, je ne m'attends guère à de plus douces épithètes, c'est le martyre de nos jours, il est moins barbare que celui d'autrefois, mais il est passablement cruel encore. Non, je ne suis pas du parti prêtre, si le parti prêtre est le parti qui veut rétablir le passé ; je ne suis pas jésuite, si les jésuites ne veulent apprendre aux chrétiens du XIXe siècle que ce qu'il fallait apprendre aux esclaves du moyen âge pour qu'ils ne brisassent pas trop brusquement leurs chaînes, car Dieu voulait alors que l'humanité fût divisée en deux classes. Aujourd'hui il n'y a plus qu'une seule espèce humaine, ou plutôt il y a encore deux classes d'hommes, mais il y en a une dont la fin approche, c'est celle que nous a léguée le passé, celle des êtres qui ne contri uent en rien au développement de la volonté de Dieu, à l'amélioration physique et morale de l'espèce humaine. Et, chose remarquable! c'est sur cette classe moribonde, c'est sur ces hommes qui n'ont plus que le souffle, que les jésuites de nos jours cherchent à fonder leur puissance; leur corps

s'allie à un cadavre, ils périront avec lui; Dieu le veut.....

» A quel degré de faiblesse se livre l'homme qui me dit comme Émile : « Si le blâme, le déshonneur s'était attaché à moi, je n'aurais pu supporter une existence qui serait devenue trop lourde pour moi ? » Et que devaient donc faire les martyrs de la foi chrétienne, quand, avant d'être lapidés, ils étaient poursuivis par la honte? Se suicider? Où en serait le monde? Que devons-nous faire aujourd'hui? Cesser nos travaux, renfermer dans nos cœurs le sentiment qui nous anime! Non, le ridicule, la honte même, que dis-je, la diminution de l'affection des personnes qui nous aimaient, et que nous chérissons toujours, quelle que soit leur froideur pour nous, ne nous ferait pas garder, dans le secret de notre pensée, le nouvel évangile qui doit sauver tous les hommes, ceux mêmes qui nous lapideront. Et quelle est la croyance qui pousse à cette abnégation que nous admirons dans les fondateurs du christianisme? Quelle est celle qui nous entraîne aujourd'hui? C'est l'amour pour notre idée, nous dira-t-on ; oui, mais quelle est cette idée? C'est le *passé* et l'avenir. C'est la vie du monde. Notre amour pour le *plan* suivi par l'espèce humaine pendant toute la durée de son existence, le désir

que nous avons de contribuer pour notre part à l'exécution de ce *plan*, la croyance où nous sommes qu'il est beau d'occuper un grand rôle sur cette scène immense; voilà ce qui nous entraîne. Mais ce plan que j'aime, qui donc l'a conçu? qui donc l'a imposé au monde? « C'est une conséquence de son organisation mécanique, anatomique, » dit Émile ou tout autre esprit fort. Triste jeu de mots, imagination refroidie, qui glace tout ce qu'elle approche! Pauvre Auguste, est-ce ton organisation que j'aimais, elle est détruite, et je t'aime encore! Que me fait à moi une machine bien faite dont les rouages s'engrènent parfaitement? je ne perdrais pas un cheveu pour elle. Que cette machine s'anime, qu'elle parle à mon cœur un langage humain, qu'elle m'ordonne de l'aider dans ses mouvements, de lui prêter le secours de mon bras, de mon intelligence, qu'elle m'implore, comme l'humanité prie, de détruire tout ce qui s'oppose à son libre mouvement, je n'admire plus, j'aime, je me dévoue pour elle. Et le monde serait une machine sans vie? Impossible!.....

» P. Enfantin. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

Author
Title Notices historiques I. Saint-Simon. II. Enfantin.
vol. 1.
98335
HF.BC
N 9125